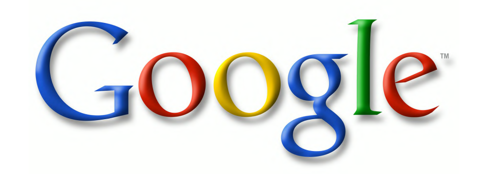
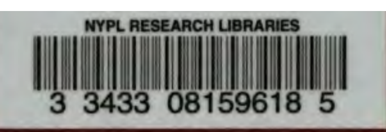
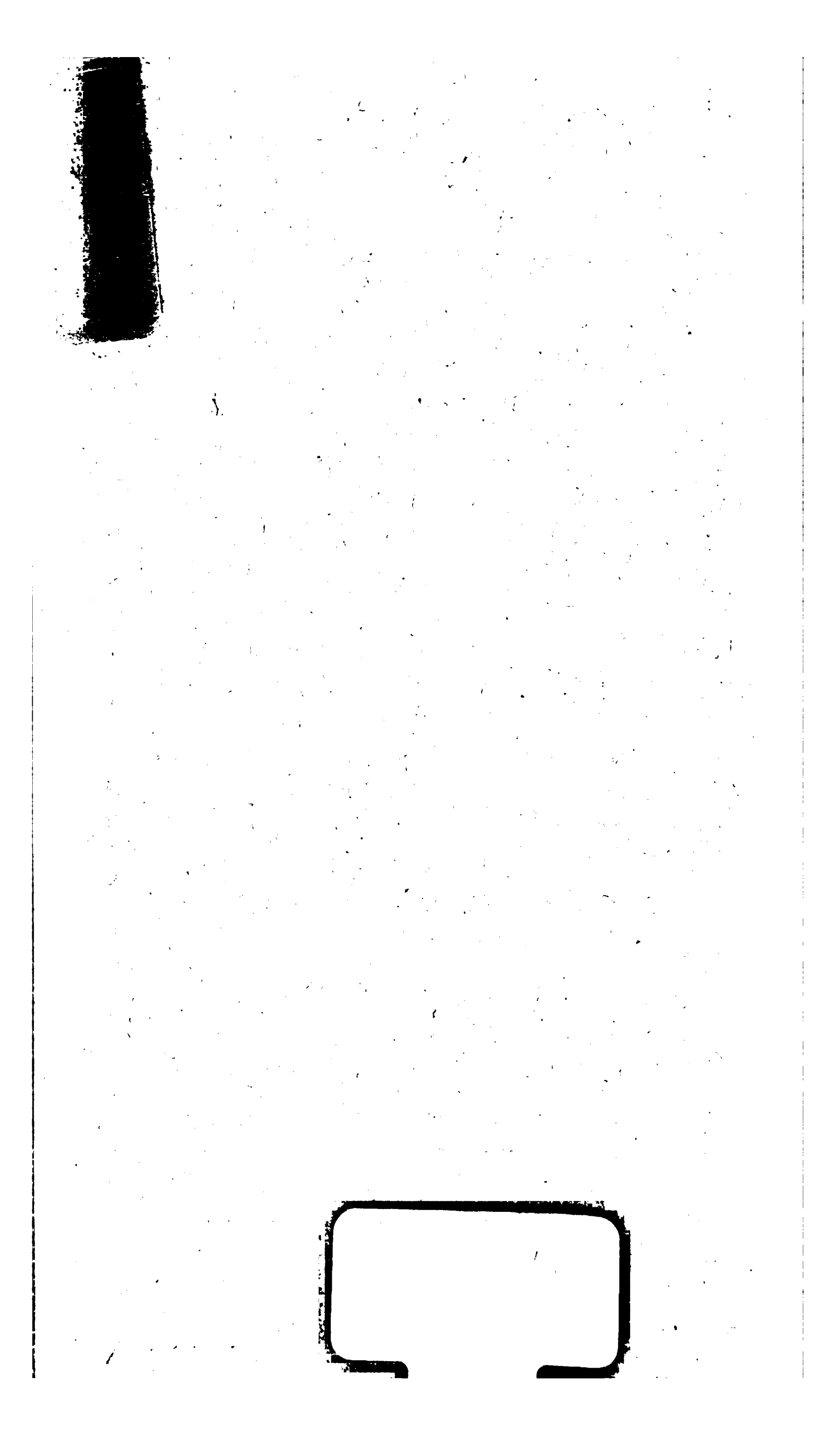



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08159618 5



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

V[TE] E. MELCHIOR DE VOGUÉ

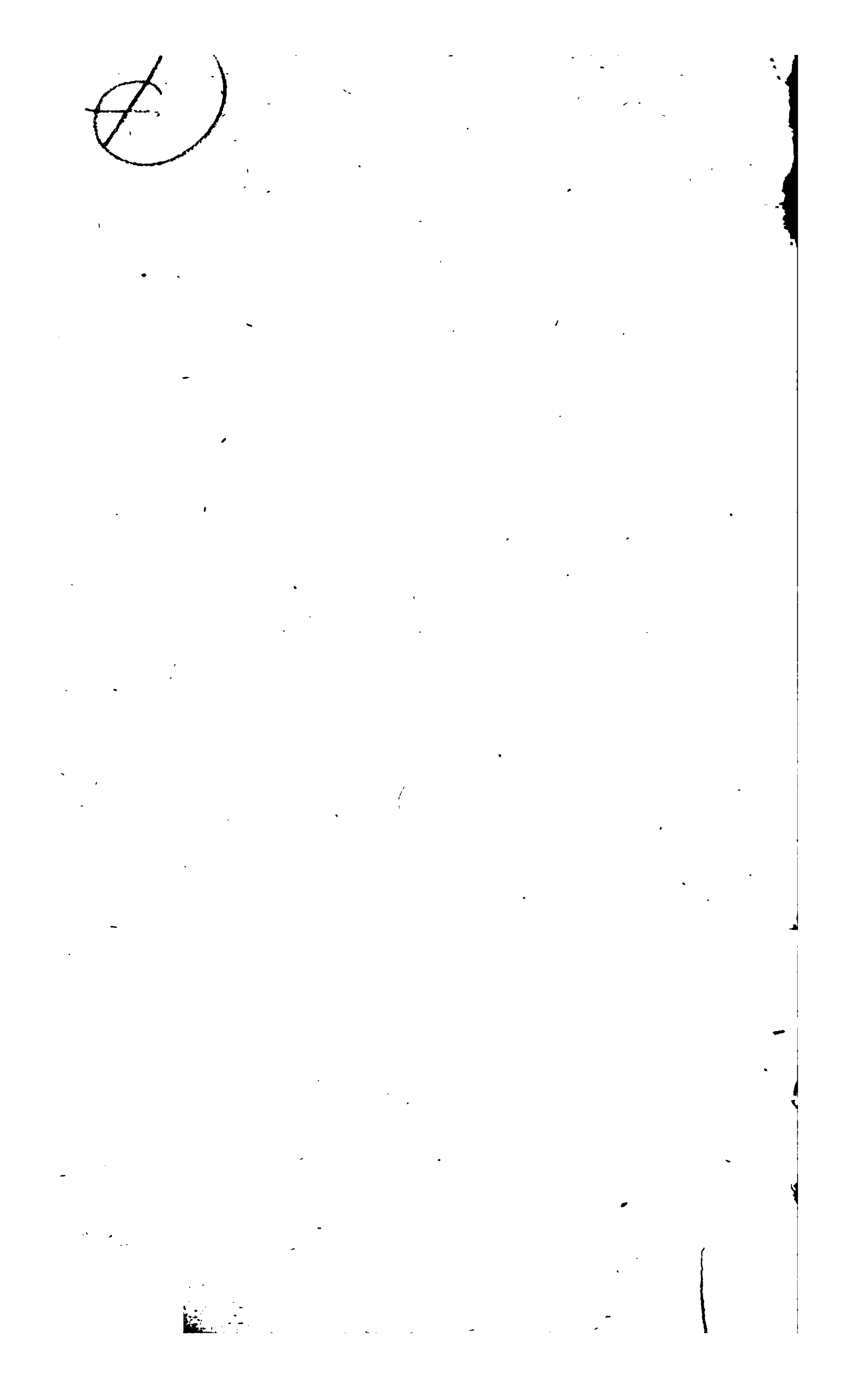
HISTOIRES ORIENTALES

CHEZ LES PHARAONS, BOULAQ ET SAQQARAH
VANGHÉLI — UNE VIE ORIENTALE
LA THESSALIE ET LA FRONTIÈRE GRECQUE
DE BYSANCE A MOSCOU
LES VOYAGES D'UN PATRIARCHE
UNE GUERRE SERVILE EN RUSSIE
LA RÉVOLTE DE POUGATCHEF

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

(Vogüé)
BAQ



HISTOIRES
ORIENTALES

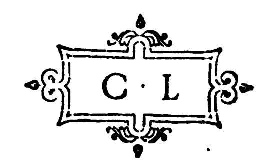
6702-79 — Corbeil. Imprimerie Crété.

HISTOIRES
ORIENTALES

PAR LE VICOMTE

EUG.-MELCHIOR DE VOGUÉ

CHEZ LES PHARAONS, BOULAQ ET SAQQARAH
VANGHÉLI, UNE VIE ORIENTALE
LA THESSALIE ET LA FRONTIÈRE GRECQUE
DE BYZANCE A MOSCOU, LES VOYAGES D'UN PATRIARCHE
UNE GUERRE SERVILE EN RUSSIE
LA RÉVOLTE DE POUGATCHEF



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880



HISTOIRES ORIENTALES

CHEZ LES PHARAONS

BOULAQ ET SAQQARAH

Je voudrais, avant qu'elles soient refroidies et confuses, demander aux bonnes heures que j'ai vécues dans la petite maison de Boulaq et dans le désert de Saqqarah leurs enseignements familiers. Durant plusieurs mois, j'ai passé mes meilleures journées au bord du Nil dans l'intimité des premiers Dieux et des plus anciens hommes qu'il nous soit donné de connaître : j'ai eu la rare fortune de les voir revivre aux leçons du maître qui leur prête sa bonne grâce et sa pénétrante sagacité, de notre éminent Mariette ; j'en ai emporté le sentiment d'une révélation capitale. Je ne viens point ici me mê-

ler aux controverses des savants, à leurs recherches pénibles, à leurs discussions de détail : je suis, je le confesse, étranger au grimoire des hiérogrammates et n'en saurais deviner un signe. J'ai simplement interrogé les interprètes les plus autorisés et recueilli dans les lectures acquises par eux ce qui m'a paru le plus propre à frapper les esprits ; surtout je suis revenu obstinément m'asseoir dans les tombes et les salles silencieuses où sont réunis tous ces témoins d'autrefois, regardant, écoutant apercevant chaque jour plus distinctement les voix secrètes qui sortent de ces pierres. C'est peut-être assez pour parler ici, librement et à la fortune des souvenirs, de la première société égyptienne, celle qu'on est convenu d'appeler l'*Ancien empire*, telle qu'elle m'est apparue dans les lieux où elle a vécu, dans ses monuments, ses représentations figurées. Sans sortir de la nécropole de Saqqarah et du musée de Boulaq, en s'en tenant aux résultats rigoureux, incontestés de la science contemporaine, on trouve assez de documents pour reconstituer la civilisation de cette société, ses mœurs, sa vie intime, son gouvernement, sa religion, sa philosophie, sa littérature, ses arts surtout, qui trahissent mieux et plus sincèrement que tout autre indice la valeur et le degré d'avancement de la race. Je voudrais avant tout rendre, comme je l'ai ressenti là-bas, le jeu de cette révélation nouvelle tombant brusquement dans nos idées acquises,

faisant voler autour d'elle les dates et les systèmes reçus, bouleversant les plans de l'histoire, révolutionnant notre pauvre esprit, substituant aux perspectives familières des horizons autrement ordonnés, intervertissant sur bien des points la généalogie acceptée jusqu'ici de nos idées et de nos connaissances.

« Au commencement,... l'Esprit de Dieu planait sur les eaux..., » sur les eaux du Nil, pourrait-on dire en appropriant un autre sens au texte biblique. A l'origine de tout, dans les ténèbres confuses de ce qui, étant donné l'état de nos connaissances historiques, est pour nous les premiers jours de l'humanité, nous trouvons ici l'Esprit, c'est-à-dire une civilisation complète, savante, puissante, venue on ne sait d'où, née on ne sait de qui, mère de toutes les autres. Deux mille ans avant que la pensée juive eût agité les questions d'origine, ce peuple-ci vivait, pensait, écrivait en plein développement. A l'heure où Abraham se montre au sommet de l'histoire, où les empires de Chaldée et d'Assyrie apparaissent confusément, où nous avions coutume de voir dans la vie patriarcale le premier essai de société humaine, cette race d'Égypte est déjà vieille, en décadence sous plus d'un rapport; il y a plus de vingt siècles que ses cités prospèrent à l'ombre de ses pyramides.

Tel est le fait qui commande toute notre attention. Je ne sais quelles surprises et quelles clartés

ce siècle de transformations scientifiques réserve à notre génération ; mais tous ceux qui ont vu comme moi, dans le hasard d'un voyage, s'ouvrir subitement devant eux ces horizons indéfinis de l'ancienne Égypte, ceux-là seront prêts, je pense, à affirmer ceci : il est difficile d'espérer une plus forte commotion intellectuelle, une plus soudaine illumination de l'âme avant le jour où nous serons appelés dans la lumière d'au delà.

I

Elle est bien humble, la petite maison des « Antiques » de Boulaq, croulante et menacée par l'effort du Nil, bien retirée du bruit et du luxe de ce Caire merveilleux, ville des *Mille et une Nuits.* Un peuple de pierre, arraché après des milliers d'années à ses souterraines demeures, s'y abrite du jour et du tumulte, souriant aux hâtives transformations de sa vieille terre. Il est fort à l'étroit dans ce modeste bâtiment : tous ces Dieux et ces rois mériteraient sans doute un autre palais, et il est question depuis longtemps de leur construire un musée définitif. Le nouveau musée sera plus somptueux, plus digne d'eux ; je ne sais s'il leur sera plus hospitalier. C'est une pensée amicale d'avoir placé ces Dieux et ces rois dans ce faubourg de fellahs, leur postérité lointaine, et tout au bord de leur fleuve paternel, de ce Nil divin qui cache dans l'espace comme dans le temps ses sources mystérieuses, qui a fait de son limon et vivifié de son âme leur empire, qui est l'Égypte, comme a dit

Hérodote. Quand les belles eaux diaprées qu'il roule des cataractes de Nubie, après avoir reflété dans leur course de mille lieues les temples ruinés et les horizons des tropiques, viennent, avant de se jeter à la mer, battre les assises lézardées de la maison de Boulaq, elles semblent ralenties et émues, comme un enfant qui passe devant le toit de l'aïeul.

Et puis, il y a dans le hasard des dispositions matérielles du musée une source de méditations fécondes. Le visiteur a passé de longues heures dans le demi-jour des salles, tout emplies de souvenirs et de représentations funéraires, dans le commerce des momies et des images primitives; il a déroulé cette longue suite de siècles comme les feuilles émiettées des anciens papyrus, il a perdu pied dans le temps et s'est senti enfoncer jusqu'à ces couches obscures de l'histoire que le regard n'a jamais mesurées, que la sonde n'a pas touchées. Tout ce qui l'entoure ne lui a parlé que de la mort; ces corps intacts, ces figures de granit, ces attestations de victoires et de splendeurs royales, comme ces objets domestiques, tout l'a poursuivi de la même et ironique leçon sur l'amère vanité d'être : il ploie écrasé sous le poids de cet interminable passé, sous le sentiment de sa petitesse en face de lui, sous les problèmes et les mystères qui le sollicitent, il fuit tous ces regards immobiles qui le poursuivent et cette atmosphère de sépulcre qui l'étouffe.

Voici qu'un seul pas le porte sur ce petit balcon à ciel découvert qui surplombe le fleuve et commande les riantes perspectives de Giseh; il retombe brusquement dans la plus triomphante affirmation de la vie qui puisse éclater en ce monde. Quel que soit le jour de l'année et l'heure du jour, un soleil splendide lui envoie sa chaude couronne de rayons et moire les flots de lumières palpables; le Nil puissant roule dans sa majesté avec un sourd bruissement de vie; les lourdes *dahabiés* glissent, chassant devant elles des ombres vigoureuses, aux cris de leurs rameurs qui s'excitent de la voix. Sur la grève du père nourricier, la population afflue sans relâche: femmes emplissant les jarres qu'elles portent penchées sur la tête, enfants s'ébattant dans l'eau tiède, bouviers menant boire les troupeaux de buffles, mariniers à leurs barques. Aussi loin que la vue peut remonter ces horizons limpides, le fleuve s'étend en déroulant sa ceinture de palmiers; tout le long de ses bords une végétation intense, toujours nouvelle, toujours superbe, grandit dans ce printemps qui ne repose jamais; par delà les tapis de verdure de Giseh, les sables des crêtes libyques, insoutenables au regard, doublent la clarté comme un miroir d'or et la renvoient au ciel blanc. La lumière, la chaleur, la vie, ces joies premières de la création, vous baignent et vous enivrent; le vertige des sèves en travail vous monte au cerveau. Cette terre divine est aussi forte.

aussi gracieuse que si elle était née d'hier, aussi jeune qu'aux jours premiers dont on vient de lire l'histoire dans ces archives lointaines, qui nous la montrent toujours identique à elle-même.

Ce contraste éloquent force la méditation des âmes les plus rebelles : la pente de la rêverie, sur ce balcon du musée de Boulaq, ramène toujours l'esprit au thème éternel de toute philosophie : la caducité des choses humaines opposée à l'impérissable jeunesse de la nature, l'effroyable peu que nous sommes, nous, notre histoire, notre courte antiquité, en face de cette création antérieure à tout, survivant à tout, ne défaillant jamais.

Il est pourtant un lieu qui possède encore mieux que Boulaq le don de troubler l'imagination : c'est Saqqarah. Quand on a quitté la rive du Nil au petit village fellah de Bedrechin, à deux heures en amont du Caire, et traversé les belles forêts de dattiers où fut Memphis, on arrive au pied du plateau légèrement incliné où commence le désert libyque ; la luxuriante végétation de la plaine s'évanouit suivant une ligne nette, brusque, comme tranchée par la faux : les sables commencent. On gravit durant un quart d'heure, on tourne entre quelques monticules d'aspect étrange ; la joyeuse et verte vallée d'Égypte s'est dérobée aux yeux : plus rien à perte de vue que le désert, le sable, le silence, la mort. C'est l'immense nécropole de l'Ancien empire. Comme les cimetières turcs

du Bosphore sont placés au bord de la mer, qui emporte chaque année les tombes les plus aventurées, les sépulcres des premiers Égyptiens sont réunis à la naissance du grand désert d'Afrique, ensevelis sous les vagues de sable que roule sans cesse le khamsin ; c'est des deux parts le naufrage du néant dans l'infini. Sur une vaste étendue, les dunes tourmentées révèlent les hypogées qu'elles recouvrent : çà et là des pyramides, tombeaux d'où dominent encore les maîtres du peuple mort, rompent seules l'uniforme horizon et décroissent dans les lointains sur deux lignes irrégulières, l'une au nord vers Giseh, l'autre au sud vers Meydoun. Il y en a d'écroulées sur elles-mêmes, informes et gigantesques amas de ruines : d'autres debout dans tout leur orgueil avec leurs assises intactes.

C'est du sommet d'une de ces dernières, la pyramide à degrés de Saqqarah, — le plus ancien édifice de la main de l'homme que porte notre terre, d'après toutes les présomptions, — qu'on embrasse le mieux cet ensemble. Si l'on regarde dans la direction de l'ouest, le désert se déroule sans autres limites que celles fixées par la pensée jusqu'au centre de l'Afrique, jusqu'à l'autre Océan, durant des milliers de lieues ; pas un atome ne tranche sur la tristesse du sable pur, aveuglé de soleil, buvant la lumière comme l'eau, gris de plomb à l'aube et au crépuscule. Le silence est si subtil qu'on entend aux grandes eaux le sourd murmure du Nil invisible,

voix de la vie. Si l'on regarde à ses pieds, on retrouve, moutonnant contre les assises de la montagne de pierres, les innombrables plis de terrain qui recèlent et trahissent aux endroits déblayés des tombes vieilles de cinq à six mille ans, à notre connaissance, d'autres qui échappent à la mesure de nos certitudes : les plus anciennes conquêtes de cette mort que la Bible appelle première-née — *primogenita mors.* — Cherchez maintenant s'il est une place en ce monde qui puisse mieux terrasser l'âme par la rencontre de ces deux infinis, celui de l'espace, celui du temps.

Redescendons dans les hypogées : il faut les déblayer à chaque visite du sable qui les envahit derechef dès que la pioche se repose. Alors apparaît une cité populeuse où, dans chaque maison mortuaire, les murs sont littéralement couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, de représentations sculptées et peintes : elles nous rendent dans ses moindres détails la vie privée d'une société, l'expression de ses pensées, physionomie du pays qu'elle habitait, la flore, la faune de ce pays, depuis le monstre jusqu'à l'insecte; la fraîcheur, l'éclat, la scrupuleuse perfection de ces représentations semblent les dater d'hier. Qu'on se figure une des nécropoles de nos grandes capitales, un Père-Lachaise dix fois, vingt fois plus étendu, ses humbles caveaux remplacés par des chambres spacieuses et des galeries souterraines, ses pierres

nues empruntant à nos arts toutes leurs recherches pour raconter notre vie ; qu'on se le figure ainsi immobilisé, conservé aussi intact dans le sable fin que la momie sous ses bandelettes et ses aromates, et apparaissant soudain dans sept ou huit mille ans aux hommes qui seront alors. Je ne reviendrai pas sur la monographie détaillée de ces tombeaux, tous ordonnés sur le même plan et déjà tant de fois décrits. J'ai voulu seulement rappeler une impression d'ensemble, telle qu'elle se dégage de leur réunion dans la solitude.

J'aimais à m'asseoir sur le linteau à demi dégagé d'un d'entre eux pour relire quelques pages de Pascal. Les *Pensées* sont le seul commentaire assez éloquent pour être supporté en un tel lieu, il n'est pas plus sombre que cette âme, pas plus illimité que cet esprit. — C'est à Saqqarah qu'il faut entendre le grand tourmenté vous souffleter de ses coups d'ailes... « Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles... Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine... »

Tout vous crie cela ici : ces pensées vous enveloppent aussi fatalement que le sable qui monte

sous vos pieds, vous oppressent aussi lourdement que le vent de feu qui passe sur votre corps. Aucun poids de la terre n'arrête l'essor de l'âme qui monte avec les esprits ailés, et c'est ce que Dante ressentait dans le monde des morts :

M'andava senza alcun labore,
Si che seguiva in su gli spiriti veloci.

Tout est grand, profond : nul ressouvenir de la vie ne trouble la méditation dans cette solitude. Un jour seulement, j'y ai été distrait par une pauvre petite tente qu'un fellahin employé aux fouilles avait dressée dans le sable. Cela me paraissait le dernier mot de la misère, ce passant d'une heure et son abri d'une nuit en pareil lieu. Alors j'ai pensé qu'il doit y avoir quelqu'un pour qui cette antiquité et cet espace sans bornes sont misères égales, qui juge ce mendiant et les Pharaons, cette loque de toile et les Pyramides, aujourd'hui et les longs siècles, à la commune mesure de son éternité ; et quand l'homme roula d'un geste son lambeau d'étoffe sur son piquet, au matin venu, je me rappelai qu'Isaïe le prophète a dit : *Terra auferetur quasi tabernaculum unius noctis*, « cette terre sera enlevée comme la tente d'une nuit ».

II

C'est l'attrait de la rêverie promenée sur d'aussi larges horizons qui ramène d'abord le visiteur au musée de Boulaq. Les premiers rapports avec ses habitants sont forcément un peu froids ; ce monde nouveau étonne le profane, ces personnages bizarres, souvent gauches et raides, troublent ses habitudes d'esthétique et restent muets pour lui. Peu à peu cependant les problèmes qu'ils soulèvent irritent l'esprit, s'emparent de lui l'un après l'autre et le retiennent impérieusement ; pour peu qu'on les interroge avec patience, ces morts parlent, leurs ténèbres s'illuminent, un monde s'ouvre. On comprend et on s'approprie les paroles magistrales avec lesquelles M. de Rougé, le guide à jamais regrettable de la science égyptologique, ouvrait en 1860 son cours au Collège de France :

« Je ne sais, Messieurs, si l'attrait invincible qui m'a toujours entraîné vers les études hiéroglyphiques me fait illusion, mais il me semble que la grande attente des esprits sérieux à notre époque est bien

justifiée, et que jamais les méthodes puissantes de l'archéologie et de la philologie modernes n'ont rencontré un sujet plus intéressant par les souvenirs de toute sorte que l'histoire a concentrés dans la vallée du Nil, plus curieux et plus solide à la fois par le nombre et la prodigieuse antiquité des monuments dont la critique la plus difficile ne pourra récuser le témoignage. »

Oui, sans doute : parmi tant d'efforts de pensée qui ont fait la grandeur et le tourment de notre siècle, je ne sais pas de plus haut honneur intellectuel ni de résultat plus assuré que le relèvement de cet immense édifice de l'histoire d'Égypte, depuis Champollion jusqu'à nos jours. Bien des pierres manquent encore ; mais les grandes lignes sont désormais fixées avec une sûreté incontestable. Le cadre de cette étude ne se prête pas à l'énumération de toutes les preuves qui ont permis aux égyptologues de rétablir les annales du peuple de Ménès durant une période de quarante à cinquante siècles en deçà de notre ère. On sait que les listes des dynasties royales dressées par Manéthon, contrôlées et corrigées par les tables d'Abydos, de Saqqarah, par la salle des Ancêtres à Karnak et le papyrus de Turin, ont fourni la base de ces calculs : il est malaisé aujourd'hui de plaider la thèse si longtemps soutenue du parallélisme des dynasties. Autour de cette base viennent se grouper pour l'appuyer les indications tirées des monu-

ments, des variations ethnographiques, esthétiques, religieuses : les sciences naturelles s'accordent pour témoigner de cette prodigieuse antiquité.

On a divisé cette longue suite de siècles et de dynasties en trois grandes périodes : l'ancien, le moyen et le nouvel empire. Comme il faut se limiter en un si vaste domaine, je veux passer sous silence les deux derniers, dont l'histoire nous est plus familière. Je demande au lecteur d'oublier aujourd'hui les splendeurs des Séti et des Rhamsès, les désastres de l'invasion des Pasteurs ; je lui demande de retourner d'un vol à six mille ans du jour où nous vivons, et de me suivre dans les profondeurs de cet ancien empire memphite, dont la nécropole de Saqqarah nous a révélé l'existence. Grâce aux monuments figurés des IIIe, IVe, Ve et VIe dynasties, sortis de terre en si grand nombre et en parfait état de conservation, cette première période nous est mieux connue que presque toute la suite des annales égyptiennes. Les documents s'arrêtent d'ailleurs après la VIe dynastie et jusqu'à la XIe, qui commence le Moyen empire : il y a là une de ces brusques interruptions, un de ces trous noirs dans le passé où l'histoire d'Égypte se perd à deux ou trois reprises, comme ces fleuves dont le cours disparaît sous terre durant un certain temps ; on suppose qu'il faut voir dans ces lacunes, résultat probable de révolutions intérieures et d'invasions étrangères, des périodes analogues à notre moyen âge,

une léthargie prolongée de la civilisation. L'absence de documents ne nous autorise pas d'ailleurs à retrancher de nos calculs les siècles vides ; sans parler de la suite des dynasties dont il faut trouver la place, l'histoire égyptienne reparaît soudainement après ces éclipses, comme les fleuves après un parcours souterrain, profondément modifiée dans sa direction et dans sa forme ; nous sommes forcés de tenir compte du laps de temps nécessaire à ces transformations, quoique caché à nos yeux entre les deux points où nous perdons le fil conducteur. Au reste, les découvertes heureuses des savants restreignent chaque jour davantage ces espaces déserts, comme les explorations des voyageurs resserrent de plus en plus les blancs inconnus de nos cartes d'Afrique. On peut prévoir le moment où la chaîne aura retrouvé tous ses anneaux, où l'esprit pourra remonter, en suivant des faits certains, des derniers Ptolémées au roi Ménès.

Déjà notre œil peut faire matériellement ce travail à Boulaq, d'une façon sommaire, mais particulièrement curieuse. M. Mariette a eu récemment l'ingénieuse idée de ranger dans une vitrine, par ordre chronologique, les scarabées royaux, depuis les premiers Pharaons jusqu'au dernier. On sait que ces petites bestioles de pierre dure portaient gravé le cartouche, — nous dirions le protocole, — du souverain régnant, et que la tradition s'en est conservée durant toute la monarchie

égyptienne. Rien ne saurait frapper l'esprit mieux que cette concrétion matérielle de cinquante siècles d'histoire dans ces menues pierres piquées sur trois ou quatre rayons d'un mètre. On songe involontairement devant elles à ces incalculables périodes de notre formation planétaire, dont les produits minéraux représentent la condensation de volumes de gaz épandus dans l'espace sans fin ; de même la longue histoire humaine est venue se cristalliser pour nous dans ces grains mystérieux de lapis ou de serpentine. On admire l'alchimie souveraine de la science qui transmute aujourd'hui ces pierres pour reconstituer avec elles les développements de cette histoire. A quelque point de vue qu'on se place, la leçon de cette étrange collection est puissante et ironique ; plusieurs de ces pauvres insectes sont les seuls témoins qui sauvent de l'oubli des souverains ayant régné sur la première monarchie du monde. S'il est vrai qu'ils fussent pour les anciens Égyptiens le symbole de la résurrection, ils n'ont pas failli à leur tâche et ont mérité cette divinisation en ressuscitant à nos yeux tant d'humanité perdue.

Mais laissons cette poignée de siècles et revenons à l'Ancien empire : c'est avec ses contemporains que je voudrais surtout causer aujourd'hui ; ce sont les statues, les peintures, les inscriptions des premières dynasties que je voudrais faire parler, à cette heure où tout le reste du monde se tait dans la nuit.

III

Entrons dans le musée de Boulaq. Dès le petit jardin qui le précède, un peuple de statues nous fait cortège : ce sont les heureux colosses que leurs dimensions ont sauvés de l'emprisonnement et qui contemplent encore de leurs yeux de granit le ciel et le soleil de mai, les reflets lumineux des voiles sur le Nil, les ombres dures sous les acacias, la gaieté des moineaux voletant des lauriers en fleur aux têtes couronnées. — On pénétre dans le vestibule, et toute cette joie bruyante de la lumière s'éteint comme une flamme soufflée ; le silence, la solitude, le demi-jour, le respect, lui succèdent, bien rarement troublés par quelque étranger curieux ou quelque effendi désœuvré. De nouvelles statues nous reçoivent : la plupart appartiennent précisément à l'Ancien empire. Les unes sont de grandeur naturelle, d'autres surhumaines, la meilleure part de plus petit modèle : il y en a de granit de Syène, de diorite, de basalte, de serpentine, de calcaire, — celles-ci généralement peintes, —

d'albâtre et de bois. Presque toutes sont étonnantes de conservation ; le temps n'a pas altéré un de leurs contours, pas oblitéré un des signes gravés en creux ou teintés en noir de leurs légendes hiéroglyphiques : la pierre a encore le luisant du dernier coup de ciseau.

Voici le célèbre Képhren, le monarque de la IVe dynastie; on a vu à notre exposition cette grande statue taillée dans un bloc de diorite verdâtre ; on rêve aux procédés inconnus qui ont pu donner cet épiderme velouté à une roche dont le grain est aussi résistant, aussi rebelle au ciseau que celui du fer. On en peut juger aux éclatements des genoux et des bras, car le vieux pharaon a subi l'épreuve des révolutions, et son effigie a été précipitée dans un puits funéraire, auprès du grand sphinx ; on a retiré de là plusieurs autres statues du même souverain gravement mutilées : le torse et la jambe de l'une d'elles sont les morceaux les plus achevés que je connaisse de sculpture égyptienne. On a vu également à Paris ce merveilleux personnage de bois de l'Ancien empire, si vivant et si parlant que le cri des Arabes qui le découvrirent l'a baptisé : ils l'appelèrent le Cheikh-el-Beled, à cause de sa ressemblance frappante avec le cheikh actuel de leur village. On n'a pas encore pu admirer chez nous les deux plus étonnants morceaux de la collection, cet homme et cette femme, en calcaire, trouvés à Meydoun et contemporains du roi

Snéfrou, de la IIIe dynastie. En voyant l'éclat et la fraîcheur des couleurs, la perfection des yeux artificiels en quartz qui ornent ces deux figures, la vivacité des hiéroglyphes s'enlevant en noir sur la blancheur éclatante du calcaire lithographique, beaucoup de visiteurs se refusent obstinément à croire que les images de Râ-Aotep et de sa femme Nefert n'aient pas été retouchées. Telles pourtant M. Mariette les a trouvées, après six mille ans de sépulture. A côté de ces morceaux célèbres, que d'autres habitants de Boulaq, de plus humble condition, voudraient une mention spéciale ! Je ne m'y arrête pas, pour dégager plus vite les caractères généraux qu'ils présentent.

Ce sont pour la plupart de beaux hommes, vigoureux, aux jambes fortes, aux larges épaules, aux pectoraux développés, vêtus seulement de la *schenti* bouffant autour des reins : les uns dans le mouvement de la marche, la jambe droite en avant, les bras pendants, les autres assis, les mains sur leurs genoux, quelques-uns agenouillés dans la posture de l'offrande. Les visages se rattachent à deux types bien distincts : tandis que les figures si nombreuses de la Ve et de la VIe dynastie offrent une face ronde, un front et un nez légèrement déprimés, et reproduisent fidèlement les traits du fellah actuel, les statues antérieures de Meydoun, les bas-reliefs sur panneaux de bois d'un des plus anciens tombeaux de Saqqarah accusent un type plus

noble et plus ferme, de famille européenne ; le nez droit, les pommettes osseuses, le crâne allongé, le front haut, le cou long. Il y a là les données encore bien vagues d'un problème ethnographique dont la science commence à se préoccuper vivement.

On peut d'autant mieux se fier aux indications historiques de nos statues que toutes sont visiblement des portraits. Le hiératisme, qui montera plus tard des membres à la tête, comme ces paralysies qui gagnent insensiblement le cerveau, n'a pas encore immobilisé les faces : elles sont parlantes. Le corps lui-même, soumis déjà aux poses conventionnelles du canon égyptien, n'y est pas emprisonné. Sous l'uniforme de rigueur, qui pourrait faire confondre à première vue les statues de l'ancien empire avec celles du siècle de Rhamsès ou de l'époque saïte, on apprend vite à distinguer les premières, grâce à ce sentiment de vie, à cette force tranquille qui se dégage des gênes de la forme. On est d'ailleurs moins choqué par la monotonie des figures égyptiennes, pour peu qu'on réfléchisse aux lois de la plastique orientale. Un art primitif cherche à rendre les attitudes ordinaires de la vie plutôt que les mouvements spéciaux qu'étudie seul un art très raffiné. Or ces attitudes sont restreintes à un très petit nombre chez l'homme d'Orient, immobile, grave et lent, sobre de gestes, impassible de visage : il ne connaît pas cette individualité de

la stature, du port, de la physionomie, si recherchée chez nous ; vous verrez tous les passants dans une rue marcher, s'asseoir de même. Il y a là à mon sens une explication et une excuse partielles des poses hiératiques.

Dans les bas-reliefs qui décorent en si grand nombre les tombeaux, le ciseau de l'artiste a des audaces ignorées des figures en ronde bosse, il n'hésite devant aucun mouvement, aucun raccourci du corps humain. Le plus souvent il est impuissant à les traduire ; les bras et les jambes se rattachent au tronc suivant les lois d'une anatomie particulière, la règle de l'école commande de poser des têtes de profil sur des corps de face ; n'importe, ces figures vous laissent la même impression que certaines esquisses d'écoliers nés dessinateurs ; les détails sont choquants, mais l'ensemble du mouvement est saisi, c'est mieux senti et observé que telle œuvre correcte, d'où la vie est absente. Dans la représentation des animaux, qui semble échapper aux entraves du canon hiératique, l'esprit d'observation exacte des sculpteurs égyptiens reprend tous ses droits ; ce sont avant tout des animaliers, comme on dirait aujourd'hui ; aucun moderne ne les surpasse en vérité et en naturel à cet égard. Ils ont reproduit dans les tableaux funéraires toute la faune de leur temps, avec une précision qui charmerait un naturaliste chinois. Les visiteurs du musée de Boulaq se rappelleront, comme le

spécimen à la fois le plus ancien et le plus parfait de cet art, un panneau trouvé à Meydoun, près des statues de Râ-Hotep et de Nefert; c'est une simple peinture à la détrempe sur enduit, qui représente des oies marchant et picorant : le trait est rapide et sûr, sans hésitations ni recherches, le coloris exact, les proportions irréprochables; il est impossible de serrer de plus près la nature avec des moyens plus sobres. Je n'ai jamais été maître de mon étonnement en me retrouvant devant ce fragile débris, merveilleusement conservé jusqu'à nous, et qui attesterait seul au besoin que l'apogée de l'art égyptien coïncide avec son origine, ou du moins ce que nous appelons ainsi, faute de pouvoir reculer plus loin nos investigations. Car c'est là le fait capital qui se dégage de cette étude : dès les premiers jours de l'Ancien empire, l'art national nous apparaît fixé dans ses règles essentielles, telles qu'elles se perpétueront durant quatre ou cinq mille ans, supérieur d'emblée à tout ce qu'il produira dans la suite.

Supériorité relative d'ailleurs. Après avoir loué comme il convient cette école égyptienne, il en faut dire la secrète faiblesse et en tirer pour nous une leçon. Elle est essentiellement et franchement *réaliste,* au sens où nous prenons le mot aujourd'hui. Dans la reproduction de l'homme, au travers des entraves du formulaire, dans celle plus libre des animaux, son seul but est l'équivalence

exacte des réalités ; elle pousse à la dernière limite les qualités d'observation, celles de l'imagination lui manquent. La race chamitique n'a jamais eu la notion de l'idéal, telle que l'ont comprise les Grecs et à leur suite le monde civilisé ; dans ses œuvres les plus achevées, on y retrouve la copie scrupuleuse de la nature : on y chercherait vainement l'âme et l'individualité de l'artiste. On a même pu refuser sans trop d'injustice le nom d'art à cette tradition qui en arrive à ne plus chercher que des signes d'idées, comme ceux des hiéroglyphes, dans la représentation des choses ; l'ouvrier de l'Ancien empire ne considère déjà plus la personne humaine que comme un instrument destiné à traduire l'action qu'il veut figurer, sans se préoccuper des sentiments que peut éveiller chez elle cette action : son tableau est purement descriptif, objectif, diraient nos voisins d'outre-Rhin.

Là est le secret de sa profonde infériorité, de l'indifférence où il nous laisse. Cette infériorité est surtout sensible, si l'on rencontre parmi les maîtresses œuvres de l'art égyptien la plus médiocre production de l'art grec ; comme son charme nous gagne, comme elle répond mieux à nos exigences innées ! Le visiteur que ne passionnent pas les questions scientifiques revient rarement deux fois au musée de Boulaq ; si tout y est curieux, rien n'y est beau au sens idéal du mot. Pour ma part, je n'en suis jamais sorti sans me dire qu'il contenait

la plus écrasante condamnation des écoles nouvelles qui voudraient donner à l'art le réalisme pour seule fin. Les inimitables copistes de l'Ancien empire, dans celles de leurs œuvres qui échappent aux étroites observances du rite égyptien, ont poussé la justesse du coup d'œil aussi loin que les plus savants de notre temps ; ces œuvres nous étonnent sans nous attirer, et au sentiment spécial qu'elles inspirent on peut deviner le désappointement qui nous attendrait dans nos musées le jour où l'art *vu* y détrônerait l'art *pensé* et *rêvé ;* on dirait, comme au sortir de Boulaq : Ils sont bien forts ! Nul ne s'écrierait plus : Ils sont bien grands !

Heureusement ceux-ci sont avant tout bien vieux, et à défaut d'autre intérêt, l'obsession persistante de cette prestigieuse antiquité suffirait à nous ramener parmi eux. Le temps, qui sacre toute chose humaine, les a faits irréprochables : trop de questions se pressent sur les lèvres en leur présence pour qu'on songe à les critiquer. Portez donc chez eux vos théories, vos raisonnements, vos idées éphémères ! L'homme de Meydoun vous fera rentrer d'un regard dans votre néant, d'un regard de ce bel œil de quartz, brillant et vivant, au magnétisme terrible. — Qui n'a éprouvé ce malaise indéfinissable qu'on ressent à regarder fixement, le soir, un vieux portrait dont la prunelle vague vous suit obstinément ? Qu'est-ce donc quand on

rencontre cet œil ouvert au jour nouveau après six mille ans de sommeil dans les ténèbres, cet œil qui a vu le vaste monde, le ciel et les hommes à ces époques lointaines où l'existence même de l'univers faisait doute pour nous avant que de pareils témoins ne fussent venus l'attester ? Et l'on n'échappe à celui-là que pour se retourner vers la statue de bois, fragile défi jeté à tant de siècles, vers le Képhren qui a vu construire les pyramides, vers tous ces revenants de Saqqarah.

On comprend qu'il ne faille pas une imagination bien vive au visiteur, errant à travers ces salles désertes, silencieuses, assombries, pour voir s'animer bientôt ces figures qui viennent à lui du fond de leurs soixante siècles, pour surprendre une ironie désabusée dans les yeux de ces vieillards qui lui montrent, pêle-mêle au milieu des vitrines, les Dieux qu'ils ont adorés, les poèmes qu'ils ont écrits, les bijoux dont ils se sont parés, les armes qu'ils ont conquises, et, dans les momies dont les pieds séchés dépassent çà et là les gaînes peintes, les femmes qu'ils ont aimées : on ne tarde guère à discerner des voix confuses sortant de toutes ces lèvres de pierre pour railler les certitudes et les espérances de l'enfant qui passe, pour lui dire les choses sages, et que les mensonges qui nous prennent étaient déjà vieux de leur temps. On écoute le chœur des premiers hommes reprenant dans la plus vieille langue humaine la litanie désolée de

l'Ecclésiaste : vanité des vanités ! — Ah ! les heures passent rapides et pleines dans cette maison de Boulaq ! On les entend parfois se rappeler timidement à une horloge voisine : c'est encore là une ironie amère, un écrasement brutal de plus, ces petites quantités de temps qui viennent se perdre au gouffre et semblent si misérables, dans ce milieu où on ne les compte plus, où on joue avec les siècles comme le Jacquemart de Strasbourg avec les heures : on pense à des gouttes d'eau tombant dans l'océan.

IV

Les statues et les bas-reliefs funéraires qui font passer sous nos yeux l'Ancien empire se placent au premier rang de nos moyens d'information. A côté d'eux viennent les inscriptions lapidaires et les trop rares papyrus qui les font parler. Les plus anciens monuments égyptiens témoignent, nous l'avons vu, d'un art maître de lui-même, en pleine maturité ; ils nous livrent de même une langue et un alphabet fixés dans leurs règles essentielles et qui varieront fort peu par la suite. Bien des siècles se passeront encore avant que les peuples d'Asie aient trouvé le moyen de noter leur pensée : l'Égypte le possède déjà et ne nous permet pas, si loin que nous poussions dans sa connaissance, d'en soupçonner l'origine. C'est elle qui apprendra au reste du monde cette science fondamentale ; on sait aujourd'hui que l'alphabet phénicien, d'où sont sortis le grec et tous les nôtres, n'était qu'une simplification du caractère hiéroglyphique. Toutes les applications de la pensée humaine que peut

traduire l'écriture sont en grand honneur dans cette première société et supposent, comme le reste, une effrayante période de culture antérieure. Sciences, religion, médecine, astronomie, poésie, toutes les branches de l'esprit sont cultivées : nous avons peu de rédactions directes du temps, mais les ouvrages postérieurs se réfèrent sans cesse à des traités contemporains du roi Menken-Râ et des premiers Pharaons. L'importance que se donnent dans leurs épitaphes les scribes et les bibliothécaires royaux atteste assez l'existence de dépôts scientifiques et littéraires de premier ordre.

Le papyrus médical de Berlin, fort ancien lui-même, attribue aux temps les plus reculés le codex thérapeutique qu'il expose. Les Pyramides sont là pour témoigner du développement des arts mécaniques et de la géométrie. Quant à l'astronomie, l'étude des documents hiéroglyphiques présente tant de causes d'erreur, en matière si délicate, que nos savants sont très sobres d'affirmations ; pourtant quelques-uns soupçonnent un tel degré d'avancement dans cette science que les premiers Égyptiens auraient connu le mouvement réel des planètes, y compris la nôtre, et deviné le déplacement dans l'espace du système solaire ; découvertes moins extraordinaires d'ailleurs sous ce ciel aux nuits éclatantes, parmi ces populations vivant à l'air libre, où l'astronomie est l'étude familière, où le moindre berger sait quelque peu des étoiles.

La littérature authentique de cette époque se réduit pour nous à des épitaphes de grands personnages, à quelques inscriptions plus détaillées où ils racontent leur vie et leurs services, aux anciens chapitres du rituel funéraire et à un opuscule célèbre sous le nom d'*Instructions de Ptah-Hotep*, composé sous la Ve dynastie ; il nous a été révélé par un papyrus de la XIe, vénérable document que la science doit à M. Prisse d'Avesnes. Notre mot de *littérature*, appliqué à ce lointain état de l'esprit humain, est aussi peu juste que l'était tout à l'heure celui d'art. Je m'en sers faute d'autre. Plus tard, sous les grandes dynasties, il y aura une littérature égyptienne, officielle et pompeuse, des romanciers, des historiens, des poètes qui célébreront les exploits du Pharaon en style travaillé et feront assaut d'imagination. A l'heure où nous sommes, l'imagination est pauvre dans la vallée du Nil : les écrits, comme les œuvres plastiques et les formules religieuses, lui demandent peu ; c'est la raison et le cœur qui prédominent. Le livre de Ptah-Hotep est un code de morale officielle *ad usum Delphini*, les instructions d'un prince à son fils ; cela ne peut être comparé qu'aux traités moraux de Confucius ou à quelques chapitres de l'Ancien Testament ; c'est d'ailleurs le tour parabolique et sentencieux des livres sapientiaux.

Ici je veux dire tout de suite le fait capital qui me frappe dans tout ce qui a survécu des lettres

égyptiennes, c'est l'intime parenté du style avec celui des productions du génie hébraïque. Qu'on prenne un chapitre du rituel ou quelqu'une des œuvres postérieures, l'hymne au Nil (XII° dynastie), le poème de Pentaour, une des odes nombreuses à la gloire des Thouthmès et des Rhamsès: on se rendra facilement compte de l'identité de forme, de procédé, de rythme, d'images, qui existe entre ces compositions et les psaumes juifs. Le verset a le même mouvement, la métaphore même tournure, la pensée même obscurité; tel verset de psaume semble la traduction littérale d'un hymne égyptien. Si l'on considère le long séjour d'Israël dans la vallée du Nil, l'éducation de ses chefs dans les écoles de Memphis ou de Thèbes et l'initiation complète de Moïse, — que Strabon appelait un prêtre égyptien, — si l'on réfléchit que son exode à coïncidé avec la plus brillante période de la civilisation pharaonique, depuis longtemps en pleine possession de sa littérature, il est impossible de ne pas chercher là pour une part l'origine des grandes œuvres juives et le moule de la forme conservée plus tard par l'inspiration sémitique.

On ne fait d'ailleurs aucun tort à la majesté du Psalmiste ou à la grâce du Cantique en leur cherchant des modèles dans les vénérables tombeaux de cette vieille Égypte, qui apparaît jusqu'ici comme la première institutrice de l'humanité en toutes choses. Que de pensées profondes ou atten-

dries sortent de la poussière des papyrus, arrachées par nos patients déchiffreurs ! Le jour où le travail sera assez avancé pour qu'on puisse mettre à la portée de tous les résultats obtenus, le trésor de l'esprit humain aura recouvré un de ses plus fiers joyaux. De l'Ancien empire, de cette aurore de l'histoire que la distance fait presque invisible pour nous, il ne nous reste guère que des fragments d'inscriptions lapidaires; ce serait encore assez pour composer une anthiologie digne de tout notre respect. Écoutez l'épitaphe de ce fonctionnaire de la Ve dynastie qui, en se couchant à Saqqarah il y a cinquante-cinq siècles, faisait graver sur son tombeau ce que chacun de nous serait encore fier de pouvoir mettre sur le sien:

Ayant vu les choses, je suis sorti de ce monde, où j'ai dit la vérité, où j'ai fait la justice. Soyez bons pour moi, vous qui viendrez après, rendez témoignage à votre ancêtre.

A côté de ce testament de Romain, quoi de plus mélancolique que cette autre épitaphe de femme, empruntée au rituel :

Je pleure après la brise, au bord du courant du Nil, qui rafraîchissait mon chagrin.

Y a-t-il plus doux murmure de morte sur les tombes de Grèce ou de Sicile ? Ce même rituel fournit à un autre cette prière dans les angoisses du sépulcre:

O cœur, cœur qui me viens de ma mère, mon cœur de quand

j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin, ne me charge pas devant Dieu le grand.

Invocation exquise d'une âme droïte qui savait que ses fautes n'avaient pu venir que du cœur.

Dans les *Instructions de Ptah-Hotep*, traduites en allemand par le docteur Lauth, je relève quelques préceptes ; on reconnaîtra la parenté de la forme et du fond avec les livres bibliques de la Sagesse ou des Proverbes. L'auteur est au déclin de ses jours, il a « vécu cent dix ans dans la faveur royale », et parle tristement de sa décrépitude :

« Osiris, mon seigneur, vieillir est un mal extrême, une grande malédiction : c'est redevenir enfant. Le vieillard se couche, il souffre. Ses yeux le trahissent, ses oreilles s'affaiblissent, sa force périt, sa bouche ne prononce plus, la parole lui manque, son cœur s'endurcit, ses jointures travaillent : il ne se souvient plus d'hier. La vieillesse fait un homme malheureux à tous égards. »

Que fera donc le vieillard de ses jours inutiles ?

« Le Dieu de majesté a dit : — Apprends à ton fils les paroles anciennes. — Et lui, dit à son fils : — Ne t'enorgueillis pas dans ton cœur de ta science ; consulte l'ignorant comme le savant. Estime la bonne parole plus que l'émeraude qu'on trouve parmi les gemmes au bras des servantes. — Un mouvement de charité vaut plus que les sacrifices : ton corps est de plus haut prix que ton vêtement. »

Puis ce sont des conseils pour toutes les conditions où les hasards de la vie peuvent mettre un homme, et surtout un parfait manuel du bon courtisan.

« Les tentations violentes de faire ce qui te passe dans l'esprit, réprime-les dans le commerce avec les princes. — Si tu es en posture de t'asseoir à la cour, cède la place à ton supérieur, salue-le prosterné jusque sur le front, considère ce qu'il est vis-à-vis de toi, ne le moleste pas. — Si tu es dans la condition du prud'homme qui s'asseoit dans les conseils de son maître, contrains ton cœur ; la réserve de la parole est plus digne que les fleurs du bavardage. Explique ce que tu sais avec éloquence ; n'injurie pas ; la parole est la plus dangereuse de toutes choses ; qui l'a déchaînée ne peut la retirer. — La justice est grande, nécessaire, égale, intègre, depuis les jours d'Osiris. — Si tu entres dans un harem, prends garde au contact des femmes ; le lieu où elles sont n'est pas bon : imprudent qui les séduit ! Des milliers d'hommes ont péri pour un moment plus fugitif qu'un songe. C'est la mort que la connaissance de la femme. »

Et le moraliste continue ainsi, parlant de l'administration des biens, de la famille, des devoirs des diverses charges, sans beaucoup d'élévation, mais avec un sens très pratique de la vie.

Je ne veux pas sortir des limites strictes de l'Ancien empire, où je me suis volontairement renfermé ; plus tard une littérature complète me fournirait de maîtresses pages en tout genre. Qu'il me soit permis pourtant de citer quelques versets de ce bel hymne au Nil, qui échappe à peine à mon sujet, puisqu'il date au plus tard de la XII° dynastie.

« Tu abreuves la terre en tout lieu, — voie du ciel qui descends... — Se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse, — tout ventre se réjouit, — toute dent broie... — Il crée toutes les bonnes choses, — le Seigneur des nourritures agréables, choisies ; — il se saisit des deux contrées, — pour remplir les

entrepôts, — pour combler les greniers, — pour préparer les biens des pauvres. — On ne le taille point dans la pierre, — on ne peut l'attirer dans les sanctuaires ; — point de demeure qui le contienne... — Il boit les pleurs de tous les yeux ; — repos des doigts est son travail, — pour les millions de malheureux. »

Toute l'Égypte est dans ces derniers mots. Ne croit-on pas entendre le vieux cri de douleur de ceux penchés sur la glèbe, qui depuis tant de longs siècles ont peiné, sué, souffert sous tant de maîtres, secourus seulement par le divin fleuve?

Il semble que ces paroles aient été faites pour un air que j'entendis un soir à Louqsor, quand, il y a quelques années, je visitais la Haute-Égypte pour la première fois. Un vieux fellah aveugle le tirait d'une méchante flûte, accroupi contre le chapiteau en fleur de lotus d'un pilier du temple enfoui. L'homme et l'instrument n'avaient changé ni de mine ni de forme, depuis les musiciens représentés dans les hypogées: l'air était bien sûr le même, air national s'il en fut pour la pauvre Égypte, long sanglot modulé sur l'invariable thème oriental ; mais si triste, si infini, qu'on eût dit la plainte des vents qui arrivent des espaces torrides à travers l'immense désert d'Afrique. J'écoutai longtemps la reprise monotone de ces quelques notes, et je n'ai pas souvenir d'en avoir entendu de plus désespérées. Cela doit être. Si la vraie musique d'un peuple est faite, comme il semble, avec les larmes qu'il a répandues, quel chant luttera avec celui de la race toujours foulée, jamais détruite, dont le Nil

« boit les pleurs » depuis les jours fabuleux qui nous occupent?

Je voudrais, dans un autre genre, citer le magnifique Hymne au soleil:

« Tu t'éveilles bienfaisant, Ammon-Râ, tu t'éveilles véridique... Avance, seigneur de l'éternité... — Ceux qui sont goûtent les souffles de la vie. Tu es béni de toute créature, être caché dont on ne connaît point l'image, enfant qui nais chaque jour, vieillard qui parcours l'éternité! C'est lui qui exauce la prière de l'opprimé; doux de cœur à qui l'implore, délivrant le timide de l'audacieux, juge du puissant et du malheureux. — Maître de l'intelligence, sa parole est substance. Il donne le mouvement à toutes choses: par son action dans l'abîme ont été créées les délices de la lumière... »

La profondeur philosophique et scientifique de ces dernières lignes mériterait seul un long commentaire. Je me contente de renvoyer ceux qui seraient curieux de ces belles choses aux traductions de MM. Maspéro, Lauth, Grébault, Chabas, Mariette, auxquelles j'ai emprunté ces fragments, et je reviens à ce premier livre, obscur et magnifique, que nous appelons *Rituel funéraire* ou *Livre des morts*: il m'amènera à dire quelques mots de la religion de l'Ancien empire; la littérature n'est que son humble servante comme à toutes les époques primitives.

V

Le Rituel, « le Livre de la manifestation à la lumière », est, comme on le sait, une sorte de liturgie funèbre, l'histoire des pérégrinations de l'âme dans les terres divines, entremêlée de prières, de théodicée et d'une symbolique compliquée. La momie était munie d'un exemplaire plus ou moins complet de ce catéchisme d'outre-tombe; il a nécessairement varié dans le cours des siècles et nous en possédons des récensions d'époques fort diverses. Il se compose de cent soixante-cinq chapitres; les plus importants sont les chapitres 17 et 64, dont la rédaction primitive, augmentée et dénaturée parfois par les gloses postérieures, remonte à l'antiquité la plus reculée et touche aux plus graves problèmes religieux. Il suffit de citer quelques-uns des premiers versets du chapitre 17 pour montrer quelle était la hauteur des conceptions égyptiennes en matière de cosmogonie et de théodicée.

« Je suis Atoum (l'inaccessible), qui a fait le ciel, qui a créé tous les êtres; celui qui est apparu dans l'abîme céleste. Je suis

Râ à son lever dans le commencement, celui qui gouverne ce qu'il a fait. — Je suis le grand Dieu qui s'engendre lui-même, dans l'eau qui est l'abîme, père des dieux. — Je suis hier et je connais demain. — Je suis la loi de l'existence des êtres. — Je suis du monde, je viens dans mon pays. — Il efface les péchés, il détruit les souillures... »

Si l'on rapproche ces idées fondamentales du dogme égyptien des passages de l'hymne au soleil que j'ai cités; si on les compare ensuite aux premières paroles de la Genèse et à certaines expressions johanniques, on reconnaîtra sans peine qu'il faut assigner un rôle capital à l'ancienne Égypte dans l'histoire religieuse. Malheureusement l'obscurité des documents hiéroglyphiques et leur révélation tardive ont permis à bien des théories fausses de s'établir. Jusqu'à nos jours, on avait jugé les croyances égyptiennes d'après les mythes défigurés des bas emps et on avait enveloppé dans un mépris égal les diverses époques et les diverses classes d'une société qui adorait, disait-on, des ibis, des chats, des ichneumons, des crocodiles. On sait aujourd'hui qu'il faut voir, dans cette multitude de statuettes à faces d'animaux qui emplissent nos musées, des symboles de la divinité considérée dans ses différents attributs, symboles accrus avec les âges, et qui finirent par dévier la conception primitive; les initiés ne leur gardaient pourtant qu'une valeur figurative, tandis que la masse, suivant la pente naturelle aux esprits peu éclairés dans toute religion, donnait une forme concrète à ces sym-

boles et cherchait sous les mystiques des objets réels d'adoration. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre attentivement la série des stèles disposées dans le grand vestibule du musée de Boulaq, depuis les premières dynasties jusqu'aux dernières. Nulle étude n'est plus instructive ; on voit graduellement, en faisant le tour de cette salle, les mythes naître, grandir, se matérialiser et tout envahir. A l'origine, le défunt est assis, calme et assuré, au milieu de ses serviteurs, de sa famille ; aucune représentation religieuse, aucune anxiété d'outre-tombe, la certitude de revivre d'une vie tranquille et sereine. Peu à peu les dieux arrivent, en petit nombre d'abord et timidement, vers la XVIIIe dynastie, comme une protection pour le défunt. Plus tard ils augmentent, tout le panthéon funéraire se déroule sur les stèles, toutes les erreurs du jugement y remplacent la confiance tranquille des ancêtres ; les sarcophages des derniers Saïtes nous montrent l'âme poursuivie dans des épreuves formidables par une légion de déités et de monstres, dignes de l'imagination macabre du moyen âge et du pinceau d'Orcagna ; la mort est devenue cauchemar.

Une erreur opposée a été accréditée par cette absence de représentations religieuses sur les anciens monuments et dans les tombeaux de Saqqarah. On a voulu voir dans les premiers Égyptiens un peuple matérialiste, étranger à toute idée spiri-

tuelle et se figurant l'autre vie comme une continuation de celle-ci, avec ses travaux, ses joies bornées. C'est les rabaisser au niveau des Peaux-Rouges, transmigrant dans les Prairies bienheureuses. Les vieilles doctrines du Livre des Morts protestent contre cette fausse interprétation des tableaux agricoles de Saqqarah, où le défunt entendait uniquement retracer sa vie passée.

Quelques savants, s'exagérant sans doute l'importance de la personnification du dieu solaire sous son nom d'Ammon-Râ, ont fait découler toute la théodicée égyptienne du culte du soleil. L'idée primitive semble être bien plutôt, comme l'a dit très justement M. Grébault, celle d'un dieu unique agissant par son soleil. Enfin de bons esprits ont trop étroitement circonscrit leurs recherches en voulant faire rentrer toute la religion égyptienne dans un de nos termes d'école : polythéisme, panthéisme, monothéisme. Les premiers se sont fait illusion en mettant des personnes distinctes sous les noms multiples donnés à la divinité, suivant l'attribut sous lequel on l'envisage, suivant le nôme où elle est adorée. Les autres se sont laissé influencer par les spéculations postérieures de Jamblique et du panthéisme alexandrin. Je crois, pour ma part, que nous risquerons toujours de nous égarer en rangeant arbitrairement dans nos catégories actuelles les conceptions d'hommes si éloignés de nous par le temps, de pensées si différentes des

nôtres. Flottantes et confuses comme elles nous apparaissent dans les plus anciens textes, ces conceptions semblent avoir mêlé, dans une synthèse assez vague et dans une mesure difficile à déterminer, les trois solutions que l'esprit humain a données plus tard au problème religieux. L'idée primordiale est celle d'une divinité une et trinaire à la fois : un principe double, mâle et femelle, s'engendre lui-même de toute éternité dans la nuit de l'abîme; « jouit en lui-même », dit un passage du Rituel; de ce principe procède une troisième personne appelée, suivant le point de vue auquel on la considère, Ptah comme démiurge, Râ comme agent solaire, Apis comme victime incarnée dans un corps terrestre. — Dans son beau mémoire sur la mère d'Apis, M. Mariette a prouvé quelle précision les Égyptiens avaient donnée au dogme de l'incarnation, que nous trouvons à l'origine du culte des Apis. — Plus tard, l'Être unique engendre des dons successifs, émanations de la substance après avoir été de simples attributs. En même temps la personnification solaire du créateur prend une importance prépondérante, due aux conditions particulières de la vallée du Nil. La présence perpétuelle, le retour régulier dans ce ciel de l'astre source de toute lumière, de toute chaleur, de tout bienfait, sa lutte quotidienne avec les ténèbres et les terreurs nocturnes, origine du mythe d'Osiris et de Typhon, amènent la pensée religieuse à cette

conception dualiste qui personnifie en lui tout bien et tout mal en son adversaire : conception morale inspirée par le cours constant de la nature.

Les passages qui ont trait à la cosmogonie sont trop obscurs pour qu'on puisse décider nettement si la matière est une émanation de la substance divine ou une création. La première de ces doctrines a prévalu plus tard; mais les textes du chapitre 17 indiquent plutôt un rapport de causalité. Toujours est-il qu'au point de vue scientifique on ne saurait trop remarquer ces passages des hymnes et du Rituel qui contiennent la formule, inconsciente peut-être, de la grande loi de la création : la transformation de la lumière et de la chaleur en force.

L'immortalité de l'âme est ce qui ressort le plus clairement de la doctrine égyptienne. Prise à l'origine et avant les mythes subtils qui la défigureront plus tard, cette doctrine nous présente le « Voyage aux terres divines » comme une série d'épreuves au sortir desquelles s'opère l'ascension dans la lumière, la « manifestation au jour », et la réunion de la parcelle errante à la substance éternelle.

Ces graves sujets voudraient une étude approfondie : je n'ai pu ici qu'en indiquer les lignes saillantes et faire pressentir quelles clartés dorment encore dans la poudre des papyrus. Pour n'être pas taxé de trop d'indulgence, j'appuierai mes opinions sur ce jugement d'E. de Rougé, l'es-

prit sagace, qui a le plus sûrement pénétré ces matières :

« L'unité d'un Être suprême existant par lui-même, son éternité, sa toute-puissance et la génération éternelle en Dieu, — la création du monde et de tous les êtres vivants attribuée à ce Dieu suprême, — l'immortalité de l'âme complétée par le dogme des peines et des récompenses : tel est le fonds sublime et persistant qui, malgré toutes les déviations et les broderies mythologiques, doit assurer aux croyances des anciens Égyptiens un rang très honorable parmi les religions de l'antiquité. »

Et comme on m'objectera sans doute qu'une religion ne vaut que par sa morale, par les préceptes qu'elle édicte, je m'arrêterai un instant encore devant la stèle qui porte le n° 73 au catalogue de Boulaq. On lit sur le listel de la corniche supérieure une inscription hiéroglyphique qui fait parler ainsi le défunt, toujours d'après le Rituel :

« Je me suis attaché Dieu par mon amour ; j'ai donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu ; j'ai donné un lieu d'asile à l'abandonné... »

Ne voilà-t-il pas une page de l'Évangile détachée bien des siècles à l'avance ? Notre respect filial serait déjà justifié quand il ne connaîtrait de ce peuple que ce rébus sur une pierre, d'où est sortie la source de notre civilisation.

VI

On pressent qu'une race armée d'une religion, d'une littérature et d'un art aussi vigoureux, avait atteint un état social fort avancé. Nos courtes connaissances en histoire générale ne permettent pas encore de se prononcer sur le bien fondé des thèses qui placent la barbarie à l'origine du genre humain ; nous ignorons trop à quel degré de recul il faut porter cette origine. Du moins la trouée lumineuse que les monuments égyptiens ouvrent sur le passé n'apporte aucune force à ces thèses. La plus ancienne société connue apparaît jusqu'ici comme une des plus parfaites. Il suffit de descendre dans un des grands tombeaux de Saqqarah pour s'en convaincre. Cette société est là qui passe sur le mur, vivante, avec son double caractère agricole et féodal. La pyramide lui servirait bien d'image. A la base, un peuple nombreux et laborieux, travaillant cette magnifique terre d'Égypte ; aux degrés intermédiaires, les possesseurs du sol et les prêtres ; au sommet, le Pha-

raon, reliant de sa propre main tout l'édifice, dans l'unité du pouvoir le mieux assis qui fut jamais. La multiplicité et la perfection des représentations rurales à Saqqarah permettraient de raconter la vie de cette société dans ses détails les plus familiers : je ne peux raconter ici que les grands traits qui la caractérisent et la distinguent de toute autre société antique.

Son isolement frappe tout d'abord. Elle vit rigoureusement renfermée dans l'oasis de la vallée du Nil, tire toutes ses ressources de cette terre privilégiée et semble ignorer le reste du monde, ignorer l'Asie sa voisine, à laquelle son existence sera plus tard si intimement mêlée. Non seulement ses idées, ses croyances, ses arts, mais sa vie matérielle, ses besoins, jusqu'à ses végétaux et ses animaux sont exclusivement égyptiens. Ce serait une curieuse étude de reconstituer la faune de l'Ancien empire avant l'acclimatation des bêtes de somme asiatiques, avec ces centaines d'animaux figurés sur les bas-reliefs et dont la scrupuleuse ressemblance ne laisse jamais place au doute. Les auxiliaires actuels les plus indispensables de la vie domestique et agricole sont encore inconnus aux colons memphites sous les V[e] et VI[e] dynasties : le chameau, le cheval, la brebis, le porc, la poule leur manquent ; il n'y a pas un seul type de ces espèces dans les scènes nombreuses où ils ont retracé à satiété tous les travaux de leur vie quoti-

dienne, tout le monde où ils vivaient. En revanche, l'âne, l'animal aujourd'hui encore le plus répandu et le plus utile en Égypte, les bœufs de diverses espèces, les chèvres, les chiens, d'innombrables variétés de volatiles aquatiques, oies, canards, ibis, flamands, demoiselles de Numidie, hérons domestiques, le pigeon, le moineau, et, parmi les fauves, le lion, le chacal, le guépard, l'antilope à cornes lyrées, la gazelle, l'ichneumon, le lièvre, sont reproduits à profusion. L'hippopotame, le crocodile, toutes les familles des poissons qu'on retrouve aujourd'hui dans les eaux du Delta, sont figurés avec la précision de détails d'une planche de zoologie. Il faut remarquer à ce propos, et sans vouloir préjuger en rien une question dont les données supposent un laps de temps bien autrement considérable, que cette période de six mille ans ne fournit pas un argument aux partisans de l'évolution des espèces ; aucun des types si fidèlement représentés à Saqqarah n'a varié depuis lors en Égypte, pas même les reptiles et les insectes, car il s'en trouve dans ces tableaux, pas même les types embryonnaires tels que le têtard, que nous y avons rencontré sous sa forme actuelle.

C'est donc là un monde humain et animal vraiment autochthone, sans éléments étrangers. Séparé par les déserts des autres régions, il ne s'étend que vers le sud, comme le prouvent les

singes, les sloughis (grands lévriers d'Abyssinie), amenés captifs par les esclaves, et parfois des types d'hommes qui semblent appartenir aux races actuelles du haut Nil ou de l'Afrique centrale, entre autres des nains qui pourraient bien être ces Akkas dont la découverte récente a fait tant de bruit. Des espèces aujourd'hui remontées beaucoup plus haut, le crocodile, l'hippopotame, infestent le pays. Des scènes de chasse et de pêche nous montrent les populations détruisant ces monstres dans le Delta, où les eaux et les marécages paraissent tenir une plus large place que de nos jours. Toute cette faune, fille du Nil, a une physionomie surtout aquatique.

Ainsi isolé du monde et gardé par ses barrières de sable, l'Ancien empire n'est pas militaire. Les tableaux de bataille, les scènes de triomphe qui couvriront plus tard les murs de Thèbes font totalement défaut à Saqqarah. Si l'on n'avait d'autres documents que ces bas-reliefs, on serait en droit de supposer dans cet âge d'or une ignorance absolue des armes et des choses de la guerre. Pourtant quelques inscriptions de Boulaq donnent des titres militaires ; sur l'ancienne statue de Meydoun dont j'ai parlé, Râ-Hotep prend une qualification équivalente à celle de général. Le Pharaon entretenait sans doute une force insignifiante pour garantir le territoire contre les incursions des Bédouins du désert et refouler les peuplades de la

haute Afrique. Ce devait être un État heureux comparable à celui des États-Unis, il y a vingt ans, quand de faibles milices suffisaient à les protéger contre les tribus indiennes.

L'Ancien empire, n'étant pas guerrier, est essentiellement agricole. C'est là sa supériorité insigne sur toutes les vieilles sociétés de l'Asie : à l'origine de ces dernières, nous ne trouvons que la lutte violente et le travail sous sa forme la plus négative, l'état pastoral : l'Égypte seule nous offre la culture paisible, intelligente, maîtresse des forces naturelles. Ses procédés sont ceux dont le fellah use encore de nos jours dans ce pays où rien ne change : on sait que, pour être différents des nôtres, ils n'en sont pas moins étonnants et suggérés par les nécessités locales. Dès cette époque, le cultivateur memphite se sert adroitement de son fleuve ; il développe un vaste système de canaux : des flottilles de barques les couvrent, portant les récoltes à la ville ; comme sur la dahabieh actuelle, le réis gouverne à l'arrière ; à l'avant un chanteur excite les rameurs en psalmodiant, sur une cadence monotone, ces appels que j'ai tant de fois entendus, la nuit, glisser sur le Nil assoupi. — Tous les travaux de la terre sont représentés dans nos tableaux : tantôt le propriétaire se promène au milieu de ses champs, appuyé sur le bâton, signe de commandement, que porte la statue de bois du musée ; il assiste aux semailles, à la mois-

son. Tantôt, assis au milieu de ses richesses, il regarde défiler la longue théorie de ses fermiers lui apportant les fruits de la terre, les animaux domestiques, les produits des pêcheries, qu'enregistre un scribe.

Les métiers ont leur place dans ces scènes ; on voit travailler les tisserands, les charpentiers, les tailleurs de pierres, les boulangers, les bouchers, auxquels la légende hiéroglyphique prête de facétieux lazzis durant l'abatage d'un bœuf. Nous pouvons constater l'existence de plus hautes industries dans les mines d'or et de turquoises du Sinaï, exploitées dans la VI[e] dynastie. Les arts industriels avaient acquis un grand développement : l'accumulation des âges et des causes de destruction n'a pas permis à leurs produits d'arriver jusqu'à nous, mais il est raisonnable d'en reporter l'honneur à l'Ancien empire, puisque nous trouvons durant le grand cataclysme des Hycsos, à cette époque déjà si lointaine, des pierres gravées, des émaux, des terres cuites, une grande variété de céramiques et ces fameux bijoux d'Ahmès, contemporains de Joseph, que nos joailliers seraient encore fiers de signer.

Cette forte société est sagement policée, soumise à une centralisation peut-être excessive. Le réseau administratif s'étend sur tout, les fonctions publiques sont le rêve de tout citoyen. C'était déjà ainsi il y a six mille ans. Les inscriptions funéraires où les fonctionnaires racontent complaisamment les

progrès de leur carrière et les services rendus par eux, entre autres l'inscription capitale d'Ouna, de la VI[e] dynastie, nous livrent le secret de mœurs assez paperassières et bureaucratiques. Les scribes jouent un grand rôle. Aussi tous les services publics sont-ils assurés, les greniers pourvus dans l'éventualité d'une famine, les canaux entretenus, les prestations exigées. Les plus hauts parvenus dans les emplois entourent le Pharaon d'une cour nombreuse, d'un caractère civil et sacerdotal bien plus que militaire, et se glorifient de la faveur du fils d'Osiris. On sent dans tout cela des rouages inflexibles, rigoureusement montés pour de longs siècles, et qui, pas plus que le reste, ne changeront avant l'extrême caducité. Il faut croire que le cours de la nature, si régulier dans cette Égypte, a fait pour une part les hommes et les institutions à son image : c'est sur la succession des soleils et des flots du Nil que s'est modelée la constance de la race, celle de l'art, vivant quarante siècles dans les mêmes langes, celle du type ethnique dont l'immobilité étonnante permet de confondre le fellah qui vous guide à Boulaq avec les statues qu'il coudoie. Bossuet a dit, avec une rare intuition de cette Égypte véritable qu'il ne pouvait pas connaître : « La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. »

En somme, ce peuple des tombeaux de Saqqarah apparaît comme une société sage, sereine, heu-

reuse. La tranquillité morale, le contentement facile dans cette libérale terre du Nil qui récompense le moindre effort au centuple, l'aise de vivre, voilà ce qui éclate dans ces tableaux où les contemporains de l'Ancien empire retracent leurs occupations quotidiennes. Est-ce à dire qu'il faille se figurer une société invraisemblable, où la somme des biens dépasserait celle des maux ? Non, sans doute, et nous avons surpris tout à l'heure dans un passage de l'hymne au soleil le cri désolé de cette multitude qui souffrait les corvées et peinait à la construction des pyramides. Il est toujours difficile de juger un état social primitif, qui ne nous a laissé d'autres témoignages que ceux des satisfaits de ce monde ; mais il est permis d'affirmer que ces derniers étaient plus nombreux dans l'État égyptien que dans les vieilles sociétés asiatiques ; leur civilisation était plus douce, le sort moyen plus équitable; les résistances de la matière à l'activité humaine plus facilement vaincues, les esprits plus philosophes, les conceptions morales moins tourmentées que dans les familles sémitiques et aryennes.

A côté de cette confiance dans la vie présente et en contradiction apparente avec elle, la constante et générale préoccupation de la mort pèse sur toute la civilisation égyptienne. C'est le grand problème de Saqqarah. Pour rendre la contradiction moins incompréhensible, il faut observer que cette préoccupation n'a rien de macabre, comme dans notre

moyen âge ; c'est plutôt le respect d'une étiquette rigoureuse qui domine toute la vie et la tourne vers le tombeau. Si l'on n'en jugeait que par les monuments, toute cette société et ses rois n'auraient vécu que pour le monde d'au delà. La précieuse inscription d'Ouna nous montre bien quelle place tenaient dans la vie publique ces questions d'étiquette funèbre. Un des premiers actes du Pharaon, en montant sur le trône, est d'envoyer son plus affidé serviteur aux cataractes choisir la pierre de son sarcophage, le pyramidion de sa pyramide : le succès de cette expédition devient affaire d'État comme celui d'une guerre, de ce succès dépend la carrière de l'envoyé : ce sera dans la suite sa meilleure recommandation pour les plus hauts emplois. Devenu ministre et favori du souverain, il affectera comme le plus insigne de ses titres celui de prêtre du tombeau royal. Chaque Pharaon a passé sa vie et consacré le plus clair de son trésor à bâtir sa pyramide ; chacun a laissé la sienne de Gizeh à Meydoun, jusqu'à la VIe dynastie inclusivement ; comme s'ils voulaient, même après leur mort, peser sur la terre d'Égypte, ces durs maîtres. Autour d'eux se pressent les tombes des grands dans l'ordre hiérarchique, suivant le rang et la fortune de chacun. Les choses funèbres sont pour le riche et le puissant un luxe suprême, auquel on sacrifie de préférence à tout autre. La magnificence du sépulcre semble passer bien avant

celle de la demeure mondaine pour les gens de l'Ancien empire ; il ne nous reste aucun de leurs palais ni de leurs temples (sauf cet antique édifice ensablé au pied du grand sphinx, mystérieux et muet comme lui, sans une indication sur ses blocs de granit de Syène, et qui n'était peut-être qu'une vaste chapelle funéraire). Tout ce monde n'étale ses richesses que là où il faut les quitter, et s'il était permis d'accoupler deux mots dont l'un rit lugubrement à l'autre, on pourrait affirmer qu'il mettait, par une bizarre recherche, toute sa vanité dans la mort. Il y a là un ordre de sentiments lointains qu'il est difficile aux hommes de notre temps de bien percevoir. Ce qui s'en dégage le plus clairement pour nous, c'est la souveraine philosophie de ce peuple : édifié sur l'inanité de la vie en face de l'éternité, il a passé son existence à songer à la mort et à la préparer.

Ainsi, dans ces pensées graves, coulent les jours d'étude à Saqqarah, et nulle part l'esprit ne vit d'une vie plus intense que dans ces tombeaux toujours féconds en révélations nouvelles. Le soir, quand la nuit nous rappelait en jetant son linceul sur leurs murs, nous nous réunissions dans la petite maison du désert que M. Mariette a gardée des jours de lutte et de recherches d'il y a vingt-cinq ans. — Nous y rapportions parfois une momie trouvée dans un puits récent, c'est-à-dire d'époque saïte ou grecque (car il n'en existe plus de l'Ancien

empire), et l'on se mettait à dépecer le pauvre cadavre sous la direction du maître pour chercher les scarabées que les défunts gardaient sur leur cœur, promesse de la résurrection espérée. Le plus souvent c'était une femme, contemporaine de Cléopâtre. Quand on avait déroulé les milliers de bandelettes, la morte apparaissait nue dans sa robe de bitume, avec ses formes grêles, amincies et séchées durant les siècles d'ensevelissement. C'était bientôt fait de briser ses membres et de conquérir notre proie. Ses petites mains dorées selon le rite, son crâne où les yeux durcis tenaient encore dans l'orbite, étaient posés sur le parapet de la terrasse, près du royal et souriant sphinx d'Apriès. On a, de ce point, une échappée de vue soudaine entre les collines de sable, qui montre dans le lointain, gai mirage aux rayons de la lune, la verte vallée du Nil, les forêts de palmiers, les blanches mosquées du Caire sur le Mokattam. Le masque noirci, éclairé par les lampes, riait à ses profanateurs, au désert des tombeaux, à ces plaines éternellement jeunes et fécondes, où elle avait joué enfant, à ces bois où s'étaient égarées ses rêveries de jeune fille, à cette ville nouvelle qui avait remplacé la sienne; elle riait et semblait dire : « Je sais les secrets de la mort; ceci aussi passera, ceci aussi mourra, ceci aussi sera profané un jour par des mains indifférentes; je sais les secrets de la mort, pauvres enfants, qui auriez remué le monde pour votre folie,

quand j'avais un pouce de chair sur ces pauvres os, qui les déchirez aujourd'hui que le bitume les soutient seul, qui serez poussière comme eux demain. »

Elle parlait ainsi longtemps, la morte, de mille choses sévères et sages. On devine quelles impressions naissent de ces communications presque matérielles avec ces ancêtres; c'est une grave jouissance à Saqqarah de s'y perdre en toute solitude, à cette heure où la majesté de la nuit ajoute encore à celle du passé et du désert. Ces pensées vont s'agrandissant à mesure qu'on y associe celles de toutes les générations qui peuplent l'immense nécropole, des hommes d'il y a six mille ans qui ont passé un instant comme nous par des nuits pareilles, rêvé, senti, médité, regretté les joies mortes, cherché le bien insaisissable, remué les grands problèmes.

Quand l'effrayante série de siècles dont ils témoignent ne suffit pas à rassasier l'imagination, elle se reporte pour chercher plus d'infini sur ce monde extérieur, qui a été créé, suivant la belle expression d'Ampère, pour nous être une occasion de penser; et comme c'est l'honneur de l'esprit humain de pouvoir reculer toujours plus loin l'horizon de ses inquiétudes, la pensée monte aux étoiles, à ces admirables constellations du ciel d'Égypte, pour y trouver les témoins d'un passé plus insondable encore : on songe que de ces lumières, dont quelques-

unes mettent dix mille ans à nous parvenir, il en est peut-être, la science le soupçonne, que nous voyons et que ces aïeux n'ont pas connues, d'autres qui les ont éclairés et qui sont éteintes pour nous. — L'âme perdue vague ainsi dans ces abîmes du temps et de l'espace ; c'est l'heure des troubles intimes, ce serait celle des défaillances de la raison devant sa propre misère et de la négation de toute certitude, si la raison ne se rappelait que sa grandeur est supérieure à toutes ces puissances de la matière. Il suffit, pour s'en souvenir, d'abaisser les yeux sur cette humble maison où un vaillant esprit a lutté pendant de dures années, arrivant par la seule force de la pensée à ressusciter tout ce monde enseveli, à s'ouvrir le chemin du merveilleux Sérapéum ; — et si l'on doutait de l'idéal infaillible de vérité et de justice que cette vacillante humanité a sauvegardé à travers toutes ses transformations, si l'on craignait pour cette forte lumière de la conscience, plus inextinguible que celle des étoiles, il suffirait de revenir à la tombe du vieux Ptah-Hotep, de ce juste qui a dit dans la première langue ce que voudra dire en mourant tout juste, de tout temps, de toute langue : « Je suis sorti de ce monde, où j'ai dit la vérité et fait la justice : vous qui viendrez après, rendez témoignage à votre ancêtre. »

C'est pour rendre ce témoignage que ceci a été écrit.

Le Caire, mai 1876.

VANGHÉLI

UNE VIE ORIENTALE

Ce récit est un document pour l'étude de l'esprit oriental. Il a été écrit après une discussion où l'on s'était efforcé de déterminer les caractères particuliers de cet esprit ; elle avait roulé sur les erreurs de la politique et de l'histoire quand elles appliquent à l'Orient les procédés de notre esprit occidental. Bien que le héros soit un personnage fictif, les épisodes où il figure ont tous été recueillis de la bouche d'Asiatiques, les faits empruntés à l'histoire ou à la vie courante, les lieux décrits sur place. A ce titre il m'a semblé que ces quelques pages, en résumant les souvenirs de six années d'Orient, ne sortaient qu'en apparence du cadre plus sévère de ces études historiques.

I

Aux heures où l'on se retourne vers les jours disparus, bien des souvenirs se lèvent pour moi des routes d'Asie; un des plus vivants peut-être est celui de mon entrée à Nicée, par une nuit du mois de juin 1872. La route est longue, qui mène de la vallée du Sangarios, par le col du Meurtre, dans le bassin du lac d'Isnik : c'est le nom donné par les Turcs à la vieille cité byzantine et à son lac. — Nous nous étions attardés à l'étape : la nuit nous prit tout en haut des pentes qui vont s'évasant jusqu'à la plage, une nuit de printemps mélodieuse et tiède tressaillant d'énergies sourdes qu'ignorent celles de nos pays, — une nuit où l'on sentait vivre les choses et les êtres d'une vie si ardente, si enivrée, que la mort et la peine semblaient bannies d'un monde plus heureux. Le petit chemin douteux se perdait dans les méandres des marécages qui continuent le lac; des myriades de lucioles promenaient des essaims de flammes dans les roseaux, d'où montaient les chansons nocturnes

des rainettes et des rossignols. Nous chevauchions au travers des bouquets de platanes, de lauriers et de chênes verts, guidés dans l'ombre par la voix des muletiers; ces gens simples, gagnés insensiblement par cette majesté, reprenaient en chœur un lent refrain romaïque : nous les suivions, assoupis sur la selle dans un demi-rêve par la fatigue d'une rude journée; nul cependant n'eut la pensée de se plaindre des heures allongées et de mesurer la descente des étoiles dans un ciel si doux. Il était minuit quand la lune décroissante, apparue sur les hautes crêtes de l'Olympe de Bithynie, nous montra la nappe reposée du lac; la ligne dentelée des remparts de Nicée moirait d'ombre le bleu des eaux.

Un double cordon de murailles flanquées de tours, presque intactes sous leur manteau de pariétaires, enceint le vaste champ de ruines où est perdue la bourgade turque d'aujourd'hui. Quatre portes triomphales y donnent accès. Nous nous dirigeâmes vers la porte de Stamboul, et notre petite troupe s'enfonça dans l'ombre des deux voûtes romaines, hautes et magnifiques, reliées par un pont couvert. Des figuiers, des graminées en fleurs se balançaient sur les architraves de marbre, riant au temps morose qui habite les vieilles pierres; par les déchirures béantes des plafonds ruisselaient des ondées de clarté bleuâtre qui faisaient des mares de lumière sur le sol et effrayaient nos chevaux; tandis que

leur sabot réveillait l'écho des voûtes, nous pensions aux prélats byzantins qui ont tant de fois passé cette même porte en majestueux appareil, portant aux conciles leurs passions ardentes et leurs subtiles controverses.

Le dernier porche franchi, ce ne fut pas une ville qui nous apparut, mais une avenue déserte et silencieuse, fuyant à perte de vue entre des jardins, des mosquées ruinées et des tombeaux. Ce sont les monuments des sultans Seldjoukides, qui ont régné à Nicée. Des grilles en fer ouvragé couraient des deux côtés de la chaussée, cédant par places sous la poussée des cyprès et des arbres de Judée ; elles séparaient des tombes nombreuses dont les colonnes, coiffées de turbans, prenaient de vagues formes humaines : des lampes pendues aux barreaux veillaient pieusement sur ces enclos, et ce lieu semblait si abandonné de tout être vivant que ces lampes, allumées par des mains inconnues, y mettaient un mystère de plus. Ce mystère, les profils grandioses et les aspects menteurs qu'ont les ruines à cette heure, les illusions et les inquiétudes de la nuit, la surexcitation de la fatigue, de l'inattendu, tout nous troublait à ce point que nous nous demandions sérieusement si ce décor magique n'allait pas s'évanouir dans le réveil d'un rêve.

La masse noire d'une grande mosquée barrait l'avenue ; soudain, au détour de son mur, un flot de lumière nous aveugla, une clameur bruyante

nous assourdit : lumière et bruit jaillissaient du fond d'une longue galerie où roulait une foule compacte. La transition était si brusque et cette apparition nouvelle si imprévue que nous pesâmes d'un même mouvement sur les brides des chevaux, mon compagnon et moi, échangeant la même interrogation : — « Sommes-nous décidément le jouet d'un songe ou de la fièvre des marais ? » Il nous fallut quelques minutes pour ramener cette vision fantastique à la réalité ; la galerie, inondée de lumière et de peuple, n'était rien autre que le *tcharchi* ou marché couvert, comme tous les bazars d'Anatolie, de planches et de vignes treillagées : notre guide nous rappela la grande fête de la Panagia qui expliquait la liesse de la population chrétienne à cette heure indue. — Nos pauvres bêtes, aussi nerveuses que nous, fendirent du poitrail la foule d'enfants et de femmes qui assiégeaient les échoppes de sucreries, et se précipitèrent en trébuchant dans la cour du Khân, une large cour carrée enceinte de hautes murailles, qui sert en province de caravansérail aux voyageurs et de lieu de réunion aux fêtes de nuit. La presse était grande au fond du khân, et motivée sans doute par quelque spectacle de haut goût. Tandis qu'on déchargeait nos mules, nous nous glissâmes au premier rang ; c'était en effet un spectacle, et des plus sérieux : une troupe foraine donnait la comédie en turc au peuple de Nicée.

II

La scène est une natte tendue dans l'angle du mur : pour tout lustre, le classique *mach'ala,* le pieu fiché en terre et couronné d'une spirale de fer où brûlent des copeaux résineux. La flamme fuligineuse rase le sol ou monte au gré du vent, promenant tour à tour ses reflets rougeâtres sur les murs, les spectateurs, les acteurs. Des lueurs d'incendie transfigurent les loques de ceux-là et les oripeaux de ceux-ci, ou les replongent traîtreusement dans l'ombre au moment le plus pathétique du jeu. Les acteurs sont des Arméniens de Constantinople; les plus jeunes tiennent les rôles de femme, affublés du *féredjé* et du *yachmaq* des dames turques. Quant à la pièce, c'est ce drame de la révolte, vieux comme le monde, dont le fabuliste a donné la moralité en cinq mots :

Notre ennemi, c'est notre maître.

C'est l'éternelle et populaire comédie de toutes les sociétés enfantines et malmenées, la revanche du

misérable contre le puissant, de la nuit de folie contre les années de peine; seule littérature sortie toute vive des entrailles du peuple, satire faite d'ordure et de génie, que se passent en haut maître Renart, Panurge, Tartufe et Figaro, en bas Tabarin, Polichinelle, Robert-Macaire ou Karagheuz. C'est à ce nom que répond en Orient le héros des marionnettes : il le garde souvent dans la vraie comédie, à moins qu'il ne s'appelle Hadji-Baba. — Hadji-Baba est un gueux provocant et subtil; sûr de toutes les indulgences d'un public dont il personnifie l'âme secrète, il exerce d'abord ses talents sur les divers corps de métiers et donne son opinion dans un style peu châtié sur la vertu des dames du harem : quand il a mis le comble à ses méfaits, l'autorité intervient sous la double forme temporelle et spirituelle du juge et du prêtre : Hadji-Baba rosse le cadi et rosse l'imâm : pour peu qu'on le laissât faire, il rosserait mieux et plus haut; à défaut de son bâton, sa raillerie grossière remonte la hiérarchie officielle du pacha au mufti, du mufti au vizir. S'il veut toucher la fibre patriotique, il daube sur le Persan, le patito séculaire du théâtre turc. Autrefois même, à Damas, Karagheuz battait en effigie le consul de France, hommage inconscient rendu à la crainte qu'inspirait notre nom. — J'ai revu maintes fois avec bien des variantes la comédie orientale : au travers des incidents laissés à l'improvisation de l'artiste, la trame

m'est toujours apparue la même; sous des noms étrangers, c'est la sotie qui réjouissait nos pères, le Polichinelle qui amuse nos enfants. En Orient, comme en Occident, le public contemple avec délices les tours malicieux ou violents du héros populaire, les humiliations du maître; la scène finie, il s'en retourne plus allègre à sa chaîne, heureux d'avoir vu flattées et formulées ces rancunes profondes qu'il sent au dedans de lui sans pouvoir les analyser ou sans espérer les satisfaire.

Les comédiens de Nicée développèrent à leur guise le thème traditionnel. Quand l'auditoire, enthousiasmé par les traits d'audace d'Hadji-Baba, eut fait pleuvoir un nombre de piastres respectable dans la sébile, ils s'arrêtèrent en pleine action sans souci des règles dramatiques, et le régisseur renversa d'un coup de pied la torche de résine. La foule s'engouffra sous la haute porte en ogive du khân, se passant au loin dans un dernier éclat de rire le dernier lazzi. Le portier verrouilla les ais aux lourdes barres de fer, les acteurs s'empilèrent dans le chariot de Thespis qui les avait amenés et qui gisait dans un angle de la cour; les portes des petites cellules béant sur le pourtour se refermèrent sur des marchands de Brousse qui partageaient avec nous l'hospitalité du caravansérail.

Si fatigué que l'on soit, il faut une robuste accoutumance pour trouver le sommeil sur la terre

battue d'une loge de khân. De trop nombreux et trop féroces locataires la disputent à l'intrus. Après quelques minutes de lutte inégale, j'abandonnai mon manteau à l'armée qui l'avait conquis et sortis philosophiquement en roulant une cigarette. L'obscurité et le silence avaient remplacé les lueurs et les cris de tout à l'heure ; les dernières étincelles du *mach'ala* se mouraient à terre, et seule la clarté de la lune apaisait l'ombre. Un homme veillait pourtant, assis sur la margelle de la fontaine, au milieu de la cour ; il fumait un narghilé dont le ronflement rythmé répondait discrètement au murmure de l'eau dégorgeant dans la vasque. Sous le rayon qui caressait d'aplomb sa figure, je le reconnus pour un des acteurs ; il m'avait d'autant plus frappé que je m'étais étonné de trouver dans une troupe arménienne un type qui rappelait celui des Grecs de Syrie. C'était un vieillard, blanchi d'âge et de fatigue, sec et vigoureux pourtant, comme le demeurent fort tard ces Orientaux. Les yeux baissés sur un chapelet qu'il égrenait distraitement, il semblait réfléchir, dans la mesure où cette opération est possible aux hommes de sa race. L'ombre d'une pensée errait sur les rides de son front et lui donnait une expression grave, qui eût été triste, si elle n'avait été surtout résignée. Comme je m'approchai pour lui demander du feu, le comédien me salua en romaïque, et la conversation s'engagea.

— Il me paraît que tu n'es guère fatigué pour ne pas reposer à cette heure ?

— Oh ! j'ai bien le temps de me reposer ; j'ai joué ce soir pour la dernière fois.

— Est-ce que tu as eu des difficultés avec tes camarades ? Je suis étonné de te voir, toi orthodoxe, avec des Arméniens.

— C'est le hasard qui a fait cela. Je suis entré dans la troupe à Bagdad, pour gagner de quoi faire la route. Je la quitte demain pour m'embarquer à Gueumlek ; je vais chez les saints vieillards de Roumélie me faire moine.

Cela dit, l'homme se tut et fuma en silence ; je surpris dans ses yeux la défiance innée chez l'Asiatique vis-à-vis d'un inconnu. Il reprit après un moment :

— Tu viens de Stamboul, effendi ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu viens chercher ? Les cotons, les soies ou le tabac ?

— Rien de tout cela, je suis voyageur, je regarde les hommes et les choses, je cherche la sagesse.

— Voilà une marchandise qui ne t'enrichira pas. Je n'ai pas encore rencontré ceux qui l'ont trouvée, et pourtant j'ai vu bien des pays et fait bien des métiers avant celui de comédien.

— Veux-tu me les raconter, puisque nous ne dormons ni l'un ni l'autre

L'homme hésita un instant, étonné de ma demande, mais rassuré évidemment par l'idée qu'il n'avait pas affaire à un négociant et que je n'avais rien à gagner de lui. L'Oriental, toujours préoccupé des intérêts matériels, suppose le même souci à tous ceux qui l'abordent et ne désarme qu'en constatant l'absence de ce souci chez son interlocuteur. Après une nouvelle pause, l'acteur reprit :

— Je n'ai rien de curieux à te conter ; j'ai vécu comme tous les autres, ainsi que Dieu l'a voulu. Je dirai ce dont je me souviens, si cela te fait plaisir ; aussi bien tu pourras sans doute après, puisque tu es de ces hommes d'Europe qui savent les choses, répondre à une question que je me faisais tout à l'heure.

Le vieillard se remit à fumer, et son regard se retourna en dedans, comme il arrive quand on descend dans le passé. Je m'assis à côté de lui sur la margelle de la fontaine et vidai entre nous mon sac à tabac pour achever de le gagner. Tout dormait autour de nous dans un de ces profonds silences de nuit où l'on cherche involontairement à entendre le rythme des étoiles en marche. Alors le comédien commença le récit qui va suivre, d'un ton indifférent et fatigué, comme s'il eût parlé d'un autre.

C'est ce ton impersonnel qu'il faudrait pouvoir rendre pour donner quelque valeur à ce récit auprès de ceux qui aiment à étudier l'âme des races.

Celle de l'Asiatique, — mon homme en était un; car ces Arabes de Syrie, du culte orthodoxe, n'ont de grec que la religion, et le nom qu'on leur donne improprement, — est simple, instinctive, rarement susceptible d'actions réflexes sur elle-même, partant difficile à comprendre pour l'Européen, qui a deux âmes, l'une agissante, l'autre critique et analytique, sans cesse occupée à scruter, à glorifier, à plaindre la première. L'un de nous, en racontant ces aventures, en eût tiré mille conclusions personnelles, mille sujets de plainte contre la destinée, d'orgueil ou d'étonnement. L'Oriental me les dit simplement, comme une chose toute naturelle, et vingt autres m'ont fait depuis mêmes récits avec même simplicité. Il ne faut chercher d'ailleurs dans cette histoire d'autre intérêt dramatique que celui d'une vie humaine promenée par l'instinct nomade sur de larges horizons : elle donnera une idée de ces existences mobiles et fatalistes, dispersées au vent comme des fétus de paille sous le fléau, et accomplissant leur évolution sur l'aire, sans s'étonner jamais de la hauteur du vol ni de la chute.

III

— Je suis né à Lattaquieh, le jour de la fête des saints Évangiles ; d'où le nom de Vanghéli que j'ai reçu au baptême. Je ne te dirai pas en quelle année c'était, effendi : à cette époque, le papas n'inscrivait pas encore sur les registres, — vers le temps où l'empereur franc faisait le siège d'Acre. Il y avait bien du trouble, de la misère et du sang sur les côtes de Syrie, d'Iskendéroun à El Arisch. Mon père, Antoun Yussuf, tenait boutique sur la marine ; il vendait des voiles et des cordages aux mahonnes, des rames et de vieilles ancres aux caïques de pêche. Mon père était pauvre et honnête homme, comme tous ceux qui demandent leur pain à la mer. J'ai grandi là, regardant partir les barques des îles qui apportaient le vin et les olives, désirant toujours m'en aller avec elles par delà les dernières lignes d'eau qui touchent le ciel, quelque part, plus loin. Quand je fus en âge d'apprendre mes lettres, on me confia au pédagogue, durant la mauvaise saison ; comme je les appris vite, il dit à

ma mère que j'étais destiné à être prêtre, et il fut décidé qu'on m'enverrait à la grande école du patriarcat, à Antioche. On me donna un vêtement neuf, et je partis avec une caravane de marchands de Beyrouth. Je me rappelle la figure de chacun d'eux et les moindres hasards de la route : ce serait peu de chose à te conter, mais moi, je revois souvent tout cela en idée les soirs ; tu dois savoir que les petits souvenirs du matin de la vie nous reviennent toujours grossis et brillants, comme les grandes lettres d'or qui sont à la première page des vieux livres.

J'abandonnai les marchands au bazar d'Antioche ; un peu tremblant, serrant dans ma main la lettre du protosyncelle de Lattaquieh, je me rendis au divan de Sa Béatitude. En ce temps-là, Mgr Anthimos était patriarche des orthodoxes d'Asie. Je trouvai un grand vieillard, tout pesant d'années, avec une face de cire et une longue barbe blanche, comme dans les icones que tu vois aux murs des églises de Dieu. Il me donna sa main à baiser et me recommanda au diacre Théodoulos ; un grand beau garçon des îles, avec une tête de saint Jean et des cheveux qui lui tombaient jusqu'à la ceinture durant les offices, mais un peu bourru et querelleur. Théodoulos m'assigna pour tâche de balayer la grande galerie de bois du konaq et d'apprêter le café aux prélats ; plus tard, il m'enseigna à psalmodier les litanies dans le chœur. Le

soir, j'apprenais les Écritures, la liturgie, les Pères, et je tenais les comptes des Métochies.

Je vécus ainsi, cinq années peut-être, dans la paix des hommes pieux, et je leur dois d'être un peu moins ignorant que le pauvre monde. Cependant la barbe m'était poussée au menton, et je pouvais ramener mes cheveux en longues tresses sous mon bonnet, comme Théodoulos ; il fut question de m'ordonner diacre à la Pâque prochaine. La vie n'était pas dure dans l'église, et j'eusse été sage de m'en contenter ; mais la jeunesse est dédaigneuse de ce qu'elle tient et amoureuse de ce qu'elle ignore. Un Père a dit : « L'homme marche avec l'espérance au matin de la vie, comme avec son ombre à l'aurore : légère, insaisissable et morte au premier nuage qui voile le ciel. » J'avais toujours dans les yeux la mer, vue en naissant, dans l'esprit ceux qui chantent sur elle en courant sous le vent ; il me peinait de vivre entre des murailles. C'était précisément l'année où ceux de Morée se levèrent contre les Turcs pour la liberté. Cela ne nous touchait guère, nous autres gens d'Asie, mais on ne saura jamais, effendi, quelles idées passèrent alors par toutes les têtes. Il semblait que l'air fût plein de choses nouvelles pour ceux qui avaient vingt ans. Sans cesse arrivaient chez nous des marchands de Smyrne, de Tchesmé, de la côte, qui faisaient de grands récits de la terre en feu, des massacres et des batailles, des flottes

du capitan pacha brûlées à Porto Sigri et à Chio. Deux diacres, Grecs des îles, nous quittèrent pour rejoindre l'escadre de Tombazis. Moi, je ne pouvais plus lire dans les livres de l'école, et je courais les places pour écouter les voyageurs.

Cet hiver-là, après la récolte des olives, le patriarche, qui m'avait pris en gré, m'envoya recueillir les dîmes de l'église dans les districts de la mer. Je partis pour Iskendéroun ; un matin que j'étais assis sur le quai de radoub à regarder les goëlands, je vis venir à moi un patron de brick qui m'avait connu enfant dans la boutique de mon père. Il m'emmena au café sur la marine et, tout en buvant le raki, il me raconta qu'il chargeait des grains pour Monemvasia, un bourg de Morée, et voulait tenter de ravitailler la place assiégée par les Turcs. Puis il me fit cent histoires de la vie des klephtes dans la montagne ; je l'écoutais, et l'odeur de l'eau salée qui battait l'estacade me grisait. Le lendemain, le vent de terre s'étant levé, Yorgaki vint à l'aube demander la bénédiction de l'évêque avec qui je faisais mes comptes et annonça qu'il allait prendre la mer, en se plaignant d'avoir perdu un de ses matelots. Je le suivis sur le port : quand je vis les voiles s'enfler en battant les vergues, je me sentis comme possédé, je sautai à bord, je m'assis à la barre et m'offris pour remplacer le matelot, sachant le métier de mon enfance. Quand la terre disparut et qu'on ne vit plus que le ciel et

l'eau, il me sembla que mes années passées descendaient dans la mer, et que des années toutes neuves, toutes fières, montaient dans le ciel devant moi.

Nous fûmes trois semaines sous voiles, louvoyant et rusant entre les lourdes frégates turques, qui dormaient comme des chiens enchaînés à l'ombre des baies de Candie. La Vierge nous garda des Égyptiens, mais non pas des mauvais vents ; ils nous prirent par le travers du cap Malia et nous jetèrent à la côte bien au-dessous de Monemvasia. Tandis que Yorgaki se lamentait sur son brick avarié et ses grains perdus, j'allumai des broussailles pour sécher ma robe de diacre, toute trempée d'eau de mer. Des bergers qui paissaient les chèvres dans la montagne accoururent attirés par la flamme, et me contèrent que Kolokotroni et ses armatoles n'étaient qu'à deux journées de nous, dans le Magne. Au matin, un garçon qui portait du lait et des olives au camp de Klephtes s'offrit à m'y conduire : je grimpai avec lui les sentiers du Mavrovouni : le soir du second jour, nous descendîmes vers un grand feu dont la clarté couvait sous les lauriers et les lentisques, dans le ravin du Xéropotamo. Uue centaine d'hommes se chauffaient autour, faisant rôtir le mouton à l'albanaise. Un peu à l'écart, un grand vieillard maigre, sec et blanc comme un vieil aigle de montagne, était accroupi entre de gros chiens d'Épire qui faisaient

la garde autour de lui et redressait à coups de marteau la lame d'un yatagan. C'était Kolokotroni. On me mena à lui ; il me demanda qui j'étais, d'où je venais, puis, me mettant dans les mains un pain de maïs et un fusil albanais, il dit : « Je t'ai donné de quoi manger et tuer ; que Dieu te donne du cœur et du bonheur, » et il se remit à frapper son sabre sur la pierre.

Voilà, effendi, comme j'entrai dans l'armée du Christ ; j'avais peut-être vingt ans, et il y a peut-être la moitié d'un siècle de cela : mais tu sais que sous les têtes blanches le souvenir de ces anciennes histoires est plus vivant que celui de la journée d'hier. — Plusieurs semaines se passèrent, sans autre occupation pour nous que de faire rentrer l'impôt de guerre dans les villages de la plaine ; et les pauvres gens disaient parfois que leurs frères étaient plus durs pour eux que le Turc. Enfin, un matin, les bergers vinrent annoncer au camp que les janissaires de Kurchid-Pacha, sortis en force de Tripolitza, s'étaient établis au village de Vrachori, à deux journées de nous. Kolokotroni venait de recevoir les renforts de Soutzo et d'autres chefs du Magne ; nous étions bien un millier d'hommes, et il résolut de chasser l'ennemi de Vrachori.

Nous marchâmes toute la nuit de ce jour et celle du lendemain à la clarté de la lune ; vers le moment de l'aube où la terre devient grise, comme nous étions couchés dans le lit du torrent au pied du

monticule que domine le village, nous entendîmes la voix du muezzin qui criait la prière d'Allah dans le clocher profané. Quelques pieux chrétiens de la troupe, exaspérés du sacrilège, rampèrent dans un champ d'oliviers jusqu'aux premières maisons : trois ou quatre coups de feu partirent en même temps, et je vis la silhouette noire du muezzin, qui se détachait du ciel déjà blanc, tourner les bras étendus sur la plate-forme du clocher et tomber comme un plomb. Aussitôt une tempête de voix éclata dans le silence de l'aube, des turbans apparurent à toutes les fenêtres, et les balles commencèrent à siffler comme des abeilles dans les oliviers. Yani, un petit pâtre qui nous avait joints la veille et qui dormait de fatigue à mes côtés, se leva debout devant moi ; j'entendis un léger frisson, comme d'un fer rouge entrant dans la terre mouillée : l'enfant ouvrit deux fois la bouche toute grande en balançant la tête et respirant avec force ; puis il s'étendit devant lui sur la face, les bras en croix, sans autre geste ni cri. C'est comme cela, effendi, quand on est frappé au cœur. Depuis j'en ai vu bien d'autres, mais le premier, cela reste. Je puis te dire aujourd'hui qu'à cette première minute je sentis tous mes os claquer dans le froid du matin : je m'agenouillai sous un arbre, pensant à la tranquille église d'Antioche, et je priai désespérément la Vierge et les saints ; l'oreille collée à terre, j'écoutais tous les bruits d'ouragan que celle-

ci m'apportait, la grande voix de Kolokotroni commandant l'assaut à ses palikares, les clameurs des Turcs répondant aux nôtres, la fusillade, le canon que les toparadjis achevaient de pointer. Au bout de quelques secondes, je sentis que tout ce bruit me grisait et m'enlevait le cœur loin de mes jambes qui tremblaient ; un vieil armatole qui passait près de moi m'ayant dit durement : « Frère diacre, réciteras-tu tout l'office ce matin ? » je me levai d'un bond, tout pâle, et je courus plus vite que les autres en déchargeant mon fusil. Cinq minutes après, il me semblait que je n'avais jamais fait autre chose que tuer et égorger. Arrivés aux maisons, il nous fallut lutter corps à corps avec les janissaires, et il en est tombé plus d'un ce jour-là, je t'assure, sous mon couteau tout sanglant. Après quelques heures de combat acharné, les Turcs se retirèrent par le plateau opposé au ravin, et nous restâmes maîtres de Vrachori, pour peu de jours néanmoins.

Avant que la semaine fût écoulée, une nuit que nous dormions paisiblement chacun chez nos hôtes, je fus éveillé en sursaut par des cris de damnés ; je montai précipitamment sur la terrasse de la maison et j'aperçus des choses lamentables. Tu as vu à la Saint-Jean, quand les paysans brûlent les tas d'herbes sèches, les feux rapprochés courir sur les montagnes comme un troupeau débandé. Eh bien ! cette nuit-là, la plaine était incendiée de feux semblables, mais c'étaient les villages qui

brûlaient. Un immense rideau de flammes fermait l'horizon et entourait la masse noire du Taygète : sa tête de neige brillait là-haut dans la fumée rougeâtre. Ce feu de l'enfer vomissait des milliers de démons, les spahis de Kurchid ; il y en avait tant que le galop de leurs chevaux ébranlait la plaine, avec le roulement sourd qui précède les grands tremblements de terre dans la campagne d'Antioche. Les janissaires et les canons suivaient la cavalerie, et je crois que toute l'armée du pacha se jetait sur Vrachori cette nuit.

Kolokotroni était parti la veille pour une expédition dans le Magne, nous étions bien restés deux cents à garder le village ; avant que nous fussions réunis, les spahis débouchaient à bride abattue sur la place. Alors nous courûmes à l'église, la seule maison assez forte pour nous y défendre. Elle était déjà pleine de femmes et d'enfants : le *papas* et l'archimandrite de Tripolitza, réfugié à Vrachori, bénissaient tout le pauvre monde qui allait mourir. On barricada solidement la porte avec les autels, on fit retirer les femmes derrière l'iconostase, et nous attendîmes les Turcs, qui trouvèrent là à qui parler. Quand ils virent que nos balles rendaient trop meurtrière l'approche des fenêtres, ils allèrent chercher leurs canons, attardés au pied de la colline. Durant cette trêve, l'archimandrite monta en chaire avec le livre des Macchabées et lut au peuple le martyre des sept

enfants. Comme il commençait, se tournant vers nous, le discours de Juda exhortant ses soldats à mourir, la porte de fer gémit, éventrée par un boulet. Les pièces turques, arrivées sur la place, se mirent à gronder toutes ensemble et à battre notre barricade. Quand elle fut démolie pièce à pièce, les janissaires se précipitèrent dans l'église, où nous les reçûmes sur nos couteaux ; mais il en entrait toujours là où les nôtres en tombant laissaient une place vide ; quand nous ne fûmes plus qu'une vingtaine, nous nous retirâmes derrière l'iconostase, notre dernier abri. — Le soleil levant descendait là par les grandes fenêtres sur les femmes agenouillées. Au milieu d'elles, le vieil archimandrite, revêtu de ses beaux ornements de Pâques, promenait le corps du Seigneur sur la foule et disait le cantique de l'élévation. Les derniers palikares avaient succombé qu'il chantait encore, comme si sa chasuble eût été une cuirasse miraculeuse. Alors le pacha apparut à cheval dans le lambrapili, ajusta le prêtre de son pistolet et fit feu. — Le vieillard s'abattit sur l'autel en serrant le calice, et le sang du Sauveur se mêla au sien dans sa longue barbe blanche. — A ce moment, resté presque seul, blessé et épuisé, je me jetai dans la porte d'une petite chapelle et m'évadai par le derrière de l'église.

Je m'enfuis au hasard entre les maisons en feu, qui projetaient leurs poutres calcinées dans la

rue, enjambant à chaque pas des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants ; les Turcs m'apercevant commencèrent à tirer sur moi, et je leur échappai à grand miracle jusqu'au bout du village, d'où je me laissai glisser dans les broussailles du ravin. Je gagnai la montagne la nuit suivante, et je courus pendant quelques jours tout le Magne à la recherche de nos bandes dispersées, racontant le désastre dans tous les villages où l'on me donnait du pain. — Des gens d'Hylissa me dirent que Kolokotroni était à Coron, et je descendis à la mer ; là j'appris au contraire qu'il avait rejoint Mavromichali du côté de Patras. Saint-Georges lui-même n'eût pas tenté de traverser la Morée à ce moment je résolus de gagner Patras par mer, et ayant trouvé à Corfou une barque de Corfou qui levait l'ancre, j'obtins du patron qu'il me jetterait à terre à l'entrée du golfe.

IV

J'avais compté sans le vent de l'Adriatique, qui ne permit pas d'atterrir et nous poussa droit sur Corfou. Je passai quelques jours dans l'île, cherchant un bâtiment à bord duquel je pusse me louer pour regagner la côte; mais les bâtiments ne prenaient guère la mer, en ce temps de dangers et de misères. Comme je ne savais trop que faire de moi, je rencontrai sur le port d'autres échappés des bandes du Magne qui me proposèrent de me rendre avec eux chez le pacha de Janina; il faisait alors comme nous la guerre au Grand-Seigneur, et on racontait qu'il recevait volontiers les soldats de l'armée de la croix que le hasard lui amenait. Nous passâmes à Prévésa, où on nous dit que les Turcs d'Ismaïl cernaient Janina et tenaient toute la montagne; mais il y avait parmi nous un Souliote qui connaissait chaque sentier du Scombi et se chargea de nous mener en trois jours aux portes de la ville, ce qu'il fit. Là les Albanais s'emparèrent de nous et nous conduisirent au konaq, une

grande maison de bois autour de laquelle on sentait le silence et la crainte. C'est que, vois-tu, les vieillards qui ont été de ce temps savent seuls quel maître terrible fut Ali de Tépélen. Son nom courait sur tout le pays de Roumélie comme l'effroi du boulet. On racontait qu'il cherchait le sang comme nous cherchons l'eau du puits après une marche dans le sable. Musulmans et chrétiens tremblaient également devant ses caprices, car on ne savait jamais contre lesquels se tournerait sa fureur de demain ; et l'on disait communément alors que la colère du sultan était moins redoutable que l'amitié d'Ali Tépéléni.

Aussi tu peux penser quelle fut notre frayeur en apprenant par les conversations des Albanais que le pacha était dans une irritation violente contre les chefs grecs, qui ne lui envoyaient pas le secours promis ; il avait fait jeter dans les souterrains de la citadelle des gens de Morée, venus comme nous chercher fortune à Janina l'autre semaine, les soupçonnant d'être des espions aux gages d'Ismaïl. A la nuit tombante, je fus introduit au sélamlik, ouvrant sur une galerie de bois extérieure. Au fond de cette galerie, sous la mauvaise lumière d'une lampe à trois becs, un grand vieillard était ramassé sur le divan. Il était très gros, comme sont en Turquie les buveurs d'eau, mais sa tête était royale, tout ennoblie d'une grande barbe blanche, éclairée par un regard doux comme

un regard d'enfant. Ce jour-là il était pâle, avec un air de souffrance sur les traits, et écoutait distraitement les bruits du bazar qui montaient de la place. Derrière lui deux hommes, de visage et de costume européens, se consultaient tout bas. — Un tchaouch s'avança, en touchant du front le pied du divan, et expliqua comment on m'avait trouvé aux portes de la ville, venant de Morée. Ali de Tépélen m'enveloppa de côté de son regard très doux, qui faisait froid jusqu'au cœur, et me fit signe d'approcher. — Qui es-tu ? me dit le pacha dans notre langue.

— Un esclave de Votre Altesse, répondis-je, désireux d'entrer à son service.

— Oui, reprit-il avec un sourd grondement dans la voix et en plongeant dans mes yeux son œil calme comme une pointe d'acier froid, oui, tu es encore un de ces traîtres de Morée, un de ces aveugles qui attendent la perte du vieil Ali, sans réfléchir qu'après lui le sultan de Stamboul les écrasera comme de mauvaises pastèques. Que font tes chefs? Que font Botzaris, et Mavrocordato, et les autres ? Où sont les six mille armatoles qu'ils m'avaient promis pour le jour où l'armée d'Ismaïl entrerait en Épire ? Voici qu'Ismaïl est aux portes de Janina et pas un Grec ne paraît. Fils de chiens, vous vous trompez. Le vieux lion laissé seul peut encore nettoyer la montagne en secouant la tête et punir les chacals chrétiens après avoir dispersé

les loups turcs. Ah! je suis las des fourberies humaines! Où est l'enfant qui chante, qu'il me fasse oublier les hommes? — Il appela un petit Albanais qui accordait une guzla à l'autre bout de la galerie, et le fit asseoir à ses genoux. Moi, cependant, je m'y précipitai aussi, voulant tenter un effort pour conjurer l'orage qui me menaçait.

— Altesse, ne me jugez pas durement, je ne suis qu'un pauvre clerc, ignorant de ce que font les chefs, et sans mauvaises pensées.

Le pacha se retourna brusquement : — Tu es clerc, donc médecin ; serais-tu plus habile que ces deux sots? — et il me montra les deux médecins francs qui se parlaient derrière lui, — pourrais-tu me guérir d'un mal qui me tourmente depuis ce matin et me remplit la poitrine de feu? Dans ce cas, tu seras le bienvenu à Janina.

Il n'y avait plus qu'à payer d'audace, c'était ma seule chance de salut. J'interrogeai longuement le pacha sur son mal et, demandant à me retirer, je revins avec quelques pilules de mie de pain que je lui administrai gravement. Après quoi je passai la nuit à prier Dieu qu'il guérît le terrible malade pour sauver ma tête. Le lendemain matin, Ali me fit appeler, il était soulagé par la grâce du ciel, gai et plaisant ; il me déclara que j'avais désormais sa confiance et que je ne le quitterais plus un seul jour. Je ne savais si je devais me réjouir ou m'attrister de cette effrayante promesse, je craignais à chaque

instant que ma fraude fût découverte, surtout quand les deux médecins européens vinrent à moi avec méchanceté et me pressèrent de questions. Je pris le parti de leur avouer ma détresse, les suppliant de ne pas me perdre, leur promettant de suivre en tout leur conseil et de les servir jusqu'au moment où je trouverais l'occasion de m'échapper.

Cette occasion ne devait pas se présenter. Quelques jours après mon arrivée à Janina, les coureurs d'Ismaïl se montrèrent aux portes de la ville, et Ali de Tépélen résolut de se retirer dans son château du lac pour y soutenir le siège. C'était une forte citadelle, formée de trois tours qui baignaient dans l'eau à l'extrémité de la presqu'île avancée sur le lac. Une nuit, les Arnautes transportèrent là de grosses caisses de fer qui contenaient les trésors du pacha ; son harem, ses quatre cents femmes et ses fils suivirent ; lui-même enfin, entouré de ses fidèles Albanais, se retira de la ville, qu'il livra aux flammes, et s'enferma dans la forteresse où je dus le suivre. — Tu n'attends pas, effendi, que je te raconte l'histoire de ce long siège, que chacun sait : je veux pourtant te dire comment est mort Ali de Tépélen, car depuis on a fait sur cette mort de faux récits, pris je ne sais où ; moi, qui étais là à ses derniers moments, je sais bien comment les choses se sont passées. Pendant longtemps le vieux vizir ne perdit pas courage ; chaque

jour, quelques-uns des siens le quittaient; les bombes turques ravageaient la forteresse, incendiaient le harem, et les femmes avaient dû se réfugier dans les souterrains. Lui pointait ses canons, sortait à la tête de ses Albanais, et, le soir, il fumait tranquillement son tchibouq dans une casemate en regardant brûler les villages du lac sous le feu de l'artillerie. Cela dura une année jusqu'au jour où Kurchid, qui avait remplacé Ismaïl, vint débarquer ses soldats au pied du château. Alors les deux fils d'Ali entrèrent chez lui, disant :

— Père, les Turcs sont les maîtres, par la volonté d'Allah ! Il faut se rendre et demander l'aman.

Le vieillard haussa les épaules et ne répondit pas.

— Père, continuèrent-ils, nous te quittons, car tu ne peux plus résister. — Et ils partirent pour aller traiter avec les Turcs, suivis de beaucoup d'autres.

Alors Ali versa silencieusement des larmes sur sa barbe blanche ; il appela par leurs noms les meilleurs de ses Arnautes et se retira dans la dernière tour; mais à partir de cet instant il sembla que ce fût un autre homme, sa volonté de fer était brisée, il restait immobile, et ne discutait plus avec les propositions qu'on lui faisait, comme résigné à la fatalité. Sa seule idée persistante était de garder son trésor : quand Kurchid promit de le laisser libre avec son or, il se prit comme un enfant à la

promesse du Turc et sortit de la tour pour aller loger dans une petite maison de bois, sur l'île de Satiras. Nous n'étions plus qu'une douzaine autour de lui : se sentant malade et croyant que je pouvais le guérir, il ne me laissait pas m'éloigner; cet homme que j'avais vu si brave avait peur de mourir de son mal comme une femme.

Nous étions là depuis quelques jours, quand on vint l'avertir que, malgré leurs promesses, les Turcs se préparaient à se saisir de lui. Aussitôt le vieux lion sembla renaître et redevenir lui-même : son œil éteint se ralluma, il demanda ses armes, fit ranger les Albanais autour de lui et attendit fermement les janissaires. Quand ceux-ci arrivèrent, Méhémed-Pacha réclama Ali de Tépélen : « Viens le prendre, » lui cria Ali, et il reçut la troupe à coups de fusil. Devant l'effort des assaillants, on dût bientôt quitter la chambre basse où les soldats entraient de toutes parts et monter à l'étage supérieur par un étroit petit escalier de bois; là cinq ou six hommes qui restaient au pacha purent tenir près d'une heure en défendant l'escalier. Les balles trouaient le mince plancher, et tu peux voir aujourd'hui encore à Janina leurs traces sur le mur de cette maison. J'étais réfugié dans un angle de la pièce d'où je vis, quand l'escalier fut pris, le vieux maître de l'Épire, blessé et sanglant, se défendant toujours, venir tomber derrière le divan où on l'acheva à coups de yatagan.

Tandis que le tchaouch détachait la tête du rebelle pour la montrer à l'armée, je m'évadai sans qu'on prît garde à moi, et tu croiras sans peine que je ne dormis pas cette nuit-là à Janina. Je m'enfuis dans le Mitzikéli et descendis par Metzovo sur la plaine de Thessalie. Je gagnai Volo sans me reposer. J'étais guéri du désir des aventures et des batailles; quand un brick autrichien, qui passait en Syrie, m'eut pris à son bord, je trouvai qu'il n'y avait si douce musique que celle du vent sifflant dans les voiles pour me ramener à notre maison.

V

Tu as vu, effendi, le vent de l'Archipel jouer au printemps avec les plumes noires des grèbes, perdues à la vague. J'ai idée qu'il jouait de même avec mon sort. Il me porta à Rhodes ; l'Autrichien, s'étant défait dans l'île de son chargement, décida d'y attendre la moisson avant d'aller en Syrie. J'étais sans ressources, je ne savais aucun état, il fallait trouver du pain; je me louai à un patron de Cymî, tu sais, la petite île entre Rhodes et la côte où l'on pêche les éponges, et il m'employa au dur métier de plongeur. J'appris à descendre au fond de la mer, à vivre plusieurs minutes sans respirer et à choisir dans la clarté trouble des profondeurs les belles éponges qui percent le sable. Je travaillai ainsi plusieurs mois pour amasser de quoi retourner dans mon pays. Quand j'eus mis dans ma ceinture une centaine de piastres, je dis adieu au patron et pris place un matin dans le caïque qui portait notre récolte de la semaine aux marchands de Rhodes. Celui-là encore ne devait pas me mener

au port, et ce fut un vent plus rapide et plus puissant que le vent de mer qui cette fois changea ma route. Comme nous doublions la pointe et le village de Stavro, où sont les meilleures pêcheries de Cymî, les bateliers atterrirent pour puiser de l'eau à la source sous les figuiers. Je montai jusqu'à un champ de pastèques pour en acheter une couple; n'ayant trouvé personne, je m'endormis de lassitude au pied d'un platane. C'était un lourd midi de juillet, la vague chaude comme une lame de plomb nous renvoyait le soleil depuis l'aube.

Je n'avais guère dormi quand je fus éveillé par une voix d'enfant qui chantait la chanson que tu as dû entendre, la nuit, quand passent à la côte les pêcheurs des îles.

Dans le courant de ma vie,
Pourquoi t'ai-je rencontrée ?
Puisque tu n'étais pas pour moi,
Pourquoi t'ai-je regardée ?...

En me voyant l'écouter, la chanteuse qui puisait de l'eau se leva et vint à moi, un quartier de pastèque à la main, un grand sourire au front. — C'était une fille de la mer, éclatante et dorée comme les roches de Cymî au feu de l'été, souple et gracieuse comme la voile au mât, semblant de même portée dans sa marche par le vent. Ses grands yeux brillaient d'une lumière verte comme celle qui éclaire les eaux profondes où je travaillais. Sur ses

épaules roulaient des cheveux si fins et si ensoleillés qu'ils me rappelaient les longs écheveaux de soie vierge avec lesquels je jouais au rouet de ma mère quand elle descendait du Liban après la récolte des cocons. Tout cela faisait une beauté étrange et fière que je n'avais jamais vue aux pauvres filles de nos marins. A mon air étonné, l'enfant se prit à rire bien fort, d'un rire singulier qui sortait des yeux, de la bouche, de la gorge, de partout, comme le frisson de toutes les plumes d'un oiseau qui prend son vol. Elle me tendit sa moitié de pastèque et mordit à l'autre morceau avec de si fraîches lèvres rouges que je ne savais plus où finissait le fruit, où commençait la chair. — Je te parle de tout cela, effendi, comme de choses d'hier; c'est qu'après tant d'années descendues sur ce souvenir, il m'est plus présent encore que celui du jour où j'entendis pour la première fois les balles turques, où je vis flamber Vrachori.

— Prends donc, frère, dit la belle fille; qui es-tu? Je ne t'ai jamais vu ni à l'église ni au marché.

Je racontai que j'étais de Syrie, nouveau dans l'île, et que je passais, allant à Rhodes.

— Tu vas à Rhodes! fit-elle vivement : dis à mon père, qui vend les éponges sur la marine, qu'il m'achète une petite, toute petite croix d'or. Tant que je n'aurai pas de croix d'or les épouseurs ne viendront pas. Et si tu repasses, en retournant lundi à la pêcherie, rapporte-la-moi.

— Je ne repasserai plus par Stavro, je pars pour mon pays.

— Alors donne-moi ta main, que je lise; ma mère était de Smyrne, et les tziganes, qui dorment sous les tentes noires dans les plaines, lui ont appris à lire ce qui est écrit là du lendemain.

Elle prit gravement ma main, regarda et repartit de son grand rire enfantin :

— Il y a écrit là que tu reviendras!

Là-dessus elle disparut dans les figuiers en reprenant sa chanson et se retourna deux fois pour me crier : — N'oublie pas la croix d'or!

Les bateliers m'appelaient du caïque. Je demandai à l'un d'eux, un homme de Stavro, quelle était cette rieuse jeunesse. — C'est la fille de Michali le pêcheur d'éponges, répondit-il, la belle Lôli; on la nomme ainsi dans le pays parce qu'elle est un peu bizarre (Lôli est le mot qui veut dire folle dans le dialecte de la côte de Smyrne), et comme avec cela elle est pauvre, les garçons ne se pressent pas de la demander.

Je ne dis plus rien, mais jusqu'à Rhodes je regardais l'eau où couraient pour moi des images nouvelles, et j'entendais frissonner le rire singulier de Lôli dans la brise. Le sang me battait au cœur et aux tempes comme lorsque j'étais au travail sous la mer, retenant mon haleine. Jusqu'alors ma vie agitée et soucieuse ne m'avait pas laissé le temps de sentir l'âge d'amour : je compris que le

jour était venu pour moi comme pour les autres. Que te dirais-je, effendi? Tu sais ce qu'il advient aux jeunes, quand la tête manque ainsi qu'un gouvernail mal arrimé et ne peut plus rien contre le courant. En débarquant sur le port, au lieu d'aller m'enquérir des bateaux en partance, je montai au bazar et laissai machinalement tomber mes piastres sur le comptoir du joaillier, où je pris une croix d'or; le lendemain le caïque me ramenait à Cymî, et je m'arrêtais à Stavro. Quand Lôli vint à la source, je lui présentai tout tremblant le bijou.

L'enfant battit des mains, le passa à son cou et courut, légère comme une perdrix, jusqu'à la grève, où elle se pencha longuement sur l'eau, les pieds dans la vague, pour voir briller la croix à son corsage. Puis, remontant à moi, avec son grand rire:

— Tu ne pars donc pas? La main a raison?

— Non, fis-je tout honteux, j'ai changé d'idée, je vais redemander du travail au patron.

— Frère, prends garde, dit-elle en redevenant sérieuse, prends garde au fond bleu de la mer; il y a des démons méchants qui attirent les pauvres plongeurs et les attachent avec des chaînes de corail, comme ceci, — elle montrait des brins de ce faux corail que nous trouvons parfois en cherchant l'éponge, tressés dans ses cheveux, et qui brillaient là comme les cerises de juin dans les vergers de Damas, — les démons les emprisonnent dans leurs palais de verre et les font lentement

mourir; plusieurs de nos garçons y sont restés qu'on n'a jamais revus : frère, prends garde au fond bleu de la mer!

— Je n'ai pas peur des démons et je leur arracherai leurs trésors, Lôli, si tu veux être ma fiancée.

— Viens voir le père demain, il rentre à l'île, — dit-elle en riant à nouveau et en s'échappant toute rouge, et je l'entendis encore me crier du haut de la colline : — Prends garde au fond bleu de la mer!

Le lendemain, Michali accueillit ma demande, mais en ajoutant que n'ayant rien ni l'un ni l'autre, il me fallait au moins deux années de travail pour gagner de quoi m'établir. Et je m'en fus, le cœur plein de courage et de douces chansons, me louer de nouveau à la pêcherie.

Les deux années passèrent, du temps béni où c'était joie de vivre. Mais que serait-ce à te raconter? Chacun a les siennes, n'est-ce pas? indifférente pour les autres et dont le souvenir lui est tout. Le jour, je travaillais dans ma claire prison sous les masses d'eau et je m'attachais au dur métier, car le fond de la mer est fait pour ceux qui rêvent, le plongeur vit dans un miroir peuplé de formes vagues, qui lui semblent toutes la figure qu'il a au cœur; quand je me sentais pris dans toutes ces algues pâles et baigné par tous ces rayons verts des grands fonds, je croyais à de molles caresses des cheveux et du regard de ma Lôli. Le soir, la tâche finie, je partais pour Stavro, chargé

de beaux coquillages et des coraux dont elle aimait à se couronner le front. Je trouvais la fiancée assise devant la porte du père, sur le tas d'éponges fraîches qu'elle triait : à la voir toujours ainsi, perdue dans des lits de varechs et de plantes marines, parée de coquillages, les bras et les mains ruisselants de gouttes d'eau, il me prenait parfois des peurs bizarres qu'elle ne s'évanouît comme mes visions du fond de la mer. — C'est que je m'affolais chaque jour davantage, et je sentais que tout le bien de mon âme passait à elle. Je m'aperçus vite que les pauvres pêcheurs l'appelaient folle parce qu'ils ne pouvaient pas la comprendre; elle devinait les choses au-dessus de leur esprit, et moi, qui ai étudié dans l'église, j'avais peine à la suivre. Elle savait surtout mille secrets de la mer, les histoires diverses que se disent les vents de tempête et les petites brises de l'aube, les musiques changeantes de la vague sur le galet suivant les saisons et les heures, les querelles du flux et du reflux, les colères et les tristesses des lames. Elle savait aussi beaucoup du ciel et des étoiles, qu'elle regardait volontiers quand il faisait nuit sur l'eau, pourquoi les unes marchent autour des autres immobiles, où vont celles qui disparaissent et ce que cherchent les plus voyageuses en descendant dans les recoins sombres du firmament. Enfin elle m'apprenait, et cela me plaisait plus encore, à écouter au dedans de nous une musique plus divine que celle des flots

et des étoiles; le grand rire fou de Lôli se taisait, le soir, quand nous nous promenions ensemble sur la grève; elle m'enseignait les larmes qui montent aux yeux du cœur plein, sans savoir pourquoi elles montent, parce qu'on sent la terre féconde, le ciel bon, la vie chaude autour de deux âmes perdues d'une aise triste. Elle me faisait raconter aussi mes matinées de travail et aimait avec une curiosité passionnée m'entendre parler des royaumes marins où je vivais, du monde étrange qui se meut au fond des eaux, des bêtes et des plantes cachées, des palais de verre que bâtit la lumière oblique. Ses yeux brillaient alors d'un désir fou, et elle disait :

— Il faudrait aller plus profond encore, pour voir.

Ainsi, te dis-je, passèrent les deux années, et je les revois toutes blondes d'amour comme ensevelies dans un suaire tissé avec les cheveux dorés de Lôli. — Vers la fin de la seconde, j'avais amassé de quoi acheter une petite maison à Stavro. Je vins au village le dimanche avant la Pâque, il fut convenu qu'on nous marierait après la fête et que je m'associerais avec Michali. Pendant cette dernière semaine, je devais aller travailler au grand banc de Leuka, tout au nord de l'île, là où sont les meilleures pêcheries, pour gagner la robe de noces de Lôli. J'embrassai ma fiancée et partis en chantant, sans me douter que le malheur allait prendre ma place à sa porte.

Or voici comme Dieu nous frappa. La veille du

grand jeudi, Michali alla de son côté à la pêche dans les fonds dangereux, à une brasse de la côte. Tu sais peut-être, effendi, que le plongeur descend jusqu'à quarante pieds impunément; mais c'est tout le poids d'eau qu'un homme peut supporter. Quand il dépasse cette limite, ne fût-ce que d'un pied ou deux, il travaille comme si de rien n'était et remonte à la surface sans aucun mal apparent; mais, aussitôt revenu à l'air, il tombe foudroyé. Depuis lors, un médecin d'Europe, que les marchands francs ont amené avec eux quand ils ont installé à Cymî les machines à plonger, m'a raconté qu'il avait visité des pêcheurs morts de cette manière : ils avaient les os du cou brisés et pleins de petites bulles d'air rentrées. Ce jour-là donc, le vieux Michali, attiré par quelque riche trouvaille, tira imprudemment sur la corde de descente et dépassa la limite; quand on le remonta, il s'abattit sur la plage comme un pin touché de la foudre et rendit le souffle. On le rapporta mort à la maison, et ce n'était là que le premier coup du mauvais ange, qui frappe toujours deux fois à la même porte.

A ce moment revenait à Stavro un certain Costaki; il avait travaillé avec moi cette semaine à Leuka. Costaki était un garnement mal famé, qui avait demandé deux fois ma fiancée en mariage et qu'elle avait refusé avec son grand rire dédaigneux. Plus d'une fois dans nos promenades, le soir, nous l'avions rencontré nous jetant des sorts. Une idée

d'enfer vint à l'esprit du misérable. Il entra au milieu de la nuit dans la maison où Lôli et sa mère, la vieille Sophia, veillaient tout en larmes le corps du défunt. La mine harassée et contristée, il prit à part la mère et lui dit, de façon à être entendu de Lôli : — Pauvre Sophia ! qu'avez-vous fait au Christ? J'arrive de Leuka, où nous avons retiré de l'eau ce matin le corps de Vanghéli. Il a voulu trop gagner pour votre fille et s'est fait descendre au banc de la Mort, où ont péri l'autre année les deux fils d'Hadji Vassili ; cette fois encore le banc ne nous a rendu qu'un cadavre. Que la Vierge ait pitié de Lôli ! — Celle-ci, ayant tout entendu, se jeta sur le scélérat et lui dit de parler ; il recommença son histoire les larmes aux yeux. Alors la malheureuse, l'esprit déjà troublé par la mort de son père, jeta un grand cri, puis son rire habituel éclata dans la chambre ; cette fois elle était la bien nommée, la pauvre Lôli, elle était folle !

Ne sachant rien de tout cela, j'avais touché ma pièce d'or le samedi, et je m'en revenais, marchant toute la nuit ; les cloches joyeuses, qui sonnaient la résurrection aux églises, me donnaient courage. J'arrivai au village dès l'aube, et voyant la vieille Sophia sur sa porte, je criai de loin en chantant :

— Éveille-toi, Lôli, Christ est ressuscité, éveille-toi, Lôli !

La mère courut à moi en arrachant ses cheveux blancs : — Appelle-la Lôli, vraiment Lôli désor-

mais ! — Et elle me raconta l'affreuse histoire. Au même instant, un rire que je connaissais bien et la chère chanson de la bien-aimée se firent entendre au bout de la rue. Ma fiancée se précipita vers moi ; mais le mauvais esprit avait si étrangement travaillé son cerveau qu'elle s'imagina revoir son père.

— Père, père, me dit-elle, les démons ont étouffé le pauvre Vanghéli dans le fond bleu de la mer !

Et elle me redit tous les détails de la mort de Michali, auxquels elle avait assisté, croyant parler de la mienne. En vain, je la serrai dans mes bras, je l'appelai, je la couvris de larmes et de caresses; elle recommençait de nouveau le récit de l'agonie de son père, qu'elle m'appliquait à moi-même. Durant plusieurs semaines, j'essayai tout pour rappeler sa raison ; je n'obtins d'elle que son histoire désolée, son rire et sa chanson. Douce d'ailleurs et inoffensive, elle allait comme autrefois aux figuiers et sur la grève écouter la mer. Je résolus de la mener aux médecins d'Athènes.

La veille du jour où nous devions partir, elle ne se trouva pas au souper. Inquiet, je descendis au rivage. Il faisait cette nuit une grande lune dans un ciel de nuages, qui éclairait par instant la terre mieux qu'un matin d'hiver. Quand je fus au platane où j'avais, pour la première fois, rencontré ma fiancée, je l'aperçus de loin, dans sa blanche robe de noces qu'elle portait toujours, sur la crête de la fa-

laise qui monte à cet endroit à pic au-dessus de l'eau.

— Père, cria-t-elle en m'entendant venir, père, regarde Vanghéli qui passe ! — Et du doigt elle montrait sur l'horizon de mer une petite voile qui cinglait dans un rayon de lumière avec une vague apparence de forme humaine.

— Vanghéli ! Vanghéli ! — Elle répétait mon nom en battant des mains, et avant que j'eusse pu courir ou crier à la Vierge, je vis la robe blanche disparaître comme un goëland qui s'envole ; le grand rire éclatant s'éteignit dans le bruit sourd d'un corps qui tombe à l'eau. Je plongeai sur sa trace, et vingt fois je parcourus le fond de roches au pied de la falaise ; mais la lune s'était voilée, et malgré l'expérience de mon métier, cette mer que je connaissais si bien resta ténébreuse et vide pour moi. Quand je revins épuisé à la surface, la clarté renaissait sur les flots, et je vis à ma gauche une écume blanche sur une lame, comme des plumes de cygne. Je nageai en hâte de ce côté ; comme j'approchais, le rayon frappa des tresses dorées et des rameaux de corail sur cette blancheur, un nuage fit de nouveau la nuit sur la mer, et cette dernière vision s'évanouit comme une vapeur. Depuis, personne n'a rien revu ni retrouvé de Lôli.

Voilà cette triste histoire. Il me reste à te dire, ce que tu attends sans doute, comment je me vengeai. Dès le lendemain, je retournai à Leuka reprendre ma place. Aussitôt à la mer, je me fis des-

cendre à l'endroit où venait de plonger Costaki. A peine eus-je entrevu l'assassin courbé sur sa besogne, que je me jetai sur lui et le terrassai dans le sable en le frappant de mon couteau à éponges. Ce fut pendant quelques secondes une lutte terrible dans la demi-nuit des profondeurs, sous le poids de la montagne d'eau. Le sang qui s'échappait des blessures troublait le fond où je poursuivais ma victime, et je frappais encore aveuglément, tandis qu'étouffée par le râle elle avait déjà ouvert la bouche et bu la mer. Je coupai la corde de secours enroulée à son corps, que j'amarrai solidement à une roche ; puis je donnai le signal de montée. Mes camarades avaient déjà ramené la corde de Costaki, effrayés de ne plus sentir son poids.

— J'ai vu passer le requin, leur dis-je, il aura entraîné le pêcheur. On en a signalé deux l'autre semaine à Cymî, où la pêche est arrêtée. Pour moi, je ne plonge plus.

Ils me regardèrent d'un air de doute, mais aucun ne souffla mot, sachant mon malheur, et que j'avais droit de faire justice. Sans réclamer mon dû, payé par ma vengeance, je quittai sur l'heure la pêcherie pour atteindre à Cymî le caïque de Rhodes, d'où je passai sur le premier voilier en partance. Le Seigneur miséricordieux a fait la terre si grande afin que ceux qui souffrent puissent marcher devant eux jusqu'à ce qu'ils aient lassé le souvenir qui les poursuit.

VI

En achevant cette partie de son récit, Vanghéli se tut un moment ; sa parole s'attardait avec son âme à des pensées encore lourdes, malgré l'usure de tant d'années ; puis, secouant la tête comme pour chasser un essaim importun, il fit le geste de qui rejette un fardeau derrière soi, et reprit :

— J'étais monté sur une felouque de Thasos, mauvaise marcheuse et mal gréée ; une forte brise nous obligea de faire route au plus près des côtes de Candie, et je n'eus pas, comme la première fois, la chance d'échapper aux Égyptiens. Une bordée malheureuse nous porta sous le vent d'une frégate qui nous reconnut, nous donna la chasse et s'empara de nous. On me jeta avec les hommes de l'équipage dans l'entrepont, et, quelques semaines après, j'étais amené à Alexandrie et vendu comme esclave au bazar. Tu peux croire, effendi, si je maudissais mon sort et ma sottise à courir les hasards du monde, tandis qu'assis sur ma natte dans la cour du grand khân, j'écoutais les acheteurs dé-

battre ma valeur. On demandait cher de moi, parce que je parlais la langue arabe, étant de Syrie, et qu'on me croyait habile aux travaux de la mer. Il vint enfin un gros marchand de Mansourah qui donna le prix demandé et me plaça comme réis sur une de ses dahabiehs. Durant une année, ma vie se passa à remonter ou à descendre le Nil avec les chargements de cotons et de dattes, penché jour et nuit sur la barre de mon gouvernail. J'aurais pu trouver plus dur maître et plus dur métier, c'est vrai ; mais, vois-tu, le grand mal de l'esclave, c'est qu'avec son corps le maître a acheté son espérance ; et il faut avoir été esclave pour savoir quelle misère c'est de manger de ce pain-là. Pourtant, comme il est sage de se résigner aux choses qui arrivent, je m'étais habitué peu à peu à l'idée de voir finir mes jours tous semblables, comme les palmiers de la berge qui disparaissaient derrière moi. C'est alors qu'un hasard heureux vint rouvrir ma vie fermée.

Un soir que nous étions mouillés à Louqsor, nous vîmes accourir des cavass qui éveillèrent brusquement le maître et réquisitionnèrent sa dahabieh pour Ibrahim, le fils du pacha d'Égypte; comme le prince remontait le Nil, se rendant à Assouan, sa barque s'était ensablée au-dessous de nous, et il envoyait chercher pour la remplacer la première qu'on trouverait au village. — C'est ainsi que je devins pour un temps le réïs du propre fils

du grand Méhémet-Ali. En montant à bord, Ibrahim parla avec bonté à chacun de nous : ayant appris que j'étais Syrien, il s'approcha de moi et me demanda, avec un intérêt que je ne m'expliquais pas, des détails sur le pays. Je fus amené ainsi à lui conter mon histoire. Quand j'arrivai à mon séjour chez Ali de Tépélen, le prince s'assit brusquement, son œil brilla, et il me retint deux heures de nuit à lui répéter tout ce que je savais du pacha de Janina. Cela continua ainsi presque chaque soir, à l'heure où l'on amarrait la dahabieh à un tronc de palmier pour attendre l'aube, Ibrahim faisait apporter son tapis et sa pipe à l'arrière du pont, m'appelait auprès de lui, et me commandait gracieusement, comme il savait le faire, de lui conter des histoires de la guerre de Morée ou de lui parler des villes de la côte de Syrie. Quand nous fûmes de retour à Louqsor, j'entendis avec joie le pacha dire à mon maître :

— Combien ton réïs ?

— Cent talaris.

— Les voilà, je le prends.

Et jetant une bourse, Ibrahim m'emmena avec lui.

Nous débarquâmes au Grand-Caire, un matin, comme le brouillard se repliait sur le fleuve ; la ville bâtie par les génies en sortait toute dorée, remplissant le ciel de dômes et de minarets. Moi qui n'avais encore vu que les pauvres villes de Sy-

rie et de Morée, il me semblait entrer dans un conte. Je suivis Ibrahim, qui allait saluer son père au Séraï; quand je vis Méhémet-Ali, je compris qu'Ali de Tépélen n'avait été qu'un brigand heureux, mais que celui-ci était vraiment un prince de la terre. On sentait la force et la raison dans tout ce qu'il disait, l'attachement et le respect chez tous ceux qui l'entouraient. Le pays était riche, vivant, fertile en choses nouvelles, comme le limon du Nil en moissons: les Européens y arrivaient de toutes parts, apportant leur science et leur or. Tu as dû entendre dire que Méhémet-Ali fut un maître cruel et sanguinaire; mais tous ceux qui ont connu l'Égypte d'alors savent bien qu'il fallait une main de fer pour le travail entrepris par le grand pacha; si l'on partage en deux poids le mal qu'il fit à ses ennemis et le bien qu'il fit au pays, c'est ce dernier qui emportera la balance. Ainsi l'a jugé la reconnaissance de tous les hommes sages qui l'ont vu à l'œuvre. Mais ce n'est pas l'affaire d'une pauvre créature comme moi de prononcer sur les princes, et je m'en tiens à mon humble histoire.

Ibrahim, moins énergique que son père, était doux et juste; chacun s'attachait à lui. J'entrai toujours plus avant dans sa confiance. Mon emploi était de lui apporter les pipes et le café; tu sais que chez nous le pauvre esclave qui sert ainsi le maître est souvent plus près de son esprit que les beys qui s'asseoient à côté de lui. Après trois années passées

de la sorte, j'étais devenu une sorte d'intendant dans sa maison. Ce moment de ma vie fut bon; seulement, l'été, à Alexandrie, il ne fallait pas trop regarder le fond de la mer, quand je m'asseyais sur la plage ; je me sentais alors glisser dans les tristesses passées en y revoyant ce que tu sais.

Un hiver, quand nous revînmes au Caire, il se fit de grands assemblements de troupes ; je m'aperçus qu'il se préparait de graves choses, j'entendis les conversations du prince au divan, et je m'expliquai pourquoi il m'interrogeait si vivement depuis les premiers jours sur les villes de Syrie. Je fus alors témoin d'une scène qui m'est restée toute fraîche dans la mémoire et que je puis te raconter.

Il y avait en ce temps à la grande mosquée d'El-Ahsa un uléma célèbre par sa science et sa sainteté, qu'on appelait cheikh Yakoub Quodjah. Il venait souvent au Sérai et conversait longuement avec Ibrahim, que je trouvais toujours plus pensif après ces entretiens. Un soir que cheikh Yakoub était venu suivant son habitude, le prince m'appela, me dit de rouler son tapis de prière sur mon âne et de le suivre. Nous sortîmes tous les trois ; le cheikh, qui nous précédait sur son ânesse blanche, prit le chemin des Tombeaux des khalifes. Tu connais, sans doute, effendi, ce désert sombre et superbe où les anciens khalifes d'Égypte reposent dans le sable, dans les chapelles merveilleuses des architectes d'autrefois ; si tu ne le connais pas, au-

cune parole ne peut te donner idée de ce qu'il y a d'effrayant et de grand, la nuit, dans cette ville morte de mosquées qui dort dans un repli du mont Mokattam, sans hommes, sans bruit, sans couleur, toute grise dans le noir. Nous nous arrêtâmes au centre, au pied du minaret de Kaït-Bey, qui se dresse comme le cierge entouré de fines dentelles qu'un riche porte à l'église la nuit de Pâques. J'étendis le tapis d'Ibrahim sur un turbé où est enseveli un saint vénéré; tandis que le prince se mettait en prière, cheikh Yakoub disparut; un moment après nous le vîmes poindre dans le ciel sur la plus haute galerie du minaret. Il portait le bonnet et l'ample robe des derviches; un peu de lune éclaira là-haut ce grand fantôme qui tournait lentement, comme un oiseau du Nil. D'une voix forte comme sera l'éclat de la trompette du jugement, il entonna l'appel habituel du muezzin au nom d'Allah, et continua par cette litanie, qu'il jetait à la ronde aux tombeaux des quatre points :

« Levez-vous, khalifes et émirs d'Égypte, levez-vous, fils d'Omar! lève-toi, Hakem le Terrible, lève-toi, Salah-ed-Din le Conquérant, lève-toi, sultan Barkouk, lève-toi, sultan Gouhri !... »

Le prince se dressa tout surpris et regarda : voici que de toutes parts, des deux grands portails de Barkouk, des cours de Kaït-Bey, de tous les monuments qui faisaient de l'ombre au loin sur le

sable sortaient et glissaient des formes vagues; j'ai pensé depuis que c'étaient peut-être les chameliers que la nuit surprend parfois endormis dans ce lieu, peut-être les chacals qui y viennent rôder, et dont les yeux de braise nous regardaient fixement; mais à cette heure, terrifiés comme nous l'étions, nous crûmes que les morts répondaient à l'appel du Quodjah. Lui continuait là-haut de sa voix tonnante :

« Levez-vous tous, dites à Ibrahim, héritier des khalifes, que l'heure est venue de marcher. A lui l'étendard des saints, à lui le kalifat des Croyants, à lui le trône affaissé de Stamboul : par lui le sang doit couler et l'empire d'El-Mohawi refleurir dans le sang ; dites-lui que Dieu l'a marqué, qu'il marche où qu'il sera maudit ! »

Et je ne sais si ce fut encore le glapissement des chacals, mais il nous sembla entendre des échos lointains qui se redisaient de tombe en tombe :

« Amin, amin ! » Le prince se prosterna de nouveau sur les turbés et pria longuement, puis, sans dire une parole, il reprit sa monture et repartit.

Le lendemain matin, quand je descendis dans les rues pleines de peuple, les muezzins appelaient de toutes les mosquées les Arabes à la guerre, les soldats sortaient des camps; le jour même Ibrahim m'ordonna de faire ses préparatifs de départ; une semaine après la belle armée du pacha d'Égypte, comme un nuage de sauterelles, couvrait le désert de Suez de chameaux, de chevaux, d'hom-

mes et de canons. Mon maître marchait en tête, et je le suivais, plantant sa tente chaque soir au camp, mêlé insouciamment, moi pauvre esclave, à cette foule qui marchait à la conquête du monde.

Tu as lu dans les livres l'histoire de cette longue guerre, et je ne t'en dirai rien que tu ne saches mieux que moi. Tu n'ignores pas comment nous traversâmes la Syrie conquise, et le Lyban et le Taurus. Les soirs de bataille, j'attendais le pacha devant sa tente ; quand il revenait fatigué, sanglant et victorieux, je préparais les coussins sur les tapis de Perse ; mais Ibrahim ne connaissait guère le sommeil ; sa tête travaillait sans cesse, tandis que son armée reposait, le sommeil le fuyait, et quand il ne pouvait plus retenir près de lui ses officiers harassés, il m'appelait pour lui conter des histoires, auxquelles il prenait un plaisir d'enfant. Quelquefois il m'interrompait brusquement, son idée le ressaisissait, et il parlait tout haut, comme pour lui seul, de ses projets, de ses plans pour la réforme de l'empire qu'il allait conquérir. Il disait des choses sages et justes ; j'ai toujours pensé que les peuples auraient été heureux avec lui. Le soir de Konieh, quand il remonta enfiévré de la plaine couverte de cadavres, je me souviens qu'il ne ferma pas les yeux un instant ; il parla de Stamboul, où il croyait arriver dans quelques semaines, il nomma les palais du Bosphore où son père et lui s'établiraient,

les beys arabes auxquels il confierait l'administration des provinces.

L'armée s'avança encore jusqu'à Kutahieh, et s'arrêta là. A partir de ce jour, je ne reconnus plus Ibrahim. Lui, si bon et si juste pour nous tous, il devint chagrin, violent et tyrannique. Je comprenais qu'il était aigri par la rencontre d'obstacles imprévus que j'ignorais ; je sais seulement que toutes ses paroles étaient pour se plaindre amèrement des rois d'Europe qui l'arrêtaient dans sa marche, et qu'il accusait sans cesse l'injustice des étrangers. Peu de temps après, il me donna l'ordre de tout apprêter pour retourner en Égypte, et il avait des larmes dans les yeux en me le donnant. Il partit avec une petite escorte, laissant ses troupes en Asie, pour aller consulter son père. Je passais toujours les nuits près de lui ; il dormait encore moins que par le passé, mais alors il restait silencieux, le regard perdu comme celui qu'on vient d'éveiller d'un rêve. Quand on le tirait de sa contemplation, il redevenait emporté et brutal : pour la première fois je me souvins que j'étais esclave, et le désir me prit de quitter un maître si dur.

Une nuit que nous campions à Sahjun, dans la montagne de Syrie, comme je me levai à la première aube, je vis au-dessous de nous, tout au fond des gorges qui descendaient à la côte, au bout de l'horizon, une ligne bleue et de petites taches blanches au bord qui brillaient dans la lumière du

matin ; c'était la mer, et l'une de ces taches était Lattaquieh. Je fus tout saisi par cette vue, et les idées qui me montèrent à la tête en ce moment achevèrent de me décider : j'entrai doucement dans la tente où le pacha s'était assoupi un instant, je baisai sa main qui pendait sur les coussins, car il avait été bon pour moi dans le temps passé, et je m'enfuis par le bois de cèdres vers le col de la montagne ; j'y restai caché trois jours ; quand j'appris qu'Ibrahim s'était éloigné avec tout son monde, je repris ma course et descendis à la mer. En entrant dans les jardins de Lattaquieh, je reconnus notre petite maison sur le port, telle que je l'avais laissée vingt années auparavant; mon père était assis devant la porte ; mais, à la suite d'une maladie d'yeux prise dans un voyage au désert de Gaza, il était devenu aveugle.

— Père, criai-je, tu ne me reconnais pas ?

— C'est la voix de Vanghéli, dit le vieux à la mère; tu fais bien de revenir, garçon, car je m'en vais, et tu continueras les affaires.

Quelques jours plus tard, en effet, le père rendait son âme en me disant :

— Tu as vu qu'on ne trouve pas le repos en courant le monde; reste où j'ai vécu, et que Dieu te fasse prospérer plus qu'il n'a fait pour moi.

Il ne me laissait que sa boutique et son bon renom pour m'achalander auprès des pêcheurs avec qui de nouveau j'allais vivre.

VII

Je suivis les conseils du père ; pour un long temps, je n'ai plus rien à te dire de ma vie ; ce fut celle de tous les pauvres gens qui m'entouraient. Après les années si troublées que je t'ai contées, elle dormit durant bien des saisons comme l'eau tranquille de la petite anse où je renflouais les barques avariées en haute mer. Quand je regarde, du point où je suis arrivé, tout ce grand espace calme pris entre les orages du matin et ceux du soir, il m'apparaît comme un moment, et pourtant je vécus ainsi près d'un quart de siècle ; j'approchais de la vieillesse et je me figurais qu'elle continuerait mon repos jusqu'à la fin de tout homme. Le Seigneur en décida autrement : mais aux aventures des vieilles gens il manque l'insouciance et l'espérance qui font supportables toutes celles de la jeunesse.

Je ne fus pas recherché durant tout le temps que les Égyptiens occupèrent le pays jusqu'à Nésib. De longues années de paix suivirent pour les chré-

tiens de Syrie, pendant lesquelles ils oublièrent les idées qui avaient fait travailler les têtes autrefois : tu sais comment ils furent cruellement réveillés par les massacres de Damas. Pour moi comme pour tant d'autres, c'est de cette heure lamentable que datèrent les mauvais jours. Peu de temps auparavant j'avais hérité d'un parent un petit bien au village de Hasbeya, dans la vallée du mont Hermon ; comme le commerce de la soie rapportait alors de gros bénéfices, j'avais vendu ma boutique de Lattaquieh et je m'étais établi à Hasbeya, où je faisais des affaires de cocons. Ce fut là que j'appris par des fuyards les premiers massacres de l'année soixante à Damas. Nous pensions être en sûreté dans nos montagnes, et quelques familles prudentes descendirent seules à Beyrouth.

Une nuit que tout dormait comme d'habitude dans le village, on fut éveillé en sursaut par un tumulte de cavaliers, de flammes et de cris : c'étaient les Druses qui s'abattaient comme un ouragan sur nos maisons. Avant qu'on eût pu se reconnaître, les filatures et les magasins flambaient, le sang coulait par les rues, la moitié de la population râlait sous les pieds des chevaux qui portaient les assassins. Je n'oublierai jamais l'aube de ce jour où je vis, sur la terrasse avancée de l'église qui domine le village, ce qui restait des habitants de Hasbeya, hommes, femmes et enfants, parqués comme des moutons, rendus fous par cette ter-

reur subite, riant bruyamment aux flammes qui les entouraient ; c'était l'horreur de l'enfer vue par les vivants. Affolé comme tout le monde, je gardai pourtant assez de raison pour gagner les bois, au lieu d'aller me jeter, comme tant d'autres le firent, sous le yatagan des bourreaux ; j'échappai ainsi sans blessures ; mais, dans cette nuit de malheur, tout ce que je possédais fut consumé comme vient de l'être cette feuille de tabac dans mon calioun ; les chemins se rouvraient devant moi vides, sans but et sans pain. Je pris par le nord et quittai rapidement la montagne, où les scènes de Hasbeya se renouvelaient dans chaque village : je ne m'arrêtai qu'à Hamah, le pays étant resté paisible de ce côté.

Comme j'étais assis à la porte de la ville, entre les moulins qui travaillent à grand bruit sur le Nahr-el-Asy, je vis arriver un cavalier qui descendit près de moi pour se laver à la rivière et revêtir de beaux habits, ainsi que font les voyageurs qui viennent de loin avant d'entrer dans les villes. Je le reconnus pour un Franc sous le costume d'Anatolie qu'il portait ; il me salua honnêtement, et nous allâmes prendre le café emsemble sous le sycomore. — C'était un de ces *graineurs*, comme on les appelle, qui parcourent sans cesse nos contrées, du Liban au Caucase, pour chercher de bonnes graines de vers à soie et les envoyer en Europe. Tu sais qu'ils voyagent ordinairement avec un homme du pays,

leur associé ou leur domestique, qui porte les sacs sur son mulet, et qu'ils vont ainsi par les forêts et les montagnes, couchant sous le ciel, vivant comme de vrais Bédouins du Haurân. L'étranger me confia qu'il était fort embarrassé de remplacer son aide, un Maronite d'Edhen, qui avait péri dans la boucherie de Damas. Apprenant ma détresse et voyant que j'étais entendu dans le commerce qu'il faisait, il me proposa de m'associer à lui. J'acceptai ce que le ciel m'envoyait pour sortir de peine : trois jours après nous quittions Hamah pour traverser toute l'Anatolie et nous rendre au Caucase. Le graineur, pensant qu'il n'y avait rien à faire dans la malheureuse Syrie cette année, avait résolu d'aller travailler en Arménie et dans le pays de Tiflis.

Mon nouveau maître était un homme actif, bon, un peu triste. Il me parut, à ce qu'il disait, qu'il avait dû quitter sa patrie depuis quelques années à la suite de quelques événements politiques. Le soir, quand nous descendions de cheval à l'étape, il tirait de sa sacoche de petits livres dans la langue de son pays et lisait fort tard. Parfois il m'expliquait en turc, ne sachant pas le romaïque, ce qu'ils contenaient : j'ai appris bien des choses avec lui, plus même qu'autrefois en écoutant le sage Ibrahim ; il savait comment vivent les plantes et la raison de beaucoup d'actions humaines ; il connaissait des secrets pour guérir les malades ; aussi étions-nous

bien reçus et nourris dans les villages. Le plus souvent nous couchions dans les bois où nous avions marché tout le jour; il aimait à demeurer ainsi seul parmi les chênes : il avait coutume de dire que la forêt est une foule, pleine d'âmes diverses, qu'il y a autant de vie cachée et de vie meilleure dans la multitude des arbres que dans les réunions d'hommes. — L'hiver, nous rentrions dans les villes, à Trébizonde, à Tébriz; le maître allait au khân attendre les voyageurs; tout en préparant les marchés de graines pour le printemps, il apprenait d'eux comment les gens des pays lointains se gouvernent, comment ils adorent Dieu chacun à leur manière. Je m'étonnais parfois de le voir tomber d'accord avec les mollahs, même avec les païens de Perse, qui adorent le feu; il expliquait que les différentes lois sont faites pour des âmes différentes, et que toutes sont bonnes quand on les suit avec vérité et simplicité. Je crois vraiment que, si j'étais resté plus longtemps près de cet homme sage, j'aurais appris à penser comme vous autres gens d'Europe; mais il en était ordonné autrement.

Le second été que nous passâmes ensemble, mon maître résolut d'aller travailler dans la province de Brousse, où l'on disait que les graines étaient belles cette année-là. Nous descendîmes dans l'intérieur par Siwas et Angorah. A Yéni-Chéir, nos hôtes grecs voulurent nous retenir en nous prévenant que les passages du mont Olympe étaient occupés

par des bandes de Zéibeks. Nous partîmes sans tenir compte de l'avis, et nous nous engageâmes dans les défilés au nord de la montagne; le dernier soir, comme nous voulions forcer l'étape pour arriver à la ville, la nuit nous prit dans les châtaigniers; tandis que nous cherchions la route perdue, un coup de fusil partit dans le taillis, une voix nous cria d'arrêter, et cinq ou six de ces grands bandits comme tu en as vu hier à Géiveh se pavanant sous leurs hauts bonnets et leurs belles armes, nous barrèrent le chemin. Le maître était brave, il voulut passer outre; les Zéibeks se précipitèrent sur lui, le tuèrent sous mes yeux et emmenèrent son cheval chargé de ses effets; pour moi, ils se contentèrent de me laisser meurtri de coups sous mon mulet.

Je fus recueilli par des bûcherons de l'Olympe, qui me soignèrent quelques jours. Quand je fus remis, je m'acheminai vers Brousse, me demandant une fois de plus ce qu'il allait advenir de moi ; fort inquiet, en outre, de ce qui était arrivé, car chez nous il ne faut jamais être mêlé à un crime; c'est souvent dangereux pour les criminels et toujours pour les témoins. Aussi étais-je bien résolu de n'en parler à personne : ordinairement ces accidents s'oublient; mais comme celui-ci avait eu lieu près de la ville, le consul du graineur l'ayant appris, avait été trouver le pacha en réclamant prompte satisfaction. Tu sais qu'en pareille occasion, le pacha parvient rarement à mettre la main

sur les assassins ; mais il trouve toujours quelqu'un à livrer au consul, qu'il faut contenter tout d'abord. On s'avisa que j'avais été le domestique et sûrement le meurtrier de la victime; les zaptiés me découvrirent dans le khân où je venais d'arriver, me chargèrent de fers et me conduisirent au konaq. Mes protestations ne servirent de rien, mieux eût valu avoir quelques piastres pour faire reconnaître mon innocence et trouver un autre coupable; je n'avais pas un para : on me jeta en prison, et la justice fut satisfaite.

Puisque tu vas à Brousse, tu verras dans la cour du konaq, sous les fenêtres du gouverneur, un grand bâtiment carré fermé de grilles, et derrière ces grilles une centaine de têtes qui regardent d'un air ennuyé les passants ou causent avec eux à travers les barreaux. C'est la prison où je fus enfermé. Il y avait là nombreuse compagnie pêle-mêle, quelques criminels, de pauvres diables qui avaient dévalisé une boutique, des Grecs qui avaient battu un musulman, des juifs qui avaient battu un Grec, et des malheureux comme moi qui n'avaient pas eu de chance. Tout ce monde demeurait là depuis un temps variable suivant le hasard des circonstances; quand il n'y avait plus de place pour de nouveaux condamnés, on relâchait les plus anciens ou ceux dont la famille pouvait payer. N'étant dans aucun de ces deux cas, je savais qu'il me faudrait une longue patience.

J'ai appris plus tard que, deux mois après mon arrestation, les Zéibeks assassins de mon maître avaient été pris par les nizams et pendus; malheureusement le consul n'avait plus rien demandé et le pacha m'avait oublié : personne ne se souvint à cette occasion que j'avais été arrêté pour le même fait, et on ne pensa ni à me juger ni à me libérer. — D'ailleurs le temps passait assez bien en prison; il y avait là foule de gens de tous les états et de tous les pays qui racontaient des histoires instructives, et quelques Hellènes qui causaient fort agréablement : un écrivain public, enfermé pour avoir contrefait des signatures, m'apprit à tracer des sentences en belles lettres persanes ou en vieux caractères arabes. Je m'essayais à les reproduire avec du charbon sur le mur blanchi à la chaux; comme j'avais encore dans la mémoire les belles inscriptions vues au Caire et à Damas, je devins en peu de temps plus habile que mon maître.

Un jour, le pacha qui visitait la prison entra subitement dans la grand'salle, comme j'écrivais au-dessus de la fenêtre, pour la consolation des prisonniers, ce verset du Koran : « Et ceci aussi passera. » Le gouverneur admira la beauté de mes lettres et me félicita chaudement. — Tu sais, effendi, que nul art n'est en si grande estime chez les Turcs.

Le lendemain il me fit appeler au konaq et me demanda de décorer en caractères koufiques comme ceux de la Mosquée-Verte le tour de son sélamlik.

Je revins les jours suivants, et, quand je me fus acquitté de ce travail à sa grande satisfaction, il m'employa dans les bureaux du divan à écrire les papiers d'importance où les lignes rouges et or doivent alterner en se redressant à la fin de la feuille. Chaque jour je rentrai un peu plus tard à la prison; un soir on me laissa coucher à la porte du divan, le lendemain de même; c'est ainsi que je fus insensiblement libéré et que de prisonnier je devins scribe du gouvernement. Je songeais pourtant que ma précédente demeure était un peu trop près du konak, et ce fut avec joie que j'appris, à quelque temps de là, que le pacha de Brousse était transféré à Damas. Ayant résolu d'accompagner mon protecteur, j'entrai à la mode turque dans sa suite, et m'habituai à vivre de son bien comme si je le servais depuis trente ans, ce à quoi personne ne s'opposa. Nous partîmes de Brousse à petites journées; quand, après un mois de route, nous arrivâmes à Damas, le pacha apprit qu'entre temps on l'avait nommé à Bagdad; il avait été précédemment vizir à Stamboul, et son successeur ne le trouvait jamais assez loin. — On repartit pour Bagdad; durant ce nouvel et long voyage, j'eus occasion de rendre plusieurs services au gouverneur : aussi, en prenant possession du konaq de Bagdad, il m'installa officiellement en qualité de *kiatib* du *medjliss* (greffier du conseil de la province).

VIII

J'ai passé là sept ou huit années de ma vie, les dernières et les plus aisées, celles où je touchai presque à la fortune; si tu connais le pays, tu ne t'étonneras pas de me voir finir en servant les maîtres que j'ai commencé par combattre. C'était le moment où, dans tout l'empire, on appelait les chrétiens dans l'administration. Je fis rapidement mon chemin, grâce à la bienveillance du pacha, et je devins premier kiatib, puis defterdar du vilayet (chancelier du gouvernement). En ce temps-là je portais l'habit des fonctionnaires et je traversais le bazar de Bagdad sur un bel âne blanc, avec l'air respectable d'une autorité. On me saluait jusqu'à terre, on m'appelait Vanghéli-effendi, et je voyais venir le moment où je serais Vanghéli-bey. Je rêvais déjà de finir mes jours à Stamboul, dans quelque haut bureau de la Porte; qui sait jusqu'où je pourrais monter? Tant d'autres partis de plus bas que moi gouvernaient le monde! Rien n'est impossible à la volonté du Padichah, si Dieu le veut

aussi. Le principal pour réaliser de si grands projets était d'amasser beaucoup d'argent : je m'y employais de mon mieux. D'abord j'avais eu grand'-peine à subsister avec mon traitement : une centaine de piastres par mois, rarement payées. Mais, à mesure que mon influence grandissait, les piastres et les livres d'or arrivaient de toutes parts comme d'elles-mêmes. Ceux qui avaient des procès devaient compter avec moi, ceux qui avaient des réclamations à faire au gouvernement encore plus. A l'époque de l'adjudication des dîmes, les fermiers désireux de l'obtenir n'auraient eu garde de ne pas m'intéresser à leur demande; de même les concessionnaires des travaux du fleuve. Les zarafs qui avançaient de l'argent pour les dépenses du vilayet n'ignoraient pas qu'on me consulterait sur le taux du prêt; enfin j'ai dû tenir les comptes pour les levées des nizams. Le Seigneur sait que je n'ai jamais fait de tort à personne et que je me suis contenté des bénéfices habituels de mon emploi, recevant les cadeaux comme il est naturel. J'ai vu quelquefois des négociants d'Europe me les refuser, disant qu'on n'avait pas cet usage chez eux : il est pourtant juste de payer ceux dont on a besoin, et il t'est bien connu que tout le monde fait de même ici : pour nous autres chrétiens surtout, les positions sont si précaires, qu'il faut travailler vite quand on y est, afin de se garer du malheur à venir. La fin de mon histoire prouve bien qu'il

vient toujours plus promptement qu'on ne s'y attend; et, s'il est venu sur moi, c'est peut-être parce que j'ai été trop honnête et trop humain.

Il y avait en ville un mollah fort considéré, membre du medjliss, dont le père se ruina et vendit sa maison à un Arménien. Pour rentrer en possession de la maison, le mollah prétendit que c'était un vakouf, bien de mosquée, et amena au konaq deux faux témoins que je connaissais bien, qui, pour une livre par tête, s'étaient engagés à appuyer son affirmation. Je fus sollicité de l'aider dans cette affaire; mais le mollah, qui était avare, ne me donna que de bonnes paroles : rien ne s'opposa donc à ce que je découvrisse l'injustice de sa cause, qui fut perdue devant le tribunal. J'eus, à partir de ce jour, un puissant ennemi, qui ne négligea rien pour me perdre. Sur ces entrefaites, le pacha qui m'avait témoigné tant de bonté fut nommé au Yémen : je me crus assez fort pour rester seul à Bagdad et ne tardai pas à m'en repentir. Quelques semaines après son départ, au temps de la Pâque, je fus attiré par le bruit d'une rixe en traversant le bazar : c'étaient des Grecs qui assommaient un juif, accusé d'avoir volé et tué un enfant chrétien pour préparer l'agneau avec son sang. Je reconnus le vieux Zacharias-ibn-Jéhoudah, avec lequel j'avais quelques petites affaires ; pris de pitié, j'appelai les zaptiés et je fis lâcher prise à mes coreligionnaires. J'avais eu

tort de me mêler de ce qui n'était pas mon affaire; d'ailleurs peut-être bien que le juif avait pris le sang de l'enfant, on ne sait jamais.

Le soir même, les Grecs firent une sédition; on m'accusa d'être l'auteur du trouble ; le mollah, mon ennemi, assembla le medjliss et disposa tous les esprits contre moi. J'avais eu l'imprudence de ne pas faire encore mon présent de bienvenue au nouveau pacha, arrivé de la veille; il fut facilement persuadé par mes adversaires et me destitua immédiatement de ma place. Comprenant que l'orage ne s'arrêterait pas là, je pris en hâte mon petit avoir, que j'avais converti au fur et à mesure en diamants, comme nous faisons tous pour nos fortunes sans cesse menacées : je cachai les pierres précieuses dans mon fez, et je courus, la nuit venue, à la maison du juif. Zacharias me reçut en tremblant dans l'arrière-chambre où il célébrait la fête avec sa famille sous les sept chandeliers : je lui rappelai qu'il me devait la vie et l'adjurai de garder fidèlement mcn dépôt durant une absence que j'allais faire. Il enterra les pierres en jurant par le Dieu d'Abraham que tout ce qu'il possédait m'appartenait, puis il me pria de quitter sa maison, pour ne pas attirer le malheur sur son toit. Un ami vint m'apprendre au même instant que le pacha me faisait chercher pour comparaître en justice, sous l'accusation d'avoir détourné les deniers de l'État; ordre était donné aux zaptiés, qui me connaissaient

bien, de veiller à toutes les portes de la ville et de ne pas me laisser échapper.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me rendis au khân des Persans, d'où je savais qu'une caravane de morts devait partir le lendemain pour Kerbéla. Tu n'ignores pas que les Persans de tout le royaume et des provinces de Turquie portent leurs parents défunts à la ville sainte de Kerbéla, et qu'il arrive là chaque jour de fort loin des convois de cadavres. Je comptais qu'un Persan ne refuserait jamais l'occasion de gagner quelques tomans en jouant un bon tour aux Turcs. Je proposai à l'un d'eux, qui conduisait un oncle à Kerbéla, de me cacher dans un cercueil et de me charger sur son chameau pour faire contre-poids à son oncle, jusqu'à la sortie de la ville. Il accepta, et je pus ainsi franchir les portes sans être inquiété. Je suivis la caravane jusqu'à Kerbéla, et je vécus misérablement durant une année, sur la frontière de Perse, d'un petit commerce d'épices et d'aromates pour embaumer les morts. Cette année écoulée, je pensai que mon affaire devait être oubliée, et, ayant appris par un voyageur le changement du pacha qui m'avait poursuivi, je retournai à Bagdad. J'entrai le soir dans la ville et je vins frapper à la maison du juif. Après une longue attente, un jeune homme, que je reconnus pour son fils, entr'ouvrit la porte, me demandant ce qui m'amenait. Je me nommai et réclamai le dépôt confié à son père.

« Hélas ! s'écria le juif en éclatant en sanglots, que le Dieu d'Abraham recueille le père dans son sein ! Il est parti pour les Indes, croyant amasser une grande fortune ; et voilà que l'autre semaine des marins de Bassorah sont venus m'apprendre que le bâtiment où il était a péri dans le golfe avec tout son bien. Nous sommes ruinés, que le Dieu d'Abraham ait pitié de nous ! »

Je répliquai vainement que Zacharias avait dû laisser mes pierres : le traître continua ses lamentations, m'offrant de fouiller la maison pour m'assurer de sa misère ; comme je le menaçai de la justice, il me répondit hypocritement qu'il me suivrait sur l'heure au tribunal, sachant bien que j'avais plus à craindre que lui de toute démarche bruyante. Il referma la porte en gémissant, tandis que je maudissais dans mon impuissance le toit et la race d'Ibn-Jéhoudah ; je me retrouvai dans la rue, seul, dépouillé, aussi pauvre que le jour où ma mère me jeta au monde, mais avec des cheveux blancs sur la tête et la tombe devant moi.

IX

En quittant la maison du juif, tout accablé de la chute de mes espérances, j'entrai machinalement dans un de ces cafés où le peuple de Bagdad se divertit le soir à écouter les conteurs en renom. Hadji-Mohammed-Hafiz, conteur célèbre dans tout le pays arabe, occupait à ce moment la banquette et disait aux auditeurs accroupis sur les nattes à ses pieds une histoire qui finissait ainsi :

« Un jour d'été, au temps des glorieux khalifes, — car vous verrez, croyants, que tout ceci ne serait plus possible aujourd'hui, — le Bien et le Mal se rencontrèrent dans un jardin de Damas ; ne sachant que faire pour se distraire durant la chaleur du jour, ils résolurent de jouer le monde aux dés. Le Mal, ayant préparé les dés, gagna par fraude et se prétendit maître du monde. Une discussion s'ensuivit, les deux joueurs vinrent devant le cadi. Le Bien expliqua la tromperie de son adversaire ; mais le Mal avait acheté le cadi, qui le confirma dans la possession du monde. Le Bien appela du jugement

devant l'émir de Damas ; le Mal avait acheté l'émir, qui attesta par un nouveau firman les droits du gagnant. Le Bien partit alors pour aller à Bagdad se jeter aux pieds du khalife, représentant de la justice divine sur terre, et faire casser les jugements iniques ; mais le Mal s'était mis en route de plus grand matin ; il est difficile de croire qu'il ait acheté le khalife, dont le nom soit loué ; pourtant le monde fut irrévocablement constitué sa propriété par la plus haute autorité qu'il y ait sur la terre. Désespéré, le Bien en appela à Dieu, qu'on n'achète pas. Le Seigneur déclara qu'il ne pouvait revenir sur ce qu'avait décidé son représentant en ce monde, mais il promit au Bien sa revanche dans l'autre, qui lui appartiendrait tout entier et où le Mal n'entrerait jamais. C'est dans celui-là, Croyants, que vous serez sûrement dédommagés des injustices du nôtre. »

Tu sais, effendi, comment les petites choses décident parfois de nous : voilà que ce récit, qui résumait la longue expérience de toute ma vie, me rappela que je n'avais plus que peu de jours devant moi, plus rien à attendre de nouvelles entreprises, plus de jeunesse d'âme pour les tenter, et qu'il fallait penser à ce monde où les pauvres gens se reposeront sans crainte de revirement. Je réfléchis alors qu'il serait peut-être sage de mourir à l'ombre de l'église où j'avais commencé de vivre ; je me souvins des pieux monastères de Roumélie,

à l'Athos ou en Thessalie, où j'avais trouvé abri plus d'une fois dans ma jeunesse, au temps de la guerre et d'Ali de Tépélen. Le détachement des biens de la terre m'était facile, puisque je n'avais plus un para. Mon seul embarras était de savoir comment je traverserais encore une fois toute l'Asie, pour gagner les saintes maisons orthodoxes: je n'avais plus le courage ni la force de me faire matelot ou chamelier. Le hasard me vint une dernière fois en aide : j'entendis en ce moment à côté de moi ces comédiens, qui s'étaient réunis pour compter leur recette et discuter en commun leurs projets de voyage jusqu'à Stamboul. Je m'approchai d'eux et leur demandai s'ils pourraient me transporter et me faire vivre sur la route en me donnant un emploi dans leur troupe ; il fut convenu que je jouerais à l'occasion les vieilles femmes gardiennes de harem ou les cadis battus par Hadji-Baba. Nous partîmes quelques jours après, nous acheminant lentement par les villes d'Anatolie, dressant notre mach'ala chaque soir au hasard de l'étape, dans les villages ou dans les capitales ; nous avons tardé à Alep, où les gens sont curieux et oisifs et où la recette était bonne tous les jours : nous avons perdu nos peines à Konieh, à Césarée, où la misère est grande, le blé ayant manqué depuis deux ans. Les neiges d'hiver nous ont retenu à Angorah, le printemps nous a rouvert la route, et voici qu'après cette année errante nous

touchons à la mer et à la fin des choses pour moi. J'ai mis de côté quelques piastres pour louer demain à Gueumlek mon passage jusqu'à Volo, et de là gagner les couvents. Après cette dernière traversée, le vieux Vanghéli n'aura plus rien à ajouter, s'il plaît à Dieu, à l'histoire qu'il t'a contée.

Ici le vieillard fit une pause ; je voyais qu'il avait encore à me dire quelque chose qui se formulait péniblement dans son cerveau. Il fixa sur moi ce regard triste et interrogateur, habituel à l'Oriental qui cause avec un Européen : le regard de ce jeune homme noir de Francia, au Louvre, qui, penché hors du xve siècle, regarde venir des temps nouveaux, tourmentés et durs aux âmes simples. Après un instant, Vanghéli reprit :

— Maintenant, effendi, que j'ai fait ce que tu désirais, j'attends que tu répondes à la question que je me posais quand tu m'as abordé. Jusqu'ici, j'ai fait la tâche du jour qui se levait, sans avoir le temps de songer à celle accomplie la veille ; mais, ce soir, au moment de jeter ma vie passée derrière moi comme on largue une vieille ancre à la mer, elle m'est tout apparue en détail ; telle on revoit la vie des bienheureux dans les images, toute rassemblée en une suite de petits tableaux sur la même feuille. Vue ainsi, elle ne me paraissait guère autre chose que la comédie que nous venons de jouer, où j'ai revêtu en une heure les costumes de dix hommes différents et essayé vingt

métiers divers sous le bâton d'Hadji-Baba qui me poursuivait. Alors il m'est venu à l'esprit de me demander pourquoi le pauvre monde peine et s'agite en tous sens depuis le berceau, pour quelle raison et dans quel but nous travaillons ainsi, ce qui reste de tout ce qui arrive... Je n'ai pas trouvé, mais vous autres hommes d'Europe vous avez tout appris dans les livres, et tu sais sans doute le pourquoi des choses arrivées?

— Cela, nous ne le savons pas.

— Tout le reste de ce que vous savez ne vous sert donc de rien, et je vais demander ce que tu ignores aux hommes qui vivent dans les maisons de Dieu, qui le savent peut-être et me le diront. — Voici là-haut le minaret d'Yéchil-Djami qui se fait blanc ; il est temps de reposer un peu et de commencer ma dernière étape. — Que le Seigneur te garde, effendi.

— Écoute, Vanghéli, dis-je comme nous nous levions, je te remercie de ton histoire et veux te prier d'accepter ces quelques piastres pour assurer sans inquiétude ta route jusqu'à Volo. En paiement de ce service, je te demande une seule chose : j'ai idée de visiter quelque jour les monastères de Roumélie ; souviens-toi de moi, et, quand tu entendras dire que je suis dans le pays, viens me chercher pour me dire si tu as trouvé l'explication que je n'ai pu te donner ; j'ai grande curiosité de savoir si tu la trouveras, et plus grand désir encore que

tu m'en fasses part quand tu la tiendras. Promets-moi de te souvenir de ma demande.

— Je te le promets, dit l'homme,— et il disparut sous la tente du chariot. Là se mouvait un vague éveil de hardes dans la première transparence de l'aube, dont la grâce sereine emplissait le ciel noir et faisait sourire la tête des vieux murs du khân.

Quand on nous appela pour nous mettre en marche, le soleil était déjà haut sur l'horizon et la bande tragique partie depuis plusieurs heures. Notre caravane, plus alerte, la rejoignit pourtant au gué de la rivière qui s'échappe du lac, à la séparation des routes de Brousse et de Gueumlek. On passait le chariot de Thespis sur le bac; la lourde machine glissait au fil de l'eau, toute sonore de rires d'enfants et de chansons, tout éclaboussée de lumière par les reflets miroitants du courant et les rayons de midi accrochés aux loques éclatantes des oripeaux qui pendaient à l'aventure; sur la rive, assis dans l'ombre épaisse d'un noyer, les mains croisées sur son bâton, Vanghéli regardait s'éloigner les compagnons qu'il avait dû quitter là, avec ce regard vague, songeur et fatigué, commun aux vieilles gens de toute condition en Asie. C'était presque la scène de la poétique toile de Gleyre, — *les Illusions perdues*, — où le vieillard gagné sur la grève par l'ombre du soir regarde fuir dans le rayon doré la voile qui emporte les jeunesses, les lyres,

les fleurs et les espoirs. — Je rappelai de nouveau à Vanghéli sa promesse ; le bac revint nous prendre; comme je me retournais de l'autre bord, le vieux Syrien me fit de la main le grave salut oriental et se perdit dans un petit chemin, sous un nuage d'aubépines en fleurs, qui chantaient les fêtes de mai, là-bas, le long de l'eau.

X

J'avais été d'abord vivement frappé par cette longue suite d'aventures, roulant cette âme d'imprévus en imprévus sans troubler sa placidité ni lasser sa résignation. Depuis, les soirs de voyage m'habituèrent à des rencontres pareilles, et comme la vie marche, grosse d'oubli, j'oubliai Vanghéli. L'été dernier, je me trouvais en Thessalie. Au sortir de la riante vallée de Tempé, une des seules promesses de la poésie antique que tienne encore la Grèce d'aujourd'hui, j'avais traversé la triste plaine de Larisse et j'étais arrivé à Trikala, au pied des montagnes d'Épire. L'évêque grec, qui me donnait l'hospitalité, me proposa de me mener aux célèbres couvents des Météores. Nous remontâmes le cours du Léthé, en suivant la dernière branche que jette vers le nord la plaine de Thessalie, entre les contreforts de l'Olympe et la haute barrière du Pinde. Devant nous, à l'extrémité de cette vallée, des aiguilles d'aspect singulier, inexplicable, fermaient l'horizon comme un jeu de quilles de Ti-

tans. Nous arrivâmes après quatre heures de marche au village de Kalabaka, adossé à la première de ces éminences, et nous nous engageâmes par un sentier de chèvres dans un paysage étrange, produit de quelque cataclysme inconnu. Tout autour de nous se dressaient des aiguilles, des colonnes, des tables de pierres, squelettes de montagnes grêles et sveltes, hauts de plusieurs centaines de pieds, sans lien entre eux ; enracinés aux âpres rochers de cette gorge bouleversée, ces fûts naturels montaient tout d'une venue dans la ligne d'aplomb comme des peupliers de granit ; aucun accès apparent sur les parois à pic, et pourtant, sur le faîte étroit de plusieurs d'entre eux, des maisons blanches se détachaient en plein ciel, ainsi que les nids de cigognes sur les minarets des villes d'Asie. Ce sont les couvents des Météores (*meteora*, suspendu en l'air), vraies maisons de prières, qui peuvent bien être en communication avec le ciel, mais que rien ne rattache à la terre. La légende qui en attribue la construction à des puissances célestes a dû s'établir sans peine, car on ne conçoit pas comment des architectes humains ont pu élever des matériaux sur ces cimes. Là-haut vivent de petites communautés de stylites, des moines qui ont fait vœu de ne plus quitter ces prisons aériennes, où leur vie s'écoule sur un plateau de quelques mètres carrés : j'y ai vu des vieillards qui depuis cinquante ans n'étaient pas redescendus dans le bas monde.

Quelques-uns des couvents sont à la rigueur accessibles par un système d'échelles et de boyaux dans le roc, devant lequel hésiterait le plus intrépide gymnaste ; mais le moyen de communication habituel pour se hisser jusqu'à eux, le seul possible pour ceux qui s'élèvent le plus haut, sur des aiguilles perpendiculaires et sans arêtes, est autrement original. Quand le visiteur ou le frère chargé d'apporter les provisions hèle les solitaires du fond de la gorge, il voit apparaître sur le rebord de la crête deux ou trois ombres noires, toutes petites à cette distance; les ombres déroulent sur un tour une longue corde qui descend, apportant à son extrémité un filet de sparterie; dès qu'elle a touché terre, on emmaillote dans le filet le voyageur pour les régions aériennes, on donne le signal, la corde remonte lentement et apporte, après plusieurs minutes, son fardeau aux moines, qui le reçoivent sur la plate-forme.

Il faut avouer que la première expérience de ce mode d'ascension est absolument déplaisante. Replié sur lui-même dans le filet, dont les larges mailles laissent apercevoir en dessous l'abîme béant, balancé dans le vide ou heurté aux aspérités du roc par le mouvement de pendule de la corde, le voyageur regarde mélancoliquement décroître ses compagnons restés à terre, sans que les têtes qui l'attendent là-haut grossissent beaucoup ; ses souvenirs littéraires lui rappellent avec une netteté

surprenante les détails dramatiques de la chute de Claude Frollo sur le parvis Notre-Dame. Les aigres craquements de la poulie vermoulue lui apportent d'en haut une musique en harmonie avec ses pensées; pour peu qu'il soit familier aux habitudes conservatrices et insoucieuses de l'esprit oriental, il ne manque pas de se dire que corde et poulie doivent servir depuis un temps immémorial, et que tout a une fin. Pour être fixé à ce sujet, je demandai au caloyer qui reçut le filet et me délivra sur le balcon de son aire quand on changeait la corde :

— Mais, répondit-il avec étonnement, quand elle casse!

Cette assurance n'embellit pas les émotions de la descente, qui offre un moment particulièrement délicat, celui où les moines, après vous avoir ficelé, vous lancent brusquement de la plate-forme du tour dans le vide.

Je dois ajouter qu'on est payé de ces peines légères, en visitant les Météores, par la découverte de peintures murales de la plus haute importance pour l'histoire de l'art, égales, sinon supérieures, aux meilleures reliques du mont Athos. Le couvent de Saint-Varlaam, où nous allâmes coucher, est le plus riche en ce genre; et, du haut de cet observatoire naturel, le regard embrasse toute la plaine de Thessalie et le cours sinueux du Léthé. En contemplant au jour tombant cette gorge convulsée,

d'un aspect bizarre, triste et solitaire, je compris comment les anciens avaient placé au point où je me trouvais la source des fleuves infernaux, et dédié cette vallée aux divinités funèbres, aux rites magiques et aux incantations des sorcières. Quand la lune vint jeter une large lueur glauque sur les eaux de la rivière, qui rayait de sinueuses lignes d'acier l'ombre de la plaine, je me préparai à entendre les cris et le rhombe des classiques magiciennes de Thessalie. Je ne fus pourtant troublé que par l'igoumène de Varlaam, un vieil ascète tout blanc qui vint me rejoindre avec l'évêque et un de ses caloyers. Nous causâmes, et comme je lui demandais si son troupeau était nombreux, il me répondit avec tristesse :

— Nous ne sommes plus que six ; la foi s'en va, il ne vient plus de jeunes aux Météores pour remplacer les vieux que le Seigneur appelle. Depuis dix ans, aucun caloyer ne s'est présenté, excepté Vanghéli.

A ce nom, l'image du comédien de Nicée se réveilla subitement en moi ; il est ainsi des syllabes qui tombent comme une pierre dans les trous obscurs de la mémoire et en font jaillir une pluie de souvenirs.

— Vous avez un frère qui se nomme Vanghéli? m'écriai-je avec intérêt.

— Il en est venu un il y a quelques années, un vieillard qui est mort justement il y a trois semai-

nes. Je me rappelle même à ce propos, ajouta l'igoumène, que le bruit étant parvenu ici de votre arrivée à Larisse, le mourant témoigna l'espoir de vous voir aux Météores avant sa fin, il disait que le voyageur annoncé devait être un Franc de Stamboul qu'il avait connu.

A ce moment, le petit caloyer, qui se tenait en arrière avec une discrétion ecclésiastique et semblait brûler de se mêler à la conversation de ses supérieurs, s'avança timidement : — Voilà la chose, dit-il. C'est moi qui ai soigné Vanghéli, comme il s'en allait à Dieu ; mais sa tête, étant bien vieille, divaguait ; il racontait, sans que j'aie bien compris, qu'il avait une dette envers le voyageur Franc, et qu'il regrettait de mourir sans pouvoir la payer. Il recommandait de dire à Votre Honneur qu'il ne pouvait rien lui donner en ce monde et n'avait rien de plus à lui apprendre, mais que Votre Honneur aille voir sa tombe, qui en saurait davantage.

Intimement frappé par le retour fortuit de cette vie lointaine dans la mienne, je me levai et demandai à voir la sépulture de Vanghéli. Nous nous rendîmes à quelques pas de là, au chevet de l'église où les moines continuent le long sommeil qu'ils sont venus commencer dans cette retraite. Dieu sait comment les lentes actions des siècles ont apporté sur ces plateaux de la terre végétale où poussent courageusement des plantes

et des arbustes. Un fouillis de vignes folles et d'églantines couvrait la bande de terrain entre le bord du précipice et le mur de l'abside, grimpant à celle-ci, plongeant dans celui-là. Les brindilles et les pousses de mai, les orties et les ciguës s'étaient rejointes sur la tombe nouvelle et la masquaient déjà. Les moines firent signe à deux petits chevriers de la plaine qui avaient accompagné l'évêque ; les enfants découvrirent la pierre en tirant chacun à soi une brassée de feuillages et de fleurs. En les regardant faire, je me souvenais d'avoir rêvé un jour quelque part, aux Uffizi, je crois, devant une vieille gravure de Marc-Antonio qui représente, avec une composition semblable, une allégorie mythologique, « les Amours découvrant la Mort ».

La croix apparut, et je vis l'endroit où ce pauvre errant, battu par tant de fortunes, s'était enfin acquitté de vivre et avait trouvé un sommeil bien gagné ; le sort, étrange jusqu'au bout, semblait ne lui avoir accordé qu'un repos menacé dans cette poussière mal assurée au sommet d'un rocher entre ciel et terre.

Il y a quelque chose d'écrit là-dessus, remarqua l'évêque en montrant sur la pierre grise, en lumière sous le rayon de lune, des caractères grossièrement tracés au couteau, dont les entailles fraîches se découpaient en blanc.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais, continua le petit

caloyer ; il m'a chargé de graver ce seul mot sur la pierre, toujours pour Votre Honneur, disait-il.

Le vieil igoumène se pencha sur la tombe dont les ans le rapprochaient et lut, en épelant d'un doigt tremblant les caractères inégaux, ce mot que les Grecs actuels ont conservé de la langue des ancêtres : *eurèka*, j'ai trouvé.

— Tiens, c'est le mot d'Archimède ! fit l'évêque, qui se piquait de littérature.

— Non, reprit en se relevant l'igoumène, c'est le mot de la Mort.

Krasnoï Rok (Ukraine), juin 1877.

LA THESSALIE

ET LA FRONTIÈRE GRECQUE

NOTES DE VOYAGE

En quittant les monastères de l'Athos, au mois d'août 1875, j'avais l'intention de gagner la mer Adriatique par la Thessalie et l'Épire. Des circonstances imprévues m'arrêtèrent au pied des montagnes de Janina, et je ne pus voir en détail que la première de ces provinces. Les notes rapportées de cette excursion ne me parurent pas dignes alors d'être publiées; les beaux travaux de MM. Mézières et Heuzey ont tout dit sur l'archéologie de ces terres classiques; quant aux renseignements recueillis dans le pays sur ses conditions politiques et économiques, ils n'étaient pas assez concluants en faveur de l'ordre de choses existant à cette époque pour que les convenances de situation me permissent d'en faire usage. Mon carnet de voyageur alla rejoindre ses aînés, gardant pour lui

seul les surprises que le hasard sème sur les routes ; d'autres vinrent après lui, la vie passa, je l'oubliai.

Voici que, durant ces trois années, l'humanité, cette infatigable voyageuse, a marché d'un pas inaccoutumé, tenant son livre de notes, qui s'appelle l'histoire. Il y a deux mois, comme je parcourais les forêts d'Ukraine, occupé de tout autres études, les journaux m'apportèrent une de ces notes, prises sur le chemin par la voyageuse : celle-ci s'appellera le traité de Berlin. — En la lisant avec l'intérêt qu'on doit aux publications historiques, je fus surtout frappé par un article à la discussion duquel, assurait-on, nos représentants avaient apporté une attention toute particulière, et qui me parut répondre fort exactement à la réalité des faits, telle que je l'avais observée sur les lieux ; cet article traitait du recul probable de la frontière de Grèce au delà de la Thessalie méridionale. Je fis appel à mes souvenirs, et j'eus la satisfaction, — en est-il une plus grande pour un voyageur sincère ? — de constater que mes prévisions d'une autre époque sur la nécessité et les limites d'un remaniement de territoire s'accordaient avec les décisions autorisées de la haute assemblée. La Thessalie, peut-être un peu négligée par les Parisiens en temps ordinaire, est à l'ordre du jour depuis quelques semaines : le public français s'est pris d'intérêt pour les questions qui la concernent, et des impressions recueillies dans le

pays paraîtront aujourd'hui à leur heure. Ces impressions ne peuvent avoir quelque valeur qu'à la condition de rester ce qu'elles étaient à un moment où rien ne faisait prévoir les changements actuels. Je transcrirai sans aucune addition mes notes de 1875. Quand repassent devant nos yeux les éclatantes visions laissées par notre jeunesse sur les routes, il faut leur garder assez de tendresse et de regrets pour ne pas amortir leur lumière avec les ombres qui se sont placées entre elles et nous.

Salonique, août 1875.

Deux journées de cheval nous ont suffi pour traverser en écharpe la péninsule Chalcidique, de l'Athos jusqu'à Salonique. L'ancien berceau de la puissance macédonienne est aujourd'hui une assez triste terre. En contournant le golfe de Cassandre, on laisse derrière soi quelques riches métochies de la Montagne-Sainte ; en dehors de ces îlots de végétation, la terre est à peine cultivée, les hameaux se font rares et maigres ; quelques chevriers paissent leurs troupeaux sur les ruines d'Olynthe et de Potidée. Le second jour on suit de monotones plateaux de bruyères, coupés par des lits de torrents à sec, qui vont s'abaissant vers le golfe Thermaïque sur notre gauche. Çà et là une échappée de vue sur le golfe fait oublier la fatigue en ménageant un admirable tableau ; l'horizon de mer

est encadré par les crêtes décroissantes de l'Olympe, de l'Ossa et du Pélion, noyées dans une tremblante vapeur rose, demeures prêtes pour les divinités idéales. Vers le soir, nous franchissons un dernier plateau, à l'extrémité duquel Salonique nous apparaît enfin, allongée en forme de croissant au fond de son golfe, en amphithéâtre sur les croupes du mont Kortasch, assez semblable à Smyrne, sa sœur d'Asie. C'est la cité orientale, qu'il faut voir passer de loin dans le rêve, sans l'approcher : coquette et blanche à plaisir, se mirant dans les eaux lumineuses avec son noir bandeau de cyprès autour du front. Ces arbres marquent les lignes de cimetières qui investissent de près toute ville turque, camp de la mort qui fait éternellement le siège de la vie.

Nous traversons des vignes, un long faubourg bordé de petites maisons dans des vergers et nous entrons dans la ville. C'est ici que les gracieuses apparences s'évanouissent pour céder la place à la réalité : des rues étouffées, de chétives maisons de bois, des constructions lépreuses, des cloaques innomés. Sur plusieurs points, le quai s'est formé très simplement, par les immondices accumulées de la ville, qui gagnent sur la mer et étayent seules les baraques et les estacades : on a l'intention d'achever un quai de pierre, mais dans ce pays surtout, si les bonnes intentions se transforment en pavés, ces pavés ne servent pas en ce monde.

Tandis que je cherche à m'orienter dans ce triste labyrinthe, ma bonne fortune me fait rencontrer le consul de France, M. Moulin, qui me ramène dans le faubourg à sa maison d'été: une hospitalité cordiale me donne là le loisir de me reposer quelques jours entre les fatigues de l'Athos et celles qui m'attendent en Thessalie.

En faisant plus ample connaissance avec Salonique, durant ces quelques jours, mon impression première ne s'est guère modifiée. Le seul mérite de la ville est d'avoir conservé une série d'églises fort anciennes, qui permettent de suivre pas à pas les transformations du procédé architectural durant les premiers siècles du christianisme. Sous ce rapport, Salonique est un musée unique dans le Levant et qui n'a son égal qu'à Rome. La basilique romaine est représentée par un type très pur, Saint-Dimitri. Convertie en mosquée, elle a gardé dans une chapelle le tombeau du saint; l'iman y entretient pieusement une lampe pour le compte des chrétiens qui lui apportent leur rémunération en venant y prier; rare et touchant exemple de confraternité entre les deux cultes. — Nous trouvons ensuite un panthéon, avec sa rotonde païenne, coiffée d'une coupole qui doit dater de Constantin; il reproduit exactement le panthéon d'Agrippa. Enfin le siècle de Justinien comparaît avec l'inévitable Sainte-Sophie, calquée sur le plan de la métropole byzantine, aux quatre nefs en croix, engen-

drant la coupole centrale. Ici d'élégantes mosaïques ont échappé au voile de chaux réglementaire des maçons musulmans. Si les conquérants avaient montré partout la même modération qu'à Salonique, l'Orient ne serait qu'un vaste musée d'un inexprimable intérêt. Quand les cultes ne bâtissent pas pour leur compte et se contentent de l'héritage de leurs prédécesseurs, ne pourrait-on leur demander d'être plus respectueux de ce patrimoine? Voici des temples dont deux au moins ont abrité trois formes successives de la piété humaine; ils n'en sont que plus vénérables, et les religions ne gagnent rien à brûler l'autel qui les a reçues, quand les évolutions historiques les en exilent. — La grande figure de Paul hante toutes ces églises et domine tous leurs souvenirs: le muezzin qui psalmodie l'appel d'Allah du haut du panthéon m'a montré, dans la cour de l'édifice, un ambon de vert antique qui aurait été, suivant lui, la chaire de l'apôtre.

On en a fini avec les curiosités de la ville en visitant, après les temples, l'arc de Constantin, reproduction de l'arc de Titus à Rome, qui montre sur ses bas-reliefs effacés des caravanes de chameaux portant le butin pris aux Sarmates: le château des Sept-Tours, citadelle turque accrochée aux flancs de la montagne, d'où elle domine la ville et le port; l'emplacement d'un temple antique à l'entrée de la ville, sur le quai; il fut dépossédé par

une tour moyen âge, bondée de prisonniers qui gesticulent à travers les lucarnes grillées ; d'aucuns, assis sur les créneaux du couronnement, regardent mélancoliquement fuir sur la mer les voiles des barques et les ailes des mouettes, décevantes images de liberté.

J'ai couru un peu tous les quartiers de la ville moderne, en cherchant ces vestiges du passé ; ils se ressemblent par leur aspect commun de misère et d'incurie. Il faut ajouter, pour expliquer cet état de choses, que Salonique est la Jérusalem moderne de l'Orient. Tout le long de ses ruelles montueuses, on rencontre de maigres fils d'Israël, glissant de leur pas affairé et furtif ; sur les portes, des Juives au type puissant, pâle et fier, allaitent leurs enfants. Sur une population de 80,000 âmes, on compte que plus de 50,000 appartiennent à la race hébraïque. La plupart de ces familles passèrent d'Espagne en Roumélie au XVe siècle ; l'indifférence dédaigneuse du musulman était un bienfait pour elles après les proscriptions des États catholiques. Salonique leur doit ce caractère sordide et actif, propre aux groupes israélites en Orient.

Ce port est le grand marché des céréales et des tabacs pour toute la Roumélie ; mais ce mouvement commercial n'est qu'un faible essai, si on le compare au développement dont il est susceptible dans certaines chances d'avenir. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre le rôle

considérable destiné à Salonique dans l'économie future de l'Europe, depuis l'ouverture du canal de Suez. Les vapeurs postaux mettent actuellement trois jours pleins de Port-Saïd à Brindisi, quatre jusqu'à Trieste, cinq ou six jusqu'à Marseille; ils peuvent franchir en cinquante heures la distance entre l'Égypte et Salonique. En outre les marchandises débarquées dans les entrepôts de l'Adriatique et de la Méditerranée ont à fournir de longs parcours sur les voies ferrées avant d'atteindre le bassin du Danube et l'Europe orientale. Quand le chemin de fer, aujourd'hui ébauché dans la vallée du Vardar, se continuera par une des vallées bosniaques ou serbes de la Drina, de l'Ibar ou de la Morava et viendra rejoindre le Danube, Salonique sera le point de transbordement le plus proche de ce fleuve par terre, le plus voisin du canal de Suez par mer; ce magnifique port, dormant dans des eaux profondes au fond d'un golfe, abrité des vents par de hautes montagnes, deviendra l'entrepôt naturel de toute la péninsule des Balkans, de la Hongrie, des Principautés, de la Pologne, de la Russie occidentale; la vallée du Vardar est la route indiquée où doivent se croiser les richesses de l'Inde et du nord de l'Europe, le jour où, par le fait des déplacements historiques, une race industrieuse et énergique viendra y appliquer les grands instruments du travail moderne: ce jour-là, Brindisi et Marseille recevront un coup redoutable.

Heureusement pour notre chère Marseille, ces menaces semblent encore bien lointaines. Quand j'ai voulu aller reconnaître l'embouchure du fleuve auquel mon imagination prêtait de si belles destinées, on m'en a vivement détourné, en m'assurant que les fièvres les plus malignes habitent seules sur ses bords. Nous occupons une petite maison à l'extrémité du faubourg qui forme la corne orientale du croissant figuré par la ville : de là on me montre du doigt, comme un fléau visible, les vapeurs épaisses qui couvrent la pointe de la corne occidentale, perdue dans les marais stagnants du Vardar. La malheureuse population de ce faubourg est tout entière décimée par la fièvre durant les deux tiers de l'année. Un chemin de fer est nominalement ouvert de Salonique à Uskup ; il y a trois départs chaque semaine, un par quarante-huit heures, et rien ne prouve que les trains n'arrivent pas habituellement jusqu'à Uskup. Au delà commencent les régions presque mythiques de l'Albanie; ces montagnes, sises au cœur de l'Europe et dont, par un beau temps, on aperçoit les cimes d'Otrante et de Brindisi, sont moins parcourues et moins bien connues de nous que certaines peuplades du Niger.

J'ai pu causer ces jours-ci avec un de nos compatriotes qui en arrive, un ingénieur employé aux travaux du tronçon entre Uskup et Mitrovitza ; il s'en revient dégoûté, impayé, fort sceptique sur

l'avenir de l'œuvre à laquelle il a collaboré. Les détails terriblement pittoresques qu'il me donne sur les mœurs albanaises, étudiées à domicile, semblent appartenir aux récits homériques beaucoup plus qu'à la vie contemporaine. Le yataghan et le fusil sont les seules lois de la montagne Guègue, où tout homme marche armé. Mon ingénieur me raconte quelques scènes dont il a été récemment témoin : une fois ce sont deux Arnautes qui se prennent de querelle à propos d'un lièvre que tous deux prétendent avoir abattu ; l'un d'eux saisit sa carabine, couche son compétiteur raide mort sur le champ, et s'en retourne tranquillement avec la pièce de gibier ; les essais de perception des taxes par les agents du fisc ottoman se terminent souvent par des tueries de ce genre. Il y a peu de jours, des zaptiés turcs ont voulu pénétrer de vive force dans la maison d'un contribuable récalcitrant : le père était aux champs, ses deux fils au logis ; l'un d'eux décroche son long fusil à pierre et blesse un des soldats ; les camarades du blessé ripostent, tuent les deux frères : le père entend la fusillade, revient du travail, et meurt en se battant sur le seuil de sa maison.

D'ailleurs on a rarement le mauvais goût de rappeler les taxes et le tribut à de pareils débiteurs ; Arnautes musulmans et Guègues catholiques vivent en fait dans leurs montagnes absolument indépendants de tout autre pouvoir constitué que celui de

leur clan. Quand les grands capitaines ottomans ont su entraîner ces populations belliqueuses à leur suite, ils en ont tiré leurs meilleurs soldats. Ce semble être leur vocation de courir la terre à la suite des conquérants. Si l'on songe à l'antiquité de cette race, préexistante à toutes celles de la péninsule illyrique et dont l'origine et la langue défient encore les investigations de la science, on se convainc que la glorieuse phalange d'Alexandre a puisé sa principale force dans ces montagnards, plutôt que dans le sang appauvri des Grecs de Macédoine. Ce sont eux que les historiens désignent sous le nom vague d'Épirotes. Ainsi, de notre temps, c'est un noyau d'Albanais, conduit par Méhémet-Ali, l'un des leurs, qui a conquis l'Égypte et la Syrie. Ces rudes Arnautes en imposent encore au Turc et à l'Arabe; plus d'une fois j'ai retrouvé dans les villes du haut Nil, aux portes de Nubie, quatre ou cinq de ces vieux compagnons du grand pacha, qui maintenaient seuls une population nombreuse de fellahs et la conduisaient à la corvée, une baguette à la main; de même, pensais-je, les pères de ceux-ci, les quelques garnisaires qu'Alexandre pouvait détacher de sa petite armée, devaient maintenir par la terreur de leur nom les villes populeuses d'Assyrie, de Perse, d'Égypte, que le jeune victorieux avait conquises en courant.

Quoi qu'il en soit de cette thèse historique, il est probable que ces tribus ombrageuses réservent

à la civilisation de fâcheuses surprises. Supposons un instant, — hypothèse que rien n'autorise, — l'apparition de l'Œdipe qui débrouillera l'énigme orientale ; ce magicien a classé et contenté chacune des races qui se disputent la péninsule du Balkan ; reste l'Albanie avec sa population aguerrie, indomptable, réfractaire à toute assimilation aux races voisines, mais ne portant pas en elle, il faut bien l'avouer, les éléments d'un gouvernement régulier et civilisateur ; cette population, admirablement armée et retranchée par la nature, pourra tenir bien longtemps en échec même les grandes puissances militaires qui entreprendraient de la réduire. Voilà une des coordonnées du problème oriental dont on s'est peu occupé jusqu'ici et qui sera peut-être la plus délicate à résoudre.

J'aurais été fort désireux de me risquer sur le problématique chemin de fer du Vardar et de tenter une reconnaissance dans ces curieuses montagnes. Mais une insurrection grave a éclaté depuis quelques semaines en Herzégovine ; on est sans nouvelles à Salonique, on ignore comment se développe et jusqu'où s'étend le mouvement. Dans ces circonstances, il faut renoncer à se diriger vers le nord. Je vais me rabattre sur l'Olympe et la Thessalie.

De ce côté sévit un autre fléau : le brigandage, qui a repris depuis quelque temps avec une forte recrudescence. Mais, si ce fléau pèse lourdement sur les

provinces qu'il désole, il est à peu près sans péril pour un voyageur prudent et au fait des habitudes du pays. Dans un conseil tenu avec M. Moulin et quelques amis expérimentés au sujet de mes plans, on décide à l'unanimité que je dois prendre le taureau par les cornes, c'est-à-dire engager comme drogman un ancien bandit, qui m'accréditera au besoin auprès de ses collègues. Aussitôt dit, aussitôt fait. On m'amène Capitan-Dimitri, vieux klephte à tête paterne, ex-chef de brigands retiré des affaires, qui vit de je ne sais quel commerce à Salonique ; il me mettra en bons rapports avec son confrère Sotiri, qui travaille maintenant dans l'Olympe. Nous sommes tombés d'accord sur les conditions; mais ce matin, au dernier moment, le tendre bandit vient m'annoncer que sa sœur est gravement malade; il a l'esprit de famille et ne peut se résoudre à partir dans cette inquiétude. Fort désappointé, je retourne en ville à la recherche d'un mentor et ne trouve sous ma main que le cafetier Christo, un honnête Grec dont le commerce ne marche pas, moins pittoresque, moins martial, mais qui a parcouru ces provinces, assure-t-il, et parle une demi-douzaine de langues. Je l'engage séance tenante, et il m'amène vers le soir la barque qui doit me transporter de l'autre côté du golfe. Faute de mieux, un riche négociant, qui a une exploitation forestière dans l'Olympe, me donne une lettre de recommandation pour Sotiri, au cas où je

le rencontrerais sur mon chemin. M. X... l'a employé jadis dans son administration : maintenant encore, durant les mortes saisons de son métier, le partisan daigne surveiller l'exploitation des bois, empêcher les malhonnêtes gens et les gabelous de faire du tort au propriétaire ; ce serait, assure-t-on, le meilleur des intendants. — Tout ceci peut paraître paradoxal à distance : quiconque a vécu dans ce pays affirmera que ces faits répondent aux réalités quotidiennes.

Le vent fraîchit, la voile bat la rampe de la petite échelle devant la maison consulaire. Que de fois j'ai fait de ces adieux émus aux demeures hospitalières qui m'ont accueilli en pays lointain! Quelques jours de vie commune, dans ces étapes du voyageur, créent des liens d'amitié plus solides que des années de voisinage dans nos villes. Ce toit familier qui vous abrite une heure entre de longues semaines d'isolement et de fatigues, c'est un coin de patrie et de foyer placé par le ciel sur la route. Je l'ai toujours quitté le cœur gros, quel qu'il fût. Ici surtout il m'est apparu souriant, cachant un jeune ménage, de beaux enfants blonds, un de ces nids honnêtes construits dans l'exil, après de longues années de dur labeur, par ces modestes serviteurs de la France qui portent au loin l'exemple du devoir accompli et l'honneur du nom national. Puisse le bonheur mérité chanter longtemps sur cette maison comme les accords de la valse qui

s'en échappent et poursuivent gaiement le voyageur fuyant sur la mer assombrie [1] !

Le mont Olympe, Ékatérini, Lithochôri.

Vraie journée de voyage, avec ses fatigues, ses audaces, son imprévu. La largeur du golfe Thermaïque, entre Salonique et le port d'Ékatérini, au pied de l'Olympe, est d'environ 30 milles marins. Telle est la distance que les bateliers grecs franchissent en une nuit sur de petites barques de quelques pieds montées par deux hommes. Celle où j'ai pris place hier soir s'appelle une *peyramare* dans le langage des mariniers de Salonique. Nul abri n'y est ménagé : je me couche sur mon manteau au pied du mât, et tandis que mon lit de planches, insensiblement bercé, glisse d'un essor silencieux, je regarde les étoiles passer successivement entre les arêtes des deux voiles qui coupent le ciel audessus de ma tête. Cette navigation poétique dure jusqu'au tournant du cap Kara-Bournu ; là, comme

1. Hélas ! ce souhait n'a pas porté bonheur à la pauvre maison. Quelques mois à peine après que j'en avais passé le seuil, l'horrible catastrophe que tout le monde connaît s'est abattue sur elle. Mon courageux ami a été massacré en remplissant les devoirs de sa charge ; un soir on a rapporté à madame Moulin et aux deux enfants un cadavre méconnaissable, broyé avec les piques arrachées aux grilles de la mosquée, traîné en lambeaux dans les cloaques de Salonique... On sait le reste de ces hideux détails. Que l'honnête homme tombé en soldat, et plus tristement qu'un soldat, sous le drapeau de la France, reçoive ici ce dernier hommage de son hôte.

nous quittons la terre pour traverser le golfe, le vent s'élève brusquement et grossit de minute en minute, souffletant la grand'voile. La petite coque rampe comme une couleuvre en sifflant sur la crête des vagues et soulève de la proue des gerbes phosphorescentes. Nous embarquons des paquets de mer, la toile humide me fouette le visage ; c'est une singulière sensation de se trouver à un demi-pied de cette eau courroucée qui vous lèche de son haleine salée. Les Grecs, si braves à la mer, sont inquiets et indécis, le vent contraire fraîchit : je pourrais répéter à mes hommes le mot de César; malheureusement on n'entend ces mots-là qu'au collège. Je me contente de les inviter à virer de bord, si c'est possible, pour jeter l'ancre à la côte de Roumélie; ils y réussissent, et la nuit se passe tant bien que mal dans cette balançoire. A l'aube, le vent change, nous retraversons le golfe et, vers onze heures, nous atterrissons à l'échelle d'Ékatérini, sur la plage thessalienne : depuis quinze heures, nous sommes secoués dans notre coquille, trempés comme au sortir d'un bain, tout poudreux d'une poussière blanche de sel marin déposée sur nos manteaux par les vagues.

Deux zaptiés viennent au-devant de moi sur le petit port; ils ont frété pour mon usage une *talika*, voiture homérique, qui me conduit en une heure au bourg adossé aux derniers contre-forts que le mont Olympe projette vers le nord-est. J'entre dans la

grand'salle du konak, l'hôtel municipal de l'endroit. Les personnages qui s'y prélassent sur le divan éventré mériteraient une longue étude : le moraliste y trouverait son profit plus encore que le peintre ; il verrait dans ce petit monde un tableau fidèle de la vie provinciale, il y surprendrait l'explication de bien des faits qui restent obscurs pour l'Occident.

L'homme considérable de la localité est évidemment le « Commandant » d'Ékatérini, grand soudard albanais de six pieds, tout gris, au profil inquiétant, jovial et cynique ; prenez un vieux reître flamand dans un fond de tableau de Velasquez, affublez-le d'une défroque qui rappelle le costume de nos zouaves, vous aurez le « Commandant » d'Ékatérini. Il commande la force armée du district, une vingtaine d'Albanais irréguliers, — comme leur chef, — qui traînent leurs haillons et leurs armes de tout modèle sur la place. Cette troupe est chargée de réduire Sotiri et ses huit compagnons, qui opèrent en ce moment sur nos têtes, dans le versant nord de l'Olympe. En examinant ces guerriers et en écoutant leur capitaine, on pense involontairement au mot de Juvénal : *Quis custodiet custodes ipsos*. Il ne faut pas une longue inspection pour se convaincre que poursuivants et poursuivis doivent arriver vite à s'entendre, sinon à se confondre. Le « Commandant » est grand causeur et fort intéressant à écouter. Il ne

cache pas que ses hommes, — miliciens ayant achevé leur temps et qui attendent la paie arriérée, volontaires descendus des montagnes avec leur fusil pour gagner quelques piastres, — se dédommagent comme ils peuvent de leurs longs jeûnes et sont aujourd'hui du côté de la légalité comme ils peuvent être demain de l'autre. Lui-même a longtemps traîné son sabre de par le monde, à la suite des armées turques, sans atteindre la fortune, et s'est retiré dans ce canton, qui est le sien, pour y exercer les prérogatives de son grade. Il vit de Sotiri comme le juge vit du procès. A l'entendre, la province serait dévastée sans sa vigilance. Il raconte en grec, langue des gens éloquents, et les bulletins du « Commandant » feraient envie à plus d'un général. « Pas plus tard qu'hier, engagement très brillant avec la bande, à quelques lieues d'Ékatérini, dans le col que l'on voit d'ici. Après une chaude fusillade, la troupe, ayant mis les brigands en fuite, s'est repliée en bon ordre. Sotiri a été gravement blessé; s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux et n'a qu'à se bien tenir. » Nous saurons bientôt ce qu'il faut penser de cette allégation.

Sotiri manquant par malheur à la réunion, il est juste d'esquisser sa biographie telle qu'on me l'a contée à Salonique. Il est né brigand, comme on naît bottier ou orfèvre, et a longtemps exercé sa profession dans l'Olympe. Il y a quelques années, les affaires étant dans le marasme, peut-être

par suite de la concurrence trop vive, il vint demander l'*aman* à Salonique : on le reçut en grâce, il tâta quelque peu de la tour du quai, et fut bientôt admis et appointé dans une des administrations du vilayet. On ne dit pas qu'il ait donné aucun sujet de plainte durant les deux années qu'il y passa. Dans ces derniers temps, Sotiri crut s'apercevoir qu'on le traitait avec méfiance et qu'on avait de mauvaises intentions à son endroit ; il s'aperçut avant tout que les appointements étaient fort irrégulièrement payés. Une belle nuit du mois dernier, il se jeta dans une *peyramare*, traversa le golfe et aborda à Ékatérini, comme je l'ai fait cette nuit ; il laissait une lettre adressée au pacha, dans laquelle il se plaignait des torts qu'on avait eus envers lui et déclarait respectueusement qu'il allait reprendre son ancien métier.

Je reviens à mes hôtes. Comme le « Commandant » achevait ses histoires, un jeune homme au type arménien prononcé, à l'air vif et intelligent, coiffé du fez, mais vêtu d'un paletot gris à la franque, se présente à moi ; c'est un employé de l'administration des forêts. Il parle avec volubilité un français très correct, et semble en le parlant jouir de sa haute supériorité sur le monde qui l'entoure. Il commence le réquisitoire habituel de tout raïa au service de la Porte contre l'administration à laquelle il appartient et contre le gouvernement en général, qui rend la tâche impossible. La satire

est sanglante et la forme en est vive; malheureusement je sais de bonne source que mon interlocuteur vit des abus qu'il dénonce, en les aggravant à son profit, et que les habiletés du serviteur sont ici plus nuisibles que l'incurie du maître. L'effendi veut bien me prévenir que l'engagement d'hier est à l'usage des étrangers, et que les brigands tués par le « Commandant » se portent assez bien. Il me montre avec un geste de suprême dédain un personnage accroupi sur le divan, puis se retourne à l'appel de ce personnage et s'incline servilement devant lui, les mains croisées sur le cœur.

Ce dernier est le *mudir* de l'endroit, une sorte de maire et de préfet tout ensemble. C'est un Turc de la vieille roche, bien qu'il porte la hideuse redingote de la réforme. Replié sur sa couche, il égrène un chapelet en silence, prête une oreille indifférente à ces langues étrangères, et promène sur ses subordonnés un regard d'une finesse paresseuse, chargé d'insouciance et de mépris ; on devine dans ce regard fataliste l'absence d'illusions et l'horreur de la lutte ; on sent que cet homme ne lèverait pas le petit doigt pour empêcher l'empire du monde de s'écrouler. Lui seul est digne dans tout l'entourage, — malgré son costume ridicule, — de cette dignité superbe et animale du fauve, qui suit son instinct, bon ou mauvais, dévore quelquefois, mais ne griffe jamais. Derrière lui, debout dans la porte, pieds nus et en redingote, deux greffiers at-

tendent un travail qui ne vient pas, portant à la ceinture l'écritoire de cuivre où l'encre est depuis longtemps figée. — Si le vieil Ésope, revenant dans sa patrie, passait par cette salle, il rêverait d'une fable intitulée : *le Chat-Tigre, le Renard et le Lion endormi.* Je me suis attardé à ce microcosme; mais vraiment il y aurait là de quoi songer longtemps.

Et pourtant les sonnettes des mules m'invitent à me mettre en quête d'autres tableaux. Le « Commandant » m'engage à prendre deux de ses hommes pour escorter ma petite caravane; je choisis deux jeunes garçons d'une vingtaine d'années, à la mine robuste et décidée. On pourrait croire, après ce que j'ai dit, que c'est là une médiocre précaution; ce serait une erreur. Comme tous les primitifs, comme les cheiks bédouins auxquels j'ai eu affaire en Syrie, les Albanais ont des idées inflexibles sur la parole donnée et l'engagement pris; tant qu'on le paie exactement et qu'on le traite bien, l'Arnaute sert avec une fidélité de dogue et se ferait hacher en pièces avant qu'on touchât au voyageur dont il répond. Tous ceux qui ont parcouru l'Orient avec des cawas albanais les préfèrent pour ce métier aux hommes des autres races. Après avoir accepté mes offres, mes deux guides m'ont servi avec un zèle, un entrain, une hardiesse exemplaires. Quand, au premier poste de soldats, j'ai voulu les renvoyer et en prendre d'autres, les pau-

vres diables, qui n'ont pas vu la couleur d'une piastre depuis de longs mois, m'ont supplié de les garder pendant tout mon voyage, quelle qu'en fût la durée. Au bout de quinze jours de vie commune, ils auraient passé par le feu sur un signe. Voici deux garçons qui feraient les meilleurs soldats du monde, encadrés dans un de nos régiments, sous les ordres de chefs intelligents et justes ; affamés et dépravés, ils feront peut-être un jour deux bandits. Dans ce pays comme ailleurs, l'homme n'est pas l'instrument d'une destination aveugle, qui le marque pour le bien ou pour le mal ; il n'est que le produit de l'éducation, du milieu, des directions honnêtes ou des influences énervantes qui le pétrissent à leur image.

Nous nous mettons en route : les deux enfants sautent en selle, piquent gaiement à l'avant-garde, et les voilà partis pour aller, s'il le faut, jusqu'aux confins de l'Asie, sans tourner la tête derrière eux. L'arrière-garde est moins forte ; elle est couverte par Christo ; le cafetier de Salonique se dessine comme le plus incommode des *impedimenta*, et je crains de devoir être son guide, son serviteur et son drogman.

Nous traversons des vallées aux noms illustres, Pydna, Pétra, les défilés d'où les Macédoniens et après eux les Romains de Paul-Émile s'élancèrent sur la Grèce agonisante. Cette terre, se jugeant apparemment de trop fière race pour le travail, ne

produit que des souvenirs historiques : de champs et de cultures, il n'y a pour ainsi dire pas de traces sur notre parcours. La route n'en est pas moins gracieuse, tantôt plongeant dans les flots du golfe sur notre gauche, rejoignant la plage aux petites échelles où se balancent les barques de pêche, tantôt remontant à droite sur les pentes orientales de l'Olympe que nous contournons. Vue d'ici, la montagne des dieux est superbe, partagée en deux par un coup d'épée à la Roland, bien ravinée, boisée de chênes et de pins de Larisse. Elle se dresse à 3,000 mètres sur nos têtes, et avant quatre heures son ombre noire assombrit le chemin. Ce phénomène me rappelle les séduisantes théories de Max Muller sur l'origine des mythes; c'est en voyant le dieu prototype, l'éclatant Phœbus Apollon, disparaître avant l'heure derrière ces sommets, que les premiers habitants de cette contrée ont été naturellement amenés à lui assigner là-haut sa demeure.

Nous trouvons au point culminant de la route le gros village de Lithochôri, où nous passons la nuit. Ce village est admirablement assis dans la verdure, au bord d'un torrent encaissé en abîme, qui s'échappe de la grande fente centrale du massif. De ce point, l'œil plonge dans le cœur du géant, où les rayons du jour ne doivent jamais pénétrer. La nuit n'y tombe pas; elle y demeure et s'épaissit sur les noires parois de forêts qui se dressent à l'arrière-

plan, derrière les rochers à pic des gorges plus voisines de nous. Ces parois forment en s'évasant un cirque profond, aux bords chargés de neige. Dans ce cratère, disent les chasseurs de la montagne, il y a des lacs d'eau glacée où glissent des cygnes noirs. Un touriste consciencieux tenterait l'ascension du pic : je n'irai troubler ni les cygnes, ni les dieux dont ils portent le deuil. Peut-être les pauvres et gracieuses déités ont-elles regagné leur aire natale, depuis que notre siècle impitoyable les a exilées de la poésie, leur suprême refuge; peut-être les derniers des immortels grelottent-ils au bord des lacs glacés, comme leurs dernières statues au bord des étangs solitaires de Versailles, de Schœnbrunn ou de Potsdam, en compagnie des ombres galantes du siècle qui les aimait encore, s'il ne les adorait plus. Le nôtre est mûr pour la grande parole; il ne cherche plus les dieux sur les montagnes, mais en esprit et en vérité; quand ses fils reviennent des terres lointaines, il ne leur demande pas de lui rapporter des divinités ou des mythologies mortes, mais de lui raconter les merveilles de la forte nature et l'histoire vivante des âmes humaines.

Ce ne sont d'ailleurs pas les âmes de Lithochôri qui nous donneront de vives clartés. Triste et sauvage est la physionomie de cette population montagnarde. Elle est fort mélangée; sur les quatre-vingts familles qui la composent, il y a des Grecs, des Albanais, des Bulgares, des Valaques du Pinde,

des Juifs, toute la mosaïque orientale. Un *tchaouch* (sergent) et cinq ou six Arnautes représentent seuls l'autorité. Il en est ainsi de tous les villages du massif de l'Olympe, soit de ce côté, sur le versant maritime, soit de l'autre, dans les vallées du Xérias, à Vlacholivado, à Tzaritzéna, à Déméniko. Les races y sont croisées et enchevêtrées. Ces montagnards misérables, peu adonnés à l'agriculture, vivant d'exploitations forestières, de charbonnages, de quelques extractions de minerais, tour à tour victimes ou complices des bandes de malfaiteurs dont l'Olympe est le quartier général, empruntent à ces conditions d'existence un caractère dur et farouche.

Je vais m'asseoir au petit café sur le torrent, où les gros bonnets du village sont réunis autour des narghilés à la nuit tombante. Je suis frappé de l'accueil qu'on m'y fait. Sans doute on s'empresse autour de l'étranger, aubaine bien rare à Lithochôri; mais je ne retrouve dans cet empressement ni les allures gaies, hospitalières, affables jusque dans leur indiscrétion, des Grecs de la plaine et de race pure, ni la réserve digne et silencieuse de l'Arabe. Les regards sont défiants, les visages fermés, on questionne beaucoup et on se livre peu. La parole est au médecin, au pédagogue, à des courtiers du commerce des bois. On cause de politique, naturellement, de chemins de fer, des économies de la Porte, des récentes inondations de la France,

dont l'écho est arrivé jusqu'ici. Surtout on m'accable de questions : qui je suis, ce qui m'amène, où je vais ; on cherche évidemment à m'effrayer en dénombrant des bandes de brigands qui tiendraient la campagne, et que mes interlocuteurs ont peut-être d'excellentes raisons pour bien connaître. Au grand désappointement de la galerie, le phénoménal étranger s'éclipse en laissant planer un nuage discret sur ses projets et sur la direction qu'il compte prendre le lendemain. C'est la première règle de la stratégie en pays de klephtes.

Je rentre au logis que l'autorité militaire, — le sergent albanais, — m'a fait assigner ; les maîtres se retirent froidement après avoir fait leurs conditions. Autres traits que je n'ai jamais rencontrés dans les villages de Roumélie ou de Thrace : chacun s'y dispute le plaisir de loger le voyageur, et l'hôte qui a cette bonne fortune le poursuit de prévenances et de causeries importunes parfois, mais toujours gracieuses. Allons, je n'emporterai qu'un médiocre souvenir du sauvage Lithochôri, où je m'endors sur une natte de *skouni*, au fracas du vent qui s'échappe de la gorge de l'Olympe, à la lueur de la lampe brûlant, si près de la demeure de Jupin, au-dessous de l'icône orthodoxe. Si l'on pouvait descendre dans la conscience obscure de mes hôtes, on n'y trouverait pas, je gage, de différence sensible entre la conception qu'ils se font du dieu nouveau et celle que leurs aïeux se faisaient du dieu ancien.

On redescend de Lithochôri sur les pentes méridionales, crevassées de ravines profondes et de torrents à sec. Jusqu'à la côte, le pays est nu et inculte, les chevaux avancent avec peine dans les fourrés épineux de paliurus et d'acacias. Nous passons à Platamona, forteresse turco-vénitienne, pittoresquement juchée au sommet d'une roche à pic sur la mer. De là la route,— ce mot n'a bien entendu qu'un sens tout idéal, — s'abaisse sur les dernières croupes que la montagne projette vers le sud, dans la riche vallée qui s'évase en demi-cercle entre l'Olympe et l'Ossa, à l'embouchure du Salamvrias, l'antique Pénée. Nous gagnons les bords du fleuve classique à travers les belles cultures de maïs de Réchid-Pacha, sous les ombrages des platanes, des bouleaux et des chênes, qui sont doublement les bienvenus, après une traite sur les flancs de la montagne par un midi d'août. Nous ne sommes pas au bout de nos enchantements : par miracle, ce fleuve a de l'eau! Seul entre ses frères de Grèce, il roule autre chose que des fleurs de laurier-rose, une belle eau profonde, qui pourrait tenter des barques. Un magnifique pont turc, de la grande époque de Sélim, à courbe très adoucie, supporté par des arches en tiers-point, nous invite à traverser : invitation fallacieuse, car il va sans dire que l'une des arches est écroulée au fil de l'eau depuis des années déjà lointaines. On traverse un peu plus haut sur un bac, et le pittoresque n'y perd rien :

hommes et chevaux s'entassent sur la lourde machine, sous un berceau de sycomores, et atterrissent sur l'autre rive, devant un corps de garde albanais, qui veille à l'étroite issue de la vallée de Tempé.

Tempé, Ambélakia.

J'approche de la vallée sacrée avec l'émotion classique qui lui est due, mais aussi, l'avouerai-je, avec une défiance enracinée par de nombreuses désillusions. Est-ce l'outrage des siècles qui a déshonoré les paysages tant vantés de la Grèce antique? Est-ce la riche imagination des Hellènes qui les a parés de grâces absentes? Ce n'est pas le lieu d'agiter cette question délicate. Toujours est-il que fleuves sans eaux, vallées sans verdure, montagnes sans forêts, autorisent souvent le voyageur, embarqué sur la foi des poètes, à murmurer le *quidquid audet Græcia mendax*. Ici du moins et pour une fois, faisons à la Grèce, notre mère, une éclatante réparation. Elle est charmante, cette gorge de Tempé, encaissée entre ses deux murailles à pic, blottie sous les platanes, ombreuse et silencieuse. Le Salamvrias, ou plutôt le Pénée, — laissons-lui son doux nom d'autrefois, — court en chuchotant sous une arche de verdure continue; le flot jaune et profond, refoulé dans ce lit étroit, ronge la pierre de la muraille de gauche. La route, telle que l'ont créée les Romains, serpente sur une mince corniche, au flanc de la muraille de droite. Souvent les

parois de roches se dressent perpendiculairement à une telle hauteur que le jour descend à peine dans ces profondeurs. La gorge se prolonge sur une longueur de 4 à 5 kilomètres, véritable oasis dans le désert pour le voyageur qui arrive des croupes brûlées de l'Olympe ou des marais desséchés de la plaine de Larisse.

Cette tranchée naturelle est due, on le constate au premier coup d'œil, soit à un cataclysme violent, soit à la lente action des eaux qui se sont frayé un chemin vers la mer en séparant par cette trouée le mot Ossa et le mont Olympe ; ils ne formaient qu'une seule chaîne continue aux époques géologiques où la Thessalie inférieure était un vaste lac, gardant les eaux du Pénée dans le bassin compris entre les monts Othrys, le massif de Pinde et celui de l'Olympe, terminé par le Pélion. La science moderne a établi tout ceci; le vieil Hérodote, qui pressentait bien des choses, se l'était déjà laissé conter : « On dit de la Thessalie que jadis elle formait un lac... » — et le père des touristes ajoute, avec ce scepticisme discret et cette aimable ironie qui font si souvent penser au génie de Montaigne, — « les Thessaliens eux-mêmes rapportent que Neptune a fait le canal par où s'écoule le Pénée; c'est assez vraisemblable, car pour qui croit que Neptune ébranle la terre et que les crevasses produites par les tremblements de terre sont l'œuvre de ce dieu, il est visible au premier aspect que

Neptune a fait le conduit ; en effet, il provient d'un tremblement de terre ; c'est du moins ce que j'ai pensé en voyant le séparation des montagnes. »

Bêtes et gens se plongent dans l'eau apollonienne et s'endorment au bruit d'une cascade dévalant des rocs. On déjeune d'une pastèque, et l'on reprend la route dont les lacets montent et descendent. D'un de ses coudes, on voit une dernière fois la nappe bleue lamée d'or du golfe Thermaïque, divinement encadré dans l'ovale des montagnes. On dépasse l'inscription gravée sur le rocher par Lucius Cassius Longinus ; inutile de la reproduire, puisque de temps immémorial elle fait la joie des voyageurs frottés d'épigraphie qui suivent cette route. Un peu plus loin, le *Castro tis Oraias*, nid d'aigle génois, profile ses pans de murs ruinés sur une crête inaccessible et rappelle notre donjon de Crussol dans la vallée du Rhône.

Le Château de la Belle ! Je me promets de demander sa légende à l'étape de ce soir. Enfin la gorge s'évase, les montagnes s'écartent, et nous tournons à gauche pour gravir les pentes de l'Ossa, où la petite ville d'Ambélakia nous promet un bon gîte. Je quitte, non sans regrets, la souriante vallée de Tempé, qui fuit si harmonieusement à l'ombre sévère des grands monts, comme un doux vers d'André Chénier dans son fier moule de marbre antique !

Ambélakia doit son nom aux vignobles qui l'en-

tourent. C'est un bourg de trois cents maisons, blanches et coquettes, avec un air d'aisance relative. La population accorte et avenante qui se presse sur mon passage ne rappelle en rien celle des districts de l'Olympe. Tous les habitants, sans exception, sont de pure race grecque ; ils en ont le type marqué et en portent le costume avec une certaine recherche. Le fez lui-même, la coiffure obligatoire qui égalise toutes les têtes dans l'empire turc, a disparu ici devant le bonnet des Hellènes libres ; il n'y a qu'un fez dans le village, celui du soldat albanais, qui représente *seul* la Porte Ottomane. N'était cet homme et le percepteur qui monte deux fois par an, on pourrait se croire hors de l'empire. Le langage et les mœurs des habitants sont faits pour cette illusion.

Les voici qui reviennent du travail des champs, et ils s'assemblent jusqu'au dernier autour de l'étranger, comme de vrais Athéniens du vieux temps ; non plus défiants, scrutateurs et sauvages, ainsi que les gens de Lithochôri, mais hospitaliers, loquaces et confiants. Tout d'abord, et en dépit de ma fatigue, on m'entraîne voir l'école, la merveille de l'endroit. Partout mes hôtes grecs m'ont proposé avant toute chose d'aller voir l'école du village : c'est leur fierté aujourd'hui, ce sera leur force demain. On se ferait difficilement idée des sacrifices que s'impose la plus pauvre bourgade grecque pour se donner une maison scolaire et y

rassembler les moyens de satisfaire, dans la mesure du possible, la curiosité intellectuelle qui est l'honneur de cette race. Dans les villes de quelque importance, les choses sont plus faciles, grâce à la générosité des particuliers. Voici comment elles se passent d'ordinaire.

Un enfant du pays fait fortune au loin, dans les comptoirs du Levant, dans les grandes maisons de l'étranger, à Odessa, à Marseille, à Londres. Il peut passer dix ans, vingt ans, finir sa vie même sans remettre le pied sur le sol natal, son âme ne s'expatrie pas. Il est bien rare qu'en mourant il ne lègue pas une somme considérable à sa ville d'origine pour y fonder une école. D'autres commencent de leur vivant, et on peut citer tel riche banquier de Constantinople ou d'Alexandrie qui consacre chaque année une bonne part de son revenu à couvrir d'écoles primaires et de syllogues la province dont il est originaire, Macédoine, Thrace ou Thessalie. C'est la forme préférée que prend la charité chez les Grecs, l'aumône aux esprits. Ambélakia vient de faire un de ces héritages : un de ses fils, établi depuis longtemps à Syra, où il a fait fortune, est mort l'an dernier en laissant un million de piastres à sa patrie pour y bâtir une école. Ce sera un véritable palais, dix fois trop grand pour les besoins locaux : beau luxe, dont on ne saurait blâmer l'excès. On me fait visiter les constructions avec le même orgueil qu'on mettrait

ailleurs à montrer un monument historique. A quelques pas est l'ancienne maison, déjà fort convenable ; les enfants s'en échappent. J'interroge le fils de mon hôte, un gamin de douze ans. Il sait ses lettres, son histoire sacrée, son histoire grecque, sa géographie ; il répond avec une sûreté et un aplomb surprenants. Aucun enfant de cet âge, dans nos campagnes, n'atteint ce niveau d'instruction. — « Ce n'est rien, me dit-on, vous verrez quand la nouvelle école sera ouverte ! Nous attendons sept professeurs et une institutrice : tous viennent d'Athènes, de l'université ! »

De là on me mène à l'église, puis dans les maisons particulières ; chacun s'arrache le voyageur, tous briguent sa visite, et je finis par passer en revue tous les notables du bourg. Ces hommes, — des cultivateurs et parfois de condition bien modeste, — parlent avec justesse et convenance de toute chose, même de l'étranger. Smyrne, Vienne et Paris leur sont des noms familiers. Il faut dire qu'Ambélakia, aujourd'hui appauvrie, a eu un moment de vive splendeur au commencement du siècle, grâce aux commerces de la soie et de la garance. Ses fils fondaient alors des comptoirs à Smyrne, en Autriche, en France ; le médecin me montre un portrait de son aïeul, en costume de merveilleux du directoire. Il résulte des explications de mes hôtes que cette fortune était due en grande partie au blocus continental. Aussi le nom

de Napoléon Ier est-il très populaire à Ambélakia, et son portrait fait-il pendant dans plusieurs maisons à celui du roi George. Ce dernier occupe ouvertement la place d'honneur, comme le souverain légal de la contrée. Sous ce rapport, il n'y a ni divergences ni obscurité dans le sentiment des Ambélakiotes. Un seul vœu est dans toutes les âmes, un seul nom sur toutes les lèvres : Athènes! C'est de là qu'on tire tout, les professeurs, les médecins, les journaux, les idées, les modes... et les espérances. C'est vers ce pôle que les yeux sont fixés, comme les cœurs. Il est impossible de ne pas respecter ce patriotisme ardent et malheureux, s'appuyant sur les qualités laborieuses et intelligentes qui éclatent chez ces braves gens.

En finissant ma tournée, j'entre dans une maison plus pauvre, bien que très proprette. Un jeune paysan m'y invite, en s'excusant sans servilité de son peu d'aisance. Sa femme m'offre un miel délicieux, blanc comme le lait. On dirait une scène des mœurs antiques, des chevriers de Théocrite. Le cadre est à l'avenant. Nous nous asseyons contre une balustrade de bois ouvragé, où joue une vigne grimpante, dans une galerie ouverte qui donne sur la plaine. Les vignobles étagés sur le coteau se déroulent à perte de vue : la clarté de la pleine lune bleuit le plancher de sapin à travers les jours de la balustrade. Dans l'angle, une vieille lampe de fer à trois becs répand une faible lu-

mière. Le jeune homme m'apporte des médailles et me raconte diverses trouvailles archéologiques dont il comprend la valeur ; il me donne la copie d'une inscription grecque, relevée sur une pierre que l'iman de Baba a dérobée au *Castro tis Oraias*. — « Qu'est-ce donc, demandai-je, que le Château de la Belle ! — C'est une citadelle du temps des guerres avec les Turcs ; on raconte qu'elle fut défendue par une veuve, qui se précipita de la montagne que vous avez vue. C'est dit dans une vieille chanson. — Il y a une chanson ? Vite la chanson ! — Nous ne la savons plus ; mais peut-être la grand'mère... » — Et il alla chercher une vieille femme, qui s'avança toute courbée et toute tremblante. Elle se fit un peu prier, s'excusa sur son âge, puis, sans embarras de commande, tout simplement et dignement, elle se plaça au milieu du cercle, sous la petite lampe et dans le rayon de la lune, elle déclama à demi-voix la complainte suivante, qui perd malheureusement, à être traduite, toute sa grâce naïve.

— « Voilà douze années de guerre, — et on ne peut prendre le château sans maître. — Un petit janissaire turc — change de vêtement et se déguise en caloyer. — Il va à la porte et frappe : — Ouvre la porte, ouvre la porte, la belle, — la porte de la reine aux yeux noirs. — Je ne me donne pas à un Turc, à un mécréant de Turc. — Je ne suis pas un Turc, mais un moine de la montagne, — je quête, recueillant de l'huile pour mon église. — Tu me contes des mensonges pour que je t'ouvre. — Mes vêtements sont poudreux, et la faim me presse, — je suis bien las, et la tête me tourne. — La reine a pitié, elle envoie

ouvrir. — Aussitôt la porte ouverte, ils entrent dix mille, — tous se ruent sur les trésors et le butin. — Mais lui va droit à la chambre de la reine. — Elle alors, rejetant sa gorge en arrière, — de là-haut se laisse choir et se brise sur les rocs. »

Cette chanson des montagnes grecques, encadrée dans cette scène de nuit, au pied de l'Ossa, — voilà une de ces bonnes fortunes qui paient les longues heures de route. Je souhaite le bonsoir à ces braves gens, et en réfléchissant à tout ce que j'ai vu et entendu d'eux durant ces quelques heures, j'arrive à une conclusion qu'on devine sans peine : ceux-ci sont dignes de la libre condition qu'ils rêvent.

Larisse, Zarkos.

Six heures de marche à travers la plaine désolée de Thessalie, marais desséché en cette saison. Nous entrons dans un grand village de boue, entouré et coupé de cimetières vagues : c'est Larisse, capitale de la province. Rarement ville a produit sur moi plus triste impression. Elle sent la mort, et ceci n'est pas seulement pris au figuré. Les alluvions croupissantes du Salamvrias, qui déroule son flot jaune autour de Larisse, chargent de fièvres ce triste ciel; elles sont rendues plus malignes par le mauvais état des cimetières turcs qui usurpent un tiers de la ville, chaos de tombes noyées dans la fange, champs de mort en friche, dirait-on, qui n'ont pas ici leur végétation habituelle de platanes et de cyprès. Aux portes du faubourg, des nègres

du Soudan campent dans des huttes: ce sont les restes des bataillons qu'Ali de Tepelen recrutait en Égypte; ils ont fait souche ici et continuent à peser sur la terre, comme l'ombre du terrible pacha de Janina. Du moins celui-là faisait vivre le pays, d'une vie sanglante et dure, il est vrai; mais enfin ce n'était pas le silence de la mort. A chaque pas qu'on fait dans ces provinces, des ponts relevés, des routes réparées, des traces d'une volonté énergique, — la chose rare entre toutes sous ce ciel, — témoignent qu'Ali de Tepelen eût pu faire comme son homonyme d'Égypte, s'il avait réussi comme lui, un grand organisateur. Aujourd'hui Larisse renferme de vingt-cinq à trente mille habitants. La majorité de cette population est turque, grâce à l'appoint fourni par la forte garnison du chef-lieu, mais elle est en décroissance sensible, surtout depuis quelques années: les naissances ne sont pas en proportion avec les décès dans les familles musulmanes.

Muni d'une lettre pour l'archevêque, je vais frapper à sa porte: il est absent, et son vicaire me loge dans une chambre basse, meublée d'un divan phtisique; elle donne, par une fenêtre grillée, sur ces avenues de turbans de pierre qui surmontent les sépultures des croyants. Mon hôte s'excuse de me loger si pauvrement: deux membres de la famille sur quatre sont cloués par la fièvre dans les chambres du haut. C'est l'état normal des habitants

de Larisse. Tandis que je me repose sur mon unique meuble, un visiteur entre précipitamment, d'un air fort agité : c'est un dentiste français, établi depuis quelques semaines dans la ville, qui vient me conter ses peines et me demander conseil. Ce n'est pas que la clientèle manque : le malheureux praticien a opéré, beaucoup opéré, et des plus hauts fonctionnaires ; mais pas une piastre n'est encore rentrée. Je lui donne une consultation aussi découragée que mon impression du moment, et s'il m'a écouté, il y a longtemps qu'il a replié sa trousse et repris la route de notre belle France.

Je cherche quelques personnes auprès desquelles me renseigner. La société de Larisse se compose de deux ou trois indigènes aisés, agents consulaires des puissances européennes, de quelques courtiers italiens ; les négociants grecs fuient dans la montagne durant l'été. Je m'aperçois que, dans cette société, la conversation roule agréablement sur la dose de quinine que chacun a prise le matin, sur la qualité de ce médicament, sur les pharmacies où l'on a chance de le trouver moins sophistiqué... Rien à visiter de par la ville : des mosquées délabrées, des bazars misérables, des industries languissantes. Je me promets de quitter demain à l'aube cette morose résidence et retourne dormir sur mon divan. Un bruit d'instruments m'éveille : c'est une noce qui passe en chantant dans les tombes sous ma fenêtre. Il y a pourtant des gens

qui se marient ici, et qui peut-être y sont heureux !

Ma caravane se reforme et se dirige vers le nord de la plaine, sur la ville de Trikala, au pied des montagnes du Pinde. Quelques cultures alternent avec les marécages : pas un arbre, pas une ronce ; les ombres sont un élément inconnu dans ce paysage. Nous retraversons à gué le Pénée, bien déchu depuis Tempé, ruisseau fangeux entre des berges de sable. Arrêt au village de Zarkos, dans une grosse ferme appartenant à un riche banquier grec de Constantinople. Je fais là une rencontre intéressante. Un jeune homme sorti d'une excellente famille d'Athènes, et qui a étudié durant plusieurs années l'agronomie aux États-Unis, a accepté de s'ensevelir dans cette solitude en qualité d'intendant. Ses connaissances spéciales donnent un grand prix aux renseignements qu'il me fournit.

La plaine de Thessalie, qui devrait être le grenier des provinces environnantes et du nord de la Grèce, a appartenu un moment à Ali de Tepelen, du droit de la conquête. Quand la Porte eut châtié le pacha rebelle, ses biens furent confisqués et devinrent pour les sultans une réserve d'apanages ; ils s'en servirent pour doter de hauts dignitaires, et la plaine se trouva ainsi morcelée en un certain nombre de grosses propriétés. Plusieurs sont restées aux mains des beys musulmans, leurs héritiers ; d'autres, comme celle de Zarkos, ont été vendues

aux financiers de Galata; le Palais a récemment concédé les terres qui lui appartenaient encore à un capitaliste arménien, devenu le plus grand propriétaire de la Thessalie. Quelques-unes de ces fermes nourrissent jusqu'à six cents têtes de bétail. On y cultive le blé, le coton, le tabac, la vigne. Les maîtres chrétiens de ces grandes exploitations font beaucoup pour le développement agricole du pays; on commence à y introduire les machines à vapeur. Tout cela est un peu hâtif, et si ce n'est pas la charrue avant les bœufs, c'est du moins la machine avant la charrue. — D'après mon interlocuteur, le cultivateur grec est assez laborieux et se fait vite aux améliorations dont il saisit l'utilité; mais sur certains points ses préjugés sont extrêmement difficiles à déraciner; il n'irrigue ni ne fume; il fait volontiers la chasse aux arbres, professant la même haine que le paysan espagnol contre la verdure, « qui donne la fièvre. »

Tous ces cultivateurs sont métayers: ils gardent les deux tiers de la récolte et remettent un tiers au propriétaire, après la dîme prélevée (13 p. 100). La dîme! là est le grand fléau, non pas tant dans l'institution elle-même que dans la façon dont on l'applique. En ce moment, fin d'août, les blés sont moissonnés et engerbés; il ne reste qu'à les battre, semble-t-il. Ce n'est pas si simple. Nul ne peut battre une gerbe avant que la dîme ne soit prélevée; mais, pour qu'elle soit prélevée, il faut qu'elle soit adju-

gée, — pour qu'elle soit adjugée, il faut que l'administration ait fait son choix entre les offres des concurrents. Or, à cette heure, la ferme des dîmes n'est pas encore donnée pour l'année courante! Les gerbes attendront l'adjudication, et tandis qu'elles l'attendent, les orages en détruiront peut-être la meilleure part. Ce détail dit tout. Si l'on ajoute à cette misère chronique les misères accidentelles, les corvées qui enlèvent au cultivateur une partie de son temps, on comprendra qu'il y ait des années où, comme on me l'affirme, il ne gagne même pas sa semence. En outre les grains de la Thessalie, qui semblent avoir dans le port de Volo le plus proche et le meilleur des débouchés, n'y arrivent que durant quelques mois de l'année, grâce au détestable état des communications. Pendant la mauvaise saison et à chaque débordement du Salamvrias, c'est à dos de mulet qu'il faut transporter les récoltes. Pourtant rien ne serait plus facile et moins coûteux que de poser sur cette plaine unie, de Trikala à Volo, les rails d'un chemin de fer agricole comme ceux de la Belgique, — à peine aurait-on quelques monticules à déblayer aux portes de Volo. On assure que le grand propriétaire arménien dont j'ai parlé se propose de réaliser cette amélioration à ses frais : ce serait un immense bienfait pour le pays.

Je prends congé de l'intendant de Zarkos, qui vit ici en ermite, enfermé avec ses livres, et se console

en plantant des eucalyptus. Il me dit adieu avec mélancolie, en ajoutant: « Figurez-vous quelle transition, monsieur, pour un homme qui vient d'Amérique en ce pays! »

En quittant l'agronomie et ses tristes réalités, je retrouve la poésie dans le lit d'un petit ruisseau qui court se jeter dans le Pénée. C'est le Titarèse des anciens. Je le cherchais depuis longtemps, poursuivi par ces doux vers de Musset qui chantaient dans ma mémoire:

C'est le bleu Titarèse et son golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre,

O poètes! — Le « bleu Titarèse » est un filet d'eau boueuse; les cygnes, qui seraient fort en peine de s'y mirer, sont remplacés par d'humbles poules d'eau que mon coup de fusil disperse. Le « golfe d'argent » est à deux journées de marche d'ici; la « blanche Oloossone » est le pauvre village grisâtre d'Élassona, séparé du ruisseau et du golfe par la respectable barrière de l'Olympe; quant à la « blanche Camyre », j'ai en effet rencontré une fois une gracieuse bourgade de ce nom, mais c'était dans l'île de Rhodes. — O poètes! que vous importe ce cri chagrin, quand le génie a sacré vos rêves harmonieux? Ils sont vrais, puisqu'ils vivent. — Pour un voyageur déçu qui leur cherche une mauvaise querelle, des milliers de jeunes bouches re-

disent leurs divines syllabes aux échos des nuits d'avril; et elles ont raison, et vous avez raison contre tous, car toute vérité vacille, sauf celle que sent le cœur, et qui se nomme l'idéal.

Nous nous rapprochons des montagnes d'Épire, qui barrent la plaine devant nous et brodent leur noire dentelle sur l'or du couchant. La traite se prolonge, la nuit tombe, et la lune va descendre à son tour derrière les sommets du Pinde, tandis que nos chevaux s'ébrouent sur le pavé de Trikala, sans parvenir à réveiller une âme qui nous indique notre gîte.

Trikala, les Météores.

Comme d'habitude, j'ai frappé à la porte de l'évêque grec. Le bon prélat, tiré de son sommeil, me reçoit dans un costume peu pontifical, sur la véranda de bois à ciel ouvert qui est la salle de parade de l'évêché. Ici la première impression est favorable, grâce peut-être aux mensonges de la nuit, que le jour dissipera demain. Je comprends qu'un des prédécesseurs de mon hôte, Héliodore, qui fut évêque de Trikala au vi^e^ siècle, ait écrit à cette place le roman pastoral de Théagène et Chariclée. — De la galerie à colonnade rustique, la vue plonge sur un massif de verdure et s'arrête aux ombres des montagnes, adoucies par la clarté lunaire; là-bas, entre des peupliers qui bruissent à la brise de nuit, éclate une raie d'argent; je demande

le nom de cette rivière: c'est le Léthé, le fleuve des morts et de l'oubli! Un jeune diacre, bon vivant qui paraît avoir bénéficié des vertus de cette eau, m'en apporte un verre; il n'était pas besoin de venir la chercher si loin: le temps coule partout, qui suffit à l'œuvre d'oubli.

Le jour vient, et Trikala ne perd pas trop à la lumière crue du soleil d'août. La seconde ville de Thessalie est plus accidentée et plus coquette que Larisse; elle est ramassée autour d'une petite éminence, couronnée par la citadelle turque. On remet en état ce château, sur les remparts duquel dorment les canons d'Ali-Tepeleni. La pioche des soldats du génie a amené au jour d'intéressantes inscriptions votives en l'honneur d'Esculape, fondateur de l'antique Trika. La ville moderne peut renfermer de quinze à dix-huit mille habitants; ici comme à Larisse, et dans ces deux centres seulement, la population musulmane est en nombre. Cette petite place a son importance, car elle garde la route qui descend de Janina par le col de Metzovo. La grande plaine de Thessalie ne finit pourtant pas ici; elle détache vers le nord une large vallée en forme d'éperon, comprise entre la chaîne du Pinde et les contreforts de l'Olympe. Le Salamvrias coule au pied de la première; le Léthé, aujourd'hui le Trikalino, suit les contours des seconds. — Quand les deux torrents ne la couvrent pas de leurs eaux débordées, cette vallée donne d'admirables cultures,

vivifiées par les sources qui tombent de ce cirque de montagnes.

Elle se termine par les aiguilles qui portent les célèbres couvents des Météores, à cinq heures de Trikala. L'évêque me propose de m'y conduire; j'accepte avec reconnaissance, et nous faisons de conserve le pèlerinage des monastères aériens. Je n'ai pas à les décrire de nouveau, ayant eu occasion d'en parler dans un autre récit [1] et de raconter l'étrange voyage que fait entre ciel et terre le patient hissé par les moines dans un filet. Il importe seulement de signaler à l'attention des artistes qui parcourraient les provinces grecques des peintures d'un intérêt hors ligne au couvent de Saint-Varlaam. L'harmonie et la richesse des tons, les allures nobles et franches des corps, l'expression des visages, tout nous reporte à un art contemporain de Pansélinos de Kariès. Dans une petite chapelle soudée au côté droit de l'église, très maltraitée par le temps, deux compositions d'un rare intérêt subsistent encore : un *Songe de Jacob*, d'une pureté de dessin giottesque ; *le Dîner du mauvais riche:* un gros traitant est attablé entre une fille et un cavalier, tandis qu'un mendiant dispute des miettes à un caniche sous la table ; ces personnages sont revêtus de costumes vénitiens du xv[e] siècle, et c'est là un document inappréciable comme tentative d'art réaliste chez les Byzantins. A côté, une Vierge

1. Voyez *Vanghéli*, pages 133 et suiv.

entourée de femmes est seulement ébauchée au trait de fusain, avec une sûreté et un naturel irréprochables.

Après deux journées consacrées à l'étude de ces reliques, nous redescendons au village de Kalabaka, blotti dans la gorge tourmentée qui s'ouvre au pied des Météores. C'est ici que vint échouer misérablement, en 1854, la prise d'armes des volontaires helléniques.

De Kalabaka part la route qui mène dans les montagnes d'Épire. Je comptais la suivre jusqu'à Janina; mais en Thessalie l'homme propose et la fièvre dispose. Je n'avais pas encore payé mon tribut à cette pâle souveraine de la province ; comme nous rentrons à Trikala, elle me retient sur le divan de la véranda, seul lieu habitable dans l'évêché par cette chaleur torride. Mon voyage prendrait-il une direction par trop classique? J'ai déjà passé le Léthé, et à quelques lieues d'ici, dans la première vallée du Pinde, coule l'Achéloüs, le fatal Achéron. Je ne le franchirai pas, s'il plaît aux dieux, et je ne pense plus qu'à regagner Volo et la mer, en m'éloignant des fleuves de l'Érèbe. Je discute mon itinéraire avec mes hôtes; deux routes s'offrent à moi : l'une, que j'ai déjà faite en partie, par Zarkos et Larisse, l'autre par Karditza et la plaine de Pharsale, plus directe en apparence; mais en ce pays la ligne droite est rarement le plus court chemin d'un point à un autre. On m'as-

sure que cette route est impraticable même à l'*araba*, voiture primitive contre laquelle je dois désormais troquer mon cheval. En outre, une bande de brigands, commandée par un lieutenant de Sotiri, a détroussé ces jours derniers le village de Karditza, et opère autour de Pharsale, sur l'échiquier de César. Il y a quelque temps que je n'avais plus entendu parler des brigands ; les voici qui reviennent sur le tapis, et comme ils tiennent autant de place que la quinine dans les conversations de mes hôtes, il est juste d'étudier de plus près cette institution.

Le banditisme est depuis longtemps un mal endémique dans ces provinces : bien des causes assurent son recrutement, la configuration du sol, les émigrations de tribus circassiennes, la misère grandissante, la surcharge des impôts, le licenciement mal réglé des troupes irrégulières. Après une mauvaise récolte, plus d'un paysan, à bout de ressources, traqué par les agents du fisc, prend un fusil et gagne la montagne ; arrivent d'autre part des Albanais renvoyés du service sans avoir pu toucher leur paye : une bande se forme, attend l'occasion et fond sur un village de la plaine. Le village est frappé d'une contribution de guerre calculée sur sa population ; s'il ne s'exécute pas, les riches notables sont emmenés en otages. On voit que les choses se passent suivant les règles de l'art militaire. Plusieurs communes et des habita-

tions isolées échappent à ces razzias en composant d'une manière permanente avec les Klephtes, en leur fournissant des vivres et un abri à l'occasion. Le paysan semble être pour eux, moins par suite d'une complicité morale que par l'effet de la terreur qu'ils font peser sur les campagnes. S'ils s'abstiennent généralement d'actes de violence, ils sont impitoyables pour toute dénonciation prouvée; dernièrement, dans un village de Macédoine, un prêtre, qui avait mis la police sur la trace d'une bande, a été pris et coupé en morceaux.

Tel est le régime qui désole, avec des intermittences, plusieurs provinces de Roumélie. En Thessalie, ce fléau a pris un caractère aigu, grâce à la proximité de la frontière de Grèce, qui assure aux bandits des facilités particulières. Cette frontière est assez confusément tracée par la chaîne abrupte des monts Othrys; les contestations de limites et les différends de toute sorte ne sont pas rares, on le sait, entre les deux États voisins. A la faveur de ce manque d'harmonie entre les autorités frontières, les Klephtes travaillent à cheval sur les deux pays; sont-ils trop vivement poursuivis en Turquie, ils passent de l'autre côté de la ligne avec l'espoir d'y trouver un accueil moins cruel; quand leurs méfaits ont lassé la patience grecque, ils reparaissent dans la Thessalie turque. Il y a un an, cet état de choses était devenu tellement intolérable que la Porte se décida à conclure une convention avec la

Grèce pour la répression du brigandage; elle fit mieux que de signer un protocole, elle envoya un homme pour l'exécuter, le général Méhémet-Ali-Pacha [1]. Cet officier, d'origine allemande et de sang français, car il porte le nom d'une famille chassée de notre pays par la révocation de l'édit de Nantes, est arrivé tout jeune à Constantinople dans des circonstances qui tiennent du roman plus que de la vie réelle. Il embrassa l'islam, prit du service et s'éleva rapidement à une haute situation très méritée, comme on en jugera par ce qui suit. Avec l'apparition de ce nouveau gouverneur, les choses changèrent de face en Thessalie. Il frappa pour ses débuts un coup d'éclat : à la suite d'une action combinée avec les troupes helléniques, Tako Arvanitaki, le sinistre héros de Marathon, fut cerné à Agrapha et fusillé sur place. Comme on venait de le passer par les armes, les assistants se précipitèrent en désordre sur son corps : quand on le releva, on ne trouva sur lui aucun des papiers qu'on espérait saisir et qui eussent jeté quelque lumière sur le drame mystérieux de Marathon. Comme toutes les célébrités, Tako Arvanitaki avait sa légende et ses partisans. Il exprimait ses regrets de la « malheureuse affaire » qui avait gâté sa carrière; mais « il avait été entraîné par les circonstances : et

1. Le même qui fut depuis généralissime des armées turques, plénipotentiaire au congrès de Berlin, et qui a péri si tristement en Albanie.

puis les diplomates n'avaient pas voulu le comprendre, ils l'avaient contraint à user de procédés violents ».

Le prélat avec lequel je cause, enclin comme tous les vieillards à préférer les hommes et les choses d'autrefois, stigmatise durement les misérables brigands d'aujourd'hui; mais il a de secrètes indulgences pour Arvanitaki, qui était de plus fière race. « Je tombai une fois dans son camp, me dit-il, en allant visiter mes parents, qui demeurent dans le Pinde; il était respectueux pour le clergé, me traita cérémonieusement, m'offrit les confitures et le café. Celui-là était un gentilhomme. » Je traduis littéralement, — *kalos anthropos.* — La fin de ce gentilhomme terrifia ses pareils : son émule Spano Vanghéli demanda à faire sa soumission, mais il refusa de se livrer purement et simplement à la foi turque et réclama la garantie d'un agent consulaire ou de quelque Européen. Les consuls ne pouvaient s'entremettre en pareille affaire; un Français, concessionnaire de mines dans l'Olympe, respecté et connu de tous dans ce pays, offrit ses bons offices; il se rendit bravement dans le repaire de Spano et se porta garant pour Méhémet-Ali. — Voici, tel que me l'a répété notre compatriote, le langage que lui tint le bandit : « Je vous suivrai au lieu de vous laisser ici comme otage, car nous savons qu'un Européen ne donne sa parole d'honneur qu'à bon escient; mais c'est

égal, si vous voulez un bon conseil, ne rejouez plus à ce jeu-là avec les brigands; il ne vous réussirait pas deux fois. » Spano fut interné à Halmyro, où il est encore. Les bandes moins illustres, découragées, vidèrent la campagne : l'amnistie fut proclamée, et l'âge d'or commença pour la Thessalie.

Indigènes et étrangers, tous ici sont unanimes à rendre hommage à Méhémet-Ali. On reconnaît bien, disent les premiers, le sang européen qui coule dans ses veines. Il donne le spectacle rare d'une activité, d'une énergie de tous les instants; les employés des bureaux de Larisse étaient, dit-on, plongés dans un douloureux étonnement à la vue de ce chef qui ne s'étendait jamais sur le divan, qui écrivait ou marchait en dictant ses ordres. Tout cela était trop beau pour durer : la Porte, appréciant justement la valeur de Méhémet-Ali, vient de lui confier les troupes destinées à contenir l'insurrection d'Herzégovine et les menaces du Montenegro. Au lendemain de son départ; les brigands en non-activité ont repris le fusil et regagné la montagne, Sotiri a quitté Salonique, comme je l'ai raconté plus haut; les anciens auraient dit qu'après le départ d'Hercule les monstres dont il avait purgé la Thessalie reparaissaient. De nouveau la malheureuse province est en proie aux déprédations et à la terreur, et voilà en partie pourquoi je ne verrai pas Pharsale.

J'ai passé trois jours sur le divan de la véranda,

me traitant avec l'eau du Léthé, regardant couler autour de moi la vie paisible et monotone de la maison épiscopale. Un jeune diacre aux longs cheveux blonds, sachant quelques mots de français, se remue fort à mon occasion; c'est lui qui tient les comptes de l'évêque, et il me semble que l'arithmétique joue un grand rôle dans l'administration du diocèse. Le prélat ne fait pas difficulté de me dire quelles peines lui donne la gestion de ses intérêts pécuniaires, combien il faut de vigueur pour faire rentrer la dîme ecclésiastique après celle du gouvernement; et pourtant, sans quelques piastres dans sa bourse, la lutte pour l'existence est difficile en province, plus difficile encore au Phanar. Il ne faut pas être trop sévère pour ces préoccupations; rappelons-nous que dans ce pauvre Orient, où le système social est foncièrement vicieux du sommet à la base, on ne peut demander à un rouage isolé la perfection absolue : tous ces rouages sont fatalement faussés en principe, puisqu'ils dépendent les uns des autres et s'entraînent réciproquement au pire au lieu de s'entr'aider pour le bien.

Enfin me voici sur pied, sinon en état de remonter à cheval; on m'amène un *araba*, chariot porté sur deux essieux; cet instrument de martyre s'ébranle, avec des désarticulations invraisemblables, dans l'ornière qui sert de route, et je regrette bien vite ma selle. J'ai de nouveau l'occasion d'admirer le dévouement de mes deux Albanais; comme je

les invite à me rejoindre à l'étape en ménageant leurs montures, ils répliquent laconiquement : « Nous avons répondu de toi, nous ne te quittons pas, » et de partir au trot continu, dévouement louable, si l'on songe que leurs chevaux, leur appartenant en propre, forment leur seul capital en ce monde.

Nous arrivons au milieu de la nuit au khân de Zarkos ; il ne faut pas songer à gagner la ferme à cette heure; édifié depuis longtemps sur l'hospitalité des khâns, je m'endors entre les quatre roues de mon véhicule, *sub Jove crudo.* Une alerte m'éveille; une troupe s'approche au pas accéléré, des canons de fusil brillent aux rayons de la lune : c'est la patrouille turque lancée à la poursuite de Sotiri; le légendaire brigand, qui paraît jouir du don d'ubiquité, aurait été signalé avant-hier auprès de Zarkos. Je me défie un peu de ces fantômes qui hantent les imaginations locales et ne crois pas beaucoup aux résultats de cette bruyante poursuite, entreprise ou peu s'en faut au son du tambour; je souhaite bonne chasse aux nizams, dont le pas cadencé se meurt au loin dans l'ombre, et je me recouche sous mon *araba.*

Le jour suivant, rentrée à Larisse; je descends à la porte du vicaire pour réclamer ma très modeste chambre; elle est occupée, les deux membres de la famille encore valides ayant à leur tour été abattus par la fièvre. On peut croire que je ne m'at-

tarde pas dans l'aimable ville ; la température est si accablante que nous voyageons de nuit, et je n'y perd pas grand'chose. Nue et marécageuse, la partie méridionale de la plaine de Thessalie ne diffère pas de ce que j'ai vu au nord de Larisse. Dernier repas dans une grange, au khân de Géréli ; à l'aube, nous franchissons les collines qui forment le bourrelet sud de ce bassin lacustre : enfin, de leur sommet, je salue le chemin de la fuite, la mer, encadrée dans les montagnes du golfe de Volo, reflétant au-dessous de moi les blanches maisons du petit port.

Volo, le Pélion, Portaria, Macrinitza.

C'est une *marine*, comme on dit dans le Levant, assez coquette, avec ses villas ouvrant sur la plage, habitées par les courtiers qui tiennent dans leurs mains le commerce de la Thessalie : un château turc sur un monticule couve jalousement la ville rassemblée sous sa garde ; à gauche le Pélion protège la baie de sa grande ombre, il s'avance dans la mer à la suite de l'Ossa, dont il semble le frère jumeau ; c'est la dernière branche projetée au sud par le massif central de l'Olympe. Sur les flancs vigoureusement boisés de la montagne, de gros villages blanchissent d'un air riant dans des îlots de verdure.

Aucun vapeur n'étant attendu avant une semaine, notre consul me propose d'aller visiter, pour

me remettre, ces villages du Pélion; l'air salubre de ces hauteurs est le grand remède des gens de Volo, en proie, eux aussi, aux miasmes que dégage cette anse vaseuse et peu profonde. Voici d'ailleurs que les souffles du large et la confortable hospitalité d'un ami m'ont déjà fait oublier mes misères. On part à dos de mulet et on gravit entre des vergers pittoresques, des vignes, des mûriers, les raides escarpements qui mènent à la région des forêts. Ces sentiers ne sont guère praticables aux chevaux; on s'étonne d'abord qu'une population nombreuse soit ainsi isolée de son port naturel; on est vite conduit à supposer que cette population n'a rien fait pour faciliter ses communications avec la plaine, c'est-à-dire avec les Turcs : calcul qui ne manque pas de subtilité. La civilisation, qui ne va guère à dos de mulet, n'est pas encore montée dans le Pélion : ne nous en plaignons pas; presque partout, dans ces pays d'Orient, où elle a été importée tout d'une pièce, sans préparation, elle a commencé par déposer son écume, qu'il est facile de saisir, avant de livrer ses trésors, qui exigent un rude labeur. Loin d'elle, ces familles de la montagne ont gardé une bonne grâce patriarcale, une aisance facile, des mœurs pures, je ne sais quoi de prévenant et d'heureux qui me rappelle l'excellente impression recueillie à Ambélakia. Ce que j'ai dit des gens de l'Ossa peut s'appliquer exactement aux gens du

Pélion; c'est la même race, avec les mêmes qualités, dans les mêmes conditions de vie. L'agglomération assez nombreuse de ce versant est groupée autour de deux centres, — Portaria et Macrinitza, — de trois à quatre mille âmes chacun. Ici aussi, pas un habitant qui ne se fasse honneur du sang, de la langue et du costume grecs dans toute leur pureté. On ne trouverait même pas l'unique soldat arnaute qui représentait l'islam à Ambélakia. Deux fois par an, le percepteur arrive majestueusement sur sa mule; on lui remet un millier de livres (23,000 francs) environ pour chacune des deux bourgades, et là se bornent leurs rapports avec le gouvernement. Ce tribut payé, elles s'administrent et s'imposent à leur guise, n'attendant rien que d'elles-mêmes en fait de chemins, de ponts, d'églises et d'écoles. A ce propos, répétons une fois de plus que nos villageois, plus heureux ou plus sages que bien des grands États, font dans leurs budgets la part du lion au chapitre de l'instruction publique; ainsi et tout naturellement la race grecque arrive presque à réaliser le rêve de l'égalité intellectuelle pour tous ses enfants, c'est-à-dire à retrouver l'état social des démocraties antiques.

Ici encore on se passe curieusement le voyageur de maison en maison, avec accompagnement obligé de miel, de sucreries, de café. On devine le contentement fait de peu, dans ces maisons plan-

chéiées de bois blanc, propres et toutes simples, entourées de beaux jardins. Elles témoignent d'une richesse plus générale qu'à Ambélakia ; beaucoup de négociants en soie, en grains, en cotons, émigrés de la montagne qui ont trouvé la fortune sur les mers lointaines, se retirent vers le tard dans ce site tranquille, d'où ils surveillent leur comptoir de Volo. Partout on m'amène les enfants, on me présente à la vieille grand'mère, toute digne sous le costume des matrones grecques; les jeunes femmes d'un beau type hellénique, sans ces affectations d'européanisme qui gâtent trop souvent la grâce des Levantines, les hommes accueillants et ouverts, avec ces manières faciles et nobles des populations que le travail de la terre élève sans les écraser, — tout ce monde sent le prix joyeux d'une vie honnête. Seulement il ne faut pas attaquer les questions brûlantes de nationalité politique : les fronts se rembrunissent, les plaintes éclatent, et les aspirations unanimes se font jour avec violence. Partout encore, c'est le portrait du roi George qui préside à ces conversations séditieuses.

Le Démosthène de Portaria est un vieux médecin, utopiste naïf, qui a étudié à Paris vers 1848 : il développe avec chaleur, comme une nouveauté grande, les théories de Proudhon et les rêves de Cabet; heureusement il n'aura jamais l'occasion de les appliquer dans ce milieu social primitif et exempt d'anomalies douloureuses. Au reste, le

brave homme se rend justice en se nommant lui-même, dans notre langue qu'il manie un peu gauchement, « le docteur infertile ». — Quoi qu'il en soit des bizarreries et des exagérations de quelques-uns, ces hommes n'ont qu'une même idée, qu'un même espoir, depuis le grand-prêtre des sciences nouvelles jusqu'à mon muletier qui me dit fièrement : « Nous autres Hellènes... » — Ainsi, m'assure-t-on, pensent, vivent et travaillent les populations de l'autre versant, qui regarde le golfe Thermaïque, dans les grands villages d'Agra, de Zagora, de Miliaès...

Une belle nuit nous quittons nos hôtes pour gagner le sommet du Pélion, d'où l'on me promet un panorama magnifique sur les deux golfes et la plaine de Thessalie. Nous voici blottis, en attendant le jour, dans la caverne fameuse où, suivant la tradition, le centaure Chiron élevait Achille ; ces souvenirs classiques ne nous défendent pas contre un brouillard glacé qui persiste même après le lever du soleil. Au bout de quelques heures d'attente vaine, nous redescendons, confus et transis, sans avoir vu le moindre lambeau d'horizon. Comme nous approchons de Volo, un lièvre part du pied d'un figuier ; le cawas albanais du consulat tire un des longs pistolets, damasquinés d'argent, dont sa ceinture est hérissée, et fait feu ; l'arme de parade éclate dans ses doigts. Nous accourons, le croyant blessé ; mais l'homme semble suivre une pensée

très intérieure, et nous dit gravement, après un long silence : « On a raison de prétendre que le lièvre est de mauvais augure, et qu'il ne faut pas tirer sur lui ! »

Ce cawas est *bektachi*. On donne ce nom à une secte très curieuse et très mystérieuse, qui prend une grande extension depuis quelques années dans les provinces occidentales de l'empire, surtout dans les centres albanais. C'est une sorte de franc-maçonnerie avec ses loges, ses grades, sa subordination très stricte, et qui doit se rattacher aux affiliations obscures du moyen âge. Extérieurement les bektachis sont musulmans ; mais les vrais adeptes se soucient de la mosquée aussi peu que de l'église. On admet des chrétiens, et le peu que l'on sait des rites de la secte suppose un compromis entre les pratiques des deux religions. Mon ami a vu un jour des bektachis se réunir dans une espèce de temple, orné d'un autel, de cierges et de deux petits vases d'argent. Une des obligations les plus usuelles des affiliés est de ne tuer ni manger les animaux impurs, tels que lièvres, sangliers, etc. De là le remords de notre cawas. Il y aurait intérêt à étudier une secte qui sera sûrement appelée à jouer un rôle dans les événements de l'avenir auxquels les Albanais seront mêlés.

Pas la moindre fumée de bateau à l'horizon limpide du golfe. Je prends patience en chassant sur les ruines de Pégase, de l'autre côté de la darse.

On rencontre là des murs cyclopéens, avec l'appareil à joints vifs de la grande époque, des gradins, des aqueducs, les restes d'une puissante cité. Nous poussons vers Halmyro, à travers les cultures de tabac, principale richesse de la Thessalie méridionale. C'est à Halmyro, dernière ville turque avant la frontière grecque, qu'est détenu Spano Vanghéli ; il vient précisément d'écrire à notre agent, en le priant de faire abréger sa peine ; le Klephte se recommande de ses excellents sentiments pour la France.

Je profite des longues soirées de Volo pour assembler ces notes de voyage, et tirer de tout ce que j'ai rencontré jusqu'ici quelques vues d'ensemble sur les conditions présentes et futures de cette province.

On donne dans la pratique le nom de Thessalie, d'après la délimitation conservée de l'ancienne Grèce, au territoire compris entre les monts Othrys au sud et la Vistritza au nord. Il faut, sous peine de confusion préjudicielle, diviser ce territoire en deux parties à peu près égales, séparées par le cours du Salamvrias, et qui présentent des caractères fort tranchés. La partie nord, — entre le Salamvrias ou Pénée et la Vistritza, — n'est autre chose que le massif élevé de l'Olympe, avec les étroites vallées qui en descendent. Dans ce district montagneux, pas de villes, pas de cultures, une population clair-semée et moins laborieuse ; les gens de la côte vivent de la pêche, ceux des hauteurs du

commerce des bois, de l'élève des troupeaux, de quelques extractions métallurgiques ; les éléments agricoles ne se retrouvent que dans les vallées du versant occidental. Cette population, grecque sans doute en majorité, renferme pourtant, sans parler des Musulmans, des échantillons de toutes les races de la péninsule, des Albanais, des Circassiens, des Valaques du Pinde, quelques sentinelles avancées des familles slave et bulgare ; elle doit à ces conditions géographiques et ethnographiques un aspect plus sauvage, un caractère plus âpre ; ce caractère et ses relations commerciales habituelles, par le golfe Thermaïque, la rattachent plus directement au centre musulman et macédonien de Salonique.

Dès qu'on franchit le Pénée par la gorge de Tempé, on entre dans la partie sud, comprise entre ce fleuve, la mer, les monts Othrys, le Pinde, et formant le bassin de l'ancien lac, adossé à l'Ossa et au Pélion ; ici on recueille l'impression sensiblement différente que j'ai essayé de traduire. De ce côté du fleuve, la population chrétienne est exclusivement agricole et exclusivement grecque. Elle ne partage le sol qu'avec l'élément musulman. Il est toujours difficile de vérifier des chiffres en Orient ; mais on m'assure que cet élément compte pour un septième à peine sur les trois cent mille habitants de la Thessalie. Les familles et les garnisons turques se sont concentrées dans les villes, à Larisse surtout, chef-lieu de la province ; un peu à

Trikala, à Karditza, dans une proportion insignifiante à Pharsale, à Halmyro ; à Volo même, on ne trouve plus que trois ou quatre beys, propriétaires des environs. Quelques-uns de ces beys demeurent encore dans les grandes fermes dont j'ai parlé. En dehors des tribus circassiennes récemment dirigées sur la Thessalie et qu'on peut considérer comme un élément purement nomade, tous les travailleurs de la plaine sont Grecs. Leur nombre n'est pas en rapport avec les ressources du pays ; leur condition est assez misérable, leur niveau ravalé par les effets plus directs de la servitude. Au contraire, sur les versants fertiles du Pélion et de l'Ossa, dans les plantations de vignes, de mûriers, de vergers, la population est dense, relativement aisée, d'un niveau moral et intellectuel qu'on ne saurait trop vanter; elle n'a aucun contact avec la race dominante ; des qualités aimables et laborieuses que j'ai rarement rencontrées à ce degré, même dans la Grèce affranchie, désignent cette population comme le nerf véritable du pays, comme le noyau de la régénération future, le jour où les conditions politiques lui permettront de descendre vivifier la plaine, qu'elle fuit actuellement.

Si, de l'état ethnographique de la contrée, on passe à l'examen de sa situation matérielle, on trouve celle-ci peu en rapport avec les ressources latentes de cette belle terre. Par sa fertilité, ses eaux abondantes, ses débouchés maritimes, la

Thessalie méridionale est appelée à redevenir ce qu'elle a été jadis, le marché des provinces avoisinantes. Quelques travaux urgents lui rendraient cette situation privilégiée : le dessèchement des marais, en doublant la production du sol, ferait disparaître les maladies qui le rendent inhabitable une partie de l'année ; le creusement du port de Volo assainirait également cette ville en lui ramenant les gros navires qui s'en détournent ; un chemin de fer, d'établissement peu coûteux, qui relierait ce port au cours supérieur du Salamvrias, porterait la vie et la richesse dans toute la vallée ; il pourrait se rattacher plus tard à la ligne que le gouvernement hellénique construit d'Athènes à Lamia. Enfin rien ne sera fait tant qu'on n'aura pas détruit la lèpre du brigandage, qui ôte toute sécurité aux meilleurs éléments de ce pays.

A la suite de ces considérations, une question se pose naturellement : Peut-on attendre ces réformes de l'administration actuelle ?

La réponse est délicate. On peut du moins affirmer que les maîtres du sol, avec la finesse d'intuition et la résignation fataliste qui sont les traits distinctifs de leur race, ne luttent que faiblement sur ce point extrême pour retenir un domaine qu'ils voient leur échapper. Ils se sentent visiblement envahis, diminués, isolés de leurs racines et de leurs centres de force ; ce membre éloigné du

grand corps ne reçoit plus du tronc qu'une sève insuffisante; en revanche, il lui en renvoie peut-être trop. Il est permis de prévoir le jour où, à la suite de quelque ébranlement nouveau, ce coin de terre se détachera sans trop de peine du patrimoine de l'islam.

A qui reviendraient alors l'honneur et le profit des réformes nécessaires que j'ai signalées? Dans cette province et peut-être dans cette province seule, on a droit de se prononcer sans hésitation. J'insiste sur cette réflexion qui s'impose à l'observateur. Dans presque toutes les autres circonscriptions de la Turquie d'Europe, l'attribution de tel territoire à telle race ou à tel voisin soulève des difficultés restées insolubles jusqu'ici. Le statisticien qui veut résoudre le problème avec des relevés ethnographiques s'avance dans des sables mouvants; il peut nous faire assister à de brillantes manœuvres de chiffres, plus dociles ici que partout ailleurs, mais il entraîne rarement la conviction de ceux qui ont pratiqué ce labyrinthe. Le philosophe qui pèse la valeur des races en présence, leur capacité politique et civilisatrice, risque de servir des passions ou des préjugés; l'apothéose ou la condamnation en bloc de l'une ou l'autre des familles chrétiennes n'est pas recevable; il faudrait le jugement historique d'un Montesquieu uni à l'expérience de toute une vie passée en Orient pour oser décerner à l'une de ces familles « le prix

de la sagesse ». On en revient toujours au sentiment du prudent Hérodote; — ce pays a moins changé qu'on ne croit depuis Hérodote. — « La nation des Thraces est la plus grande parmi les hommes, après les Indiens; ils portent une multitude de noms, chacun selon sa contrée : si cette nation était gouvernée par un seul ou n'avait qu'une seule pensée, elle serait invincible et de beaucoup la plus puissante, selon moi; mais cette union est impraticable, et il est impossible qu'elle se réalise jamais; voilà pourquoi ils sont faibles... De cette contrée, nul ne peut dire encore avec certitude quels sont les hommes qui l'habitent. »

Dans la Thessalie méridionale, au contraire, si l'on écarte la petite minorité turque, on se trouve en présence d'une population compacte, de pure race grecque; quel que soit le prix auquel on estime en général cette race, — et il m'a semblé que sur ce point au moins il fallait l'estimer assez haut, — la maison est à elle, en l'absence d'autres locataires. Dans cette maison, toutes les énergies tendent vers un seul but, toutes les aspirations se résument dans une formule unique : la réunion à la grande famille hellène. Si Salonique peut encore être considérée comme la capitale du nord de la province, Athènes est la capitale naturelle de cette partie; c'est de ce foyer que tout rayonne, à commencer par l'instruction, le premier des bienfaits;

c'est vers lui que tout converge, les idées comme les relations commerciales, car le port de Volo est en communication journalière avec celui du Pirée, par une navigation de quelques heures.

Est-ce à dire que tout soit incontestable dans les vœux qui se font jour des deux côtés de la frontière actuelle? Non, sans doute. Les braves douaniers grecs qui arpentent si impatiemment les passes difficiles de l'Othrys espèrent bien se transporter d'une première étape jusque sur la Vistritza, à la limite de la Thessalie antique; encore ne serait-ce là dans leur pensée qu'une première étape. J'ignore quelles faveurs l'avenir leur réserve; mais, s'ils devaient avoir le champ libre à bref délai, il faudrait souhaiter, dans l'intérêt même de la Grèce, qu'ils fissent halte sur les bords du Salamvrias. On le comprendra de reste après les détails qui précèdent : la possession de l'Olympe n'apporterait au royaume aucune force agricole, elle l'embarrasserait de populations rares, moins facilement gouvernables; enfin on peut se demander s'il parviendrait rapidement à extirper le brigandage de ce repaire inaccessible, et on sait que de tout temps les ennemis du gouvernement hellénique se montrent sévères pour lui, quand il ne s'acquitte pas assez vite de cette tâche. Par contre, la plaine de Larisse assurerait à l'Hellade, qui étouffe dans ses montagnes, l'extension agricole dont elle a besoin; les saines populations du Pélion et de l'Ossa l'enrichi-

raient de solides éléments, le port de Volo soulagerait celui du Pirée ; la Grèce ne pourrait s'en prendre qu'à elle-même, si ce coin de terre ne devenait pas le plus beau fleuron de sa couronne.

La nature a tracé comme à dessein la ligne frontière du Salamvrias. Ce fleuve roule en tout temps un volume d'eau considérable ; dans la partie inférieure de son cours, la muraille de l'Olympe s'élève à pic sur la rive gauche ; la partie supérieure dessine une boucle en arrière de Trikala ; il serait équitable que la frontière l'abandonnât au confluent du Trikalino, — l'ancien Léthé, — pour suivre cette rivière qui épouse exactement les contours des montagnes jusqu'aux Météores ; la ligne rejoindrait là le Salamvrias, rendant ainsi à la Grèce la vallée fertile de Trikala, qui est l'annexe naturelle et le prolongement du vieux lac thessalien. Les détails de ce tracé imaginaire peuvent être discutables : le fait principal, la réunion de la Thessalie méridionale à la Grèce, ne saurait plus l'être. Il s'impose au voyageur comme la conséquence logique, légitime, de tout ce qu'il voit ; il sera la suite inévitable de la première grande secousse réservée à l'Orient. Dieu sait quand cette heure sonnera, et rien n'indique qu'elle soit proche ; mais ce beau fruit est mûr pour la liberté, et l'expérience nous apprend qu'en pareil cas nulle puissance humaine ne peut clouer longtemps le fruit

mûr à la branche morte; l'histoire passe, qui le cueille et le donne aux ayants droit [1].

Ce matin, Christo est entré tout triomphant dans ma chambre; le fidèle cafetier est depuis une semaine posté en vigie sur le port, guettant le premier vapeur qui entrera dans le golfe. Il ne se doute guère qu'il rappelle le serviteur du Roi des rois. Qui ne se souvient du poétique début de l'*Orestie?* — Un esclave, placé en sentinelle sur la terrasse du palais d'Agamemnon à Argos, épie le retour de la flotte, attardée aux rivages troyens : oisif et plaintif, il use ses yeux depuis de longues années à interroger les flots vides : aucune voile n'apparaît. — Qui de nous, en lisant cette page, ne s'est pas retrouvé dans cet homme? — Esclaves de nos rêves, nous usons nos yeux sur l'horizon de la vie, comme la sentinelle argienne sur celui de la mer, à attendre on ne sait quoi... sans doute ces vaisseaux que nous avons lancés à vingt ans, chargés à couler bas de chimères et d'espérances, vers les rives inconnues : flotte trompeuse, qui sombre en haute mer aux premiers coups du vent d'automne, qu'on attend toujours, et qui ne revient

1. L'assemblée de Berlin ne semble pas avoir recommandé la rectification accessoire du Trikalino; mais, en adoptant en principe la ligne du Salamvrias, elle a justifié les conclusions que l'étude des lieux et des populations dictait depuis longtemps à tous les voyageurs. Puisse l'Europe n'avoir pas, comme le Prométhée du vieil Eschyle, « fait habiter dans l'âme des Grecs d'aveugles espérances ».

jamais! — Plus heureux, Christo a discerné la colonne de fumée qui remplace aujourd'hui la voile. Je dis adieu aux amis de Volo, je renvoie mes braves Albanais à leur douteuse brigade d'Ékatérini, et me voici installé sur un grand bateau de la compagnie Fraissinet.

Les passagers sont rares sur cette ligne : je suis seul à table avec le capitaine, mais l'ennui ne s'assoira pas entre nous. On se lie vite et à fond sur ces planches. Mon convive est un de ces capitaines marseillais comme il y en a tant, et comme il y a si peu d'hommes; loup et mouton de mer tout ensemble, exemple de ce que sa rude et admirable carrière peut faire d'une nature ordinaire, effacée sur tout autre théâtre. Doux et timide, d'une fraîcheur de sentiments virginale pour certaines choses, résigné sans ostentation à son âpre métier, ses rares paroles sont d'une vérité simple dont aucun procédé d'art ne pourrait égaler l'effet. Il raconte, — et il faudrait sténographier, la réalité, l'*humanité* profonde de pareils récits ne se traduisent pas, — il raconte son embarquement de début comme second, entre le Cap et Bourbon.

« Mon capitaine, intéressé dans le bâtiment, me reprochait ma gaieté, mon insouciance pendant la tempête : dame! j'étais jeune; mais le second jour, en voyant le navire se désemparer, je devins rêveur à mon tour. J'avais alors un père, une mère, des frères et des sœurs, beaucoup. Je pensais pour

la première fois que je ne reverrais peut-être plus personne de tout ce monde et qu'il faudrait partir pour le grand voyage. Je rencontrai le capitaine, qui me demanda ce que j'avais; je réfléchis, je lui dis : Capitaine !... — Eh quoi ! fit-il, vous êtes jeune, vous n'êtes pas intéressé dans le bâtiment, et vous vous laissez abattre ! — Je vis bien alors que ces réflexions, le capitaine les avait faites depuis longtemps, lui. Seulement, son intérêt le troublait. Il me dit qu'il me confiait le bateau, n'ayant plus la tête assez libre pour le sauver; ça me redonna du cœur. Je fis installer un gouvernail de fortune, des voiles de réserve, et l'amenai à Bourbon en quatre-vingt-deux jours. »

Les anciens auraient représenté ces gens-là sous une des figures doubles qu'ils aimaient, mi-partie d'enfant et d'Hercule. Il n'y a encore que la mer, nourrice de pareils hommes, pour une âme éprise de grandeur et de vérité.

Elle est bien douce et bien belle ce soir, comme nous montons sur le pont, au coucher du soleil; rarement les côtes si variées du Levant m'ont offert un tableau mieux disposé pour l'enchantement de l'œil que ce golfe de Volo. A gauche, la sauvage petite ville de Trikéri, perchée sur le roc de la pointe de Magnésie; à droite, trois plans successifs, trois lumières. Des îles toutes proches, couvertes d'épaisses forêts du sommet à la base, d'un ton chaud de velours vert, en saillie au premier plan;

au second, les montagnes d'Eubée et de la côte de Grèce, en amphithéâtre, très découpées, dans une tonalité générale d'un bleu doux ; à l'extrême horizon, les cimes de l'Othrys, des Thermopyles, quelque chose d'impalpable et de fondu, une blancheur dorée, de la lumière surprise et fixée : ces trois plans si divers et si harmonieux pourtant se rapprochent et se noient insensiblement dans le crépuscule. La nuit s'abaisse sur la haute mer. De toutes ces étoiles qui roulent là-haut, il tombe sur le pont comme une poussière lumineuse, qui semble pénétrer le cerveau et s'y changer en poussière d'idées et de souvenirs. C'est l'instant où le voyage accompli apparaît en raccourci, remettant chaque chose à sa place, les belles rencontres et les bonnes heures en relief, les mauvaises dans la pénombre. Comme un antiquaire qui compte ses médailles d'or et s'arrête longtemps à songer sur les profils effacés des Alexandres, des Ptolémées et des Césars, on sort du médaillier le trésor des souvenirs, ceux de la dernière route d'abord, puis ceux des routes anciennes, tout rongés par le temps, mais souriants ou tristes encore sous leur légende illisible. On les compte, et, en les laissant tomber un par un dans la mémoire, il semble que de tant de rêves, de chimères, de courtes joies, d'efforts morts à la peine, on va peupler les vastes horizons de la mer Égée !

DE BYZANCE A MOSCOU

LES VOYAGES D'UN PATRIARCHE

En recherchant dernièrement des documents relatifs à l'histoire de Russie au XVIe siècle, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un opuscule d'une lecture fort attachante : c'est la relation de voyage d'un évêque grec qui accompagna le patriarche de Constantinople, Jérémie II, quand ce dernier vint instituer à Moscou, en 1588, le partriarcat de Russie [1]. Les détails, très pittoresques, mais très incomplets, contenus dans cette relation, m'inspirèrent le désir de faire plus ample connaissance avec le patriarche Jérémie. En interrogeant les sources grecques et russes, j'ai pu reconstituer sans

1. *Arsenii Elassonis episcopi descriptio itineris in Moscoviam*, dans Wichmann, *Kleiner Schriften...* — Les principales sources d'ou est tiré ce récit sont en outre : *Dorothei Monembasiensis Synopsis ;* Le Quien, *Oriens Christianus;* Hammer, *Empire ottoman ;* les historiens russes, Karamsine, Solovief et autres, *passim*, et les *Gosoudarstvennia Gramoty*, aux archives d'État de Moscou.

trop de lacunes la vie du prélat oriental. Les vicissitudes singulières qui l'ont traversée suffiraient à jeter sur elle un intérêt dramatique; mais un intérêt bien supérieur s'en dégage quand on voit cette destinée modeste concourir à son insu au déplacement de l'équilibre du vieil Orient. L'histoire s'éprenait exclusivement autrefois des noms retentissants sur lesquels la postérité a concentré toute une époque; elle a aujourd'hui des curiosités plus intimes et ne dédaigne pas de demander à des figures plus effacées comment on a vécu dans leur temps de la vie de chaque jour; elle se plaît surtout à retrouver dans ces humbles acteurs les instruments inconscients et parfois les plus efficaces des grandes évolutions de l'humanité; ce lui est un admirable spectacle de voir ces comparses du drame guidés, comme par une main visible, vers un dénouement qu'ils précipitent et qu'ils ignorent. L'ombre que j'ai voulu évoquer a joué à son heure un rôle important dans la préparation des grandes crises auxquelles assiste notre siècle; à ce titre elle méritait d'être tirée de l'oubli et de nous entraîner à sa suite sur le vaste théâtre de ses tribulations et de ses aventures.

I

L'histoire que je me propose de raconter est viéille de trois cents ans: c'est un grand pas en arrière, semble-t-il; pourtant nous le ferons insensiblement en nous transportant sur la scène où s'est déroulée la première partie de cette histoire et parmi les héritiers de ceux qui y ont figuré. Ni l'une ni les autres n'ont guère changé depuis lors: aussi s'agit-il moins, pour notre imagination, de voyager dans le temps que dans l'espace; transportons-nous donc à Constantinople, au vieux quartier du Phanar, et la distance est franchie.

Le caïque qui nous amène du pont de Galata a remonté durant une heure le golfe étroit et profond de la Corne-d'Or, en suivant la colline allongée qui porte la ville turque de Stamboul. Si nous débarquons à une petite échelle, un peu avant l'enceinte de remparts qui couvre cette ville du côté de la terre, nous nous trouvons devant une porte de pierre trapue et sombre, aujourd'hui veuve de ses vantaux; elle donne accès dans un quartier de mine inquiète

et misérable, timidement blotti au fond du port, sur le versant de la colline, contre le rempart. Les premières maisons, en pierre et de style génois, ont l'air de sentinelles avancées, avec leurs façades aveugles, percées seulement de barbacanes et de lucarnes grillées; au delà s'entassent pêle-mêle des boutiques en planches, des appentis branlants, des maisons et des églises de bois. En passant la porte qui garde ce quartier, on croit entrer au Ghetto; c'est le Phanar, l'asile où se sont réfugiés les petits-fils des maîtres de l'Orient, où la vie grecque a reflué loin des sites superbes qu'égaie le Bosphore et que détient le conquérant. C'est dans ce triste faubourg qu'habite au milieu de ses ouailles le patriarche œcuménique, vicaire de la chrétienté orientale; c'est ici qu'il prie, bien loin de la magnifique Sainte Sophie, dans une modeste église aux murs de bois, au plafond de solives, bâtie sur l'emplacement d'un ancien monastère.

Si nous avons choisi, pour visiter le pauvre temple, une des grandes solennités grecques, nous y trouverons encore tout l'appareil des pompes d'autrefois et comme une majesté raidie sous les injures du temps. Le pontife est assis sur un trône antique, sauvé du grand naufrage; les diacres placent sur ses épaules la tunique de brocart à fleurs d'or, ouverte sur les côtés comme aux premiers âges, et rattachée par des grelots en souvenir de celle d'Aaron; ils apportent le pallium, tissu

d'argent, où sont enchâssées les saintes reliques, la croix pastorale en pierres précieuses, la *pateritza,* bâton terminé par deux serpents en forme de caducée, qui tient lieu de la crosse catholique. Enfin le patriarche coiffe la splendide tiare d'émail, ornée des portraits des douze apôtres et de la croix en diamants; au sommet, par une suprême et poignante dérision, étincelle l'aigle en brillants, l'aigle impériale, l'aigle de Constantin, étreignant le globe dans ses serres; souvenir jaloux et symbole inoffensif d'un empire confiné aujourd'hui entre les quatre murs de l'humble basilique. Les archevêques suffragants entourent leur pasteur, revêtus d'anciens costumes d'une richesse éblouissante; les diacres les suivent, en robe noire, leurs longs cheveux épars sur les épaules.

Les chants retentissent, l'office commence suivant la liturgie traditionnelle; en regardant, aux lueurs des cierges et dans les fumées de l'encens, ces prélats aux traits archaïques, immobiles sous leurs robes d'or et leurs longs voiles de deuil, on croit voir les effigies des vieux patriarches béatifiés, descendues de l'iconostase où le pinceau des Byzantins les a fixées. Par un de ces phénomènes d'assimilation que la physiologie reconnaît sans pouvoir les expliquer, ces figures d'une majesté hiératique et glacée se sont modelées, semble-t-il, sur le relief des saints qu'elles contemplent habituellement. Tout ici parle de constance et d'immutabilité, tout

repousse la pensée en arrière. Au dehors, loin de ce lieu, des choses ont pu passer, l'état politique et social, les mœurs, les idées, les races ont pu se modifier; mais ici nous sommes au lendemain de la grande catastrophe. Ce vieux prêtre ignore les quatre siècles de conquête musulmane, pas un pli n'est changé à sa tunique, pas une syllabe à son livre, pas une note à son chant; tandis qu'un zaptié turc monte la garde à sa porte et que le muezzin jette son appel traînant du minaret voisin, lui, replaçant sur son front la tiare à l'aigle double, bénit son peuple et croit à son autorité comme à sa bénédiction. Il écrit à Chalcédoine et à Éphèse, — noms qui ne vivent plus que pour lui, — comme aux jours des grandes assemblées œcuméniques; il tient pour un espoir avéré que son héritier et les héritiers de son héritier poursuivront la tradition séculaire, sans changer ni périr, longtemps après que le dernier Osmanli dormira sous les cyprès d'Eyoub.

On contemple cette exception aux lois mobiles du monde, ces hommes, cette langue, ces cérémonies, ces vêtements et ces traits d'un autre temps; involontairement, l'imagination perd le sens du présent, remonte les âges et se retrouve sans effort en pleine histoire. Demandons à la nôtre de s'arrêter en l'an 1572, au moment où, dans ce même lieu et avec les mêmes rites, fut intronisé le patriarche Jérémie. Mais avant de présenter mon héros aux lecteurs, il importe de leur faire connaître

sommairement le triste milieu dans lequel il est appelé à se mouvoir.

C'était alors une dangereuse aventure que de s'asseoir sur le trône de Chrysostome. Un instant, en plein effondrement de Byzance, la chrétienté orientale s'était reprise à un court espoir, quand elle reçut de Mahomet II, sur les ruines encore sanglantes du palais des Blachernes, le célèbre firman qui maintenait les privilèges de l'Église œcuménique, le droit d'assembler le synode et de pourvoir à la vacance du siège patriarcal. Ce firman dura ce que dure une bonne intention et passa bientôt à l'état de lettre morte. La liste des patriarches, depuis la conquête jusqu'aux temps qui vont nous occuper, n'est qu'un long martyrologe, et, il faut bien le dire, un martyrologe sans grandeur. Ce n'est plus celui des catacombes et des arènes. Le drame oriental se joue à la Shakspeare, avec des intermèdes de basse comédie, entre une criée à l'encan et un gibet. Par une tradition indélébile du cirque byzantin, d'âpres factions se disputent l'Église et les vains honneurs du Phanar. Les parties en litige viennent sans cesse, les mains pleines de sequins, stimuler la cupidité du Turc, qui les oublierait peut-être, laissé à son indolence naturelle ; brigues, délations, achats de sentences surenchères, tous les moyens leur sont bons pour provoquer les caprices des pachas. A peine installé sur le trône, le patriarche voit son compé-

titeur assiéger les portes du divan : tantôt c'est un évêque qui arrive d'un lointain diocèse d'Asie, l'escarcelle pleine ; tantôt un moine ambitieux qui s'échappe de l'Athos, où l'on s'est cotisé pour lui assurer une victoire dont toute la communauté profitera. L'élu de la veille a la bourse dégarnie par le fait même de son élection ; il ne lui reste plus qu'à céder la place à ses compétiteurs, mieux en fonds ; s'il résiste, on lui fera entendre raison, suivant l'humeur du sultan et du vizir, par l'exil ou par le pal. Quand on parcourt, dans les chroniques ecclésiastiques, cette misérable et dramatique histoire, on croit voir s'agiter des ombres vaines, se pourchassant les unes les autres au milieu de tragédies bizarres ; ainsi, dans un des cercles de l'Alighieri, des fantômes de prélats prévaricateurs et de papes anathèmes tournent confusément dans d'étranges supplices : « Au fond de l'abîme, baigné de pleurs d'angoisse, je vis une foule qui venait par le val circulaire, silencieuse et en larmes, du pas dont marchent les processions en ce monde. »

... Tacendo e lagrimando, al passo
Che fanno le letane in questo mondo.

Regardons défiler la triste procession, depuis Gennadios et pendant un siècle et demi. — Joasaph Cocas, homme ami de la paix, disent les chroniqueurs, est si fort maltraité par son clergé

qu'il se jette de désespoir dans un puits. Des hommes pieux l'en retirent et le guérissent; le pacha l'envoie en exil après lui avoir coupé la barbe, parce qu'il n'a pas voulu consentir au mariage de son protovestiaire avec la veuve du duc d'Athènes. — Marc Xylocarabée lui succède; le sultan l'exile également à la demande des gens de Trébizonde. Ils font élire Siméon, au prix de mille florins d'or; on le jette dans un monastère. Denys a le même sort. — Marc II, accusé de s'être fait circoncire par les Turcs, doit se justifier de cette accusation devant le synode, et n'en est pas moins destitué. — Le Serbe Raphaël promet de porter à deux mille ducats le tribut qui était de mille jusqu'à lui; comme il ne peut le payer, on lui met une chaîne au cou, et un agha le mène ainsi en laisse mendier sur les routes, où il meurt de misère. — Nyphon, accusé de supposition d'héritage, est renvoyé avec le nez coupé. Joachim porte le tribut à trois mille florins; exilé, rappelé, exilé de nouveau, il va mourir en Valachie. Pacôme est empoisonné par un moine de Sélymbrie. — Jérémie Ier part pour une tournée en Chypre; son vicaire l'abandonne à mi-chemin, revient en hâte, paye et prend sa place. Le peuple chasse l'intrus et achète de ses deniers un firman de retour pour Jérémie. — Joasaph II est déposé pour cause de simonie; le clergé le maudit parce qu'il a encore grossi le tribut. — Grégoire le Borgne, enlevé sur une galère, est jeté à la mer.

— Son successeur, Cyrille, en route pour l'exil, est étranglé et caché dans le sable sur une grève de l'Euxin : des Turcs passent, voient une corde, croient à une épave enfouie, et amènent à eux le cadavre du patriarche de Constantinople. — Arrêtons ici ces monotones horreurs; telle est, à peu de variantes près, l'histoire de chacun de ces pontifes.

Dans les dernières années du sultan Sélim II, le siège patriarcal était occupé par Métrophane de Césarée. Sous son pontificat, écrit un des prélats contemporains, la simonie devint tellement flagrante qu'un parti se forma bientôt, sous la direction de Michel Cantacuzène, pour chasser ce trop faible pasteur. On lui proposa, pour quitter la place, les deux diocèses de Larisse et de Chio; il accepta, vendit le premier et se retira dans le second. Le synode se réunit alors, afin de pourvoir à sa succession, dans l'humble cathédrale où j'ai introduit le lecteur. C'est là qu'on procédait à l'élection pontificale.

Alors, comme aujourd'hui, les prélats des plus lointaines églises de Morée, d'Asie, de Mésopotamie, déployaient une activité infatigable pour se rendre à ces élections, renouvelées pourtant à de si fréquents intervalles. De toutes ces felouques marchandes des ports du Levant, qui s'assemblent chaque nuit aux Sept-Tours, et que la brise du matin pousse dans le Bosphore, on voyait descen-

dre, aux échelles de la Corne-d'Or, les évêques de la Thrace et de l'Anatolie, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie. Ces vénérables voyageurs débarquent en bien modeste équipage, comme les apôtres des premières églises, un bâton à la main, suivis d'un diacre qui porte leur Évangile roulé dans un tapis. Plusieurs d'entre eux, souvent des vieillards tout blanchis d'années et de fatigues, ont traversé le Taurus ou le Balkan, et tardé de longues semaines sur la mer contraire, bravant toutes les peines pour apporter au synode le bulletin qui doit faire triompher leur faction. Même dans nos parlements les plus passionnés, les chefs de parti auraient peine à trouver des votes aussi fidèles.

Aussitôt débarqués, les prélats se hâtent dans les rues étroites qui mènent au Phanar ; chacun cherche un gîte chez les hauts dignitaires de sa province ou de son camp, revêt la chape et la mitre, prend le sceptre pastoral et va s'asseoir dans l'église patriarcale, à la place que lui assigne son rang hiérarchique. Le bas clergé de Constantinople emplit le chœur, la foule des fidèles se presse dans la nef. Trois noms sont proposés à l'acclamation populaire; souvent ces noms soulèvent des orages parmi ce peuple ardent, dont toute la vie nationale a reflué sur cette seule institution; des cris se croisent, des couteaux se choquent, du sang coule dans la maison de paix; on emporte quelque batelier du port blessé dans la

bagarre ; la garde turque qui veille à la porte prend les armes, l'ordre se rétablit à sa vue ; après force vociférations et controverses, un autre nom est jeté à la multitude ; s'il a pour lui la faveur du moment, des *zitos* enthousiastes ébranlent les vieilles solives du plafond, la joie reparaît sur toutes ces physionomies naïves, toujours promptes à tout espérer d'un homme nouveau. Enfin le grand logothète va soumettre la décision du synode à la ratification de la Porte ; ce n'est qu'après la délivrance du firman que l'église veuve peut saluer son nouveau pasteur.

Le synode qui s'assembla après l'éloignement de Métrophane, au printemps de 1572, semble avoir eu le sincère désir de procurer des jours meilleurs au monde orthodoxe et de faire cesser les scandales qui le désolaient. Un des premiers noms proposés au peuple fut celui de Jérémie, qui, disait-on, administrait dans l'esprit du Seigneur l'important diocèse de Larisse. Des acclamations unanimes l'accueillirent, le choix du synode ratifia le vœu populaire, et le vicaire du siège vacant annonça à la foule qu'elle eût à prier le ciel de prêter son aide à Jérémie II, chef et pasteur de l'Église œcuménique.

Le prélat qui venait d'être appelé à cette dignité suprême était un homme jeune encore, d'à peine quarante ans. Il était né à Anchialo, petite bourgade de pêcheurs adossée aux escarpements méridio-

naux du Balkan, sur une falaise de la mer Noire, à l'entrée de la baie de Bourgas. La vocation ecclésiastique l'avait conduit de bonne heure chez le métropolite de Tirnowo, théologien de grand renom. Jérémie y reçut, avec les ordres sacrés, l'instruction monacale de ce temps, qui dressait l'esprit à lutter subtilement pour ou contre un texte, mais qui négligeait de le former aux luttes de la raison et de la vie réelle. Le haut clergé de l'Église orientale ne se recrutait pas, comme le nôtre, dans cette vaste pépinière de prêtres séculiers, pasteurs des petites paroisses, en rapports constants avec le peuple, partageant son esprit, sachant ses besoins et préoccupés de ses misères. Il sortait exclusivement soit des monastères, soit de cet état-major de jeunes diacres, promis d'avance aux honneurs, qui errent dans les maisons épiscopales, figurent aux cérémonies solennelles, tiennent la comptabilité du prélat et apprennent à cette école l'administration matérielle d'un diocèse, peut-être plus que sa conduite spirituelle. Jérémie sut déployer dans ce stage des qualités qui plurent à ses protecteurs, car ils le désignèrent, malgré sa jeunesse, pour le siège métropolitain de Larisse. C'était une des circonscriptions les plus importantes de la Thrace, et aussi l'une de ses plus tristes résidences. Je racontais naguère comment, un soir de voyage, le protosyncelle me reçut dans la vieille maison métropolitaine, en me disant que son supérieur était retenu au Phanar

depuis plus d'une année. Ainsi faisait sans doute son prédécesseur Jérémie, las de l'exil provincial; il était à Constantinople, et il prit part à l'élection qui lui destina le trône patriarcal, car on le voit officier solennellement à la fête de l'Ascension, tombant, l'année 1572, dix jours après le 15 mai.

L'historien contemporain Étienne de Gerlache nous a laissé un portrait du nouveau patriarche qui a tout l'accent de la vérité. Jérémie était un homme de haute taille, de forte corpulence, au visage placide et immobile. Modeste et de bonnes mœurs, il avait dirigé en paix son diocèse de Larisse; mais il était d'un caractère indolent, et sa vie toute monastique le préparait aux vertus du cloître plus qu'à la gestion des grandes affaires de l'Église. — Les biographes officiels ajoutent mille perfections à ce fond de tableau; on est libre de les en croire, mais les traits précis de Gerlache nous peignent suffisamment le prélat oriental, bon, faible, d'humeur lymphatique, sous sa physionomie paisible de béatifié.

II

Tel était l'homme qui s'assit, le jour de l'Ascension de l'année 1572, sur le trône pontifical, et que le peuple orthodoxe de Constantinople vint « adorer », suivant la formule consacrée, avant de recevoir de lui la bénédiction œcuménique. Tel était le prélat qui allait présider aux destinées de l'Église d'Orient durant l'heure de crise profonde que traversaient et l'Orient et les églises de toute la chrétienté. L'année précédente, l'islam avait reçu le premier grand coup au cœur: les échos du canon de Lépante réveillaient sur les côtes asservies des mers de Grèce et d'Asie d'indomptables espérances; les raïas, connaissant mal l'Espagnol tout-puissant mais tout catholique de l'Escurial, rêvaient d'une croisade victorieuse et voyaient déjà l'épée de don Juan affranchissant les églises-mères du monde oriental; ils se seraient volontiers écriés, comme Pie V en recevant la nouvelle de Lépante: « Un homme fut envoyé de Dieu dont le nom était Jean! » Par un retour naturel, les Turcs, sentant frémir sous leur

main les éléments chrétiens, se tenaient prêts à d'implacables répressions. Tandis que l'Église d'Orient était menacée par la colère de ses maîtres, l'Église d'Occident passait par l'angoisse de la réformation; le concile de Trente venait de se clore, ayant touché à tous les points de foi sans parvenir à pacifier les consciences; Sixte-Quint, malgré sa fermeté et ses lumières, s'apprêtait à jeter sa béquille pour jouer et perdre la dernière partie du génie romain contre le génie anglo-germanique; des cendres de Luther et de Calvin naissaient mille sectes bizarres ou inquiétantes, en Italie, en France, en Suisse, aux Pays-Bas, dans la malheureuse Allemagne surtout, où le Palatinat changeait quatre fois de religion en quinze ans. Jamais, depuis les barbares, l'Europe n'avait été aussi violemment secouée, toute en proie aux colères, aux souffrances, aux flots de sang, qui sont l'inévitable rançon de toute grande transformation de la conscience humaine. — Quand Jérémie vint faire, selon l'usage, sa visite à l'ambassadeur de France, dans cette même année 1572, il put apprendre de sa bouche ce qu'avait été la Saint-Barthélemy, et comment l'empire des sultans n'avait pas le monopole des épisodes tragiques.

Par une singulière destination de la fortune, le nouveau patriarche d'Orient devait être mis en demeure, dès le début de son pontificat, de prendre parti entre les deux camps religieux qui se disputaient l'Occident. Dans les premiers jours de 1574,

des gens venus d'Allemagne apportèrent à Jérémie une lettre des docteurs luthériens de Tubingen et un exemplaire de la confession d'Augsbourg. Les réformés établissaient dans ces écrits qu'ils étaient simplement revenus à la foi des premiers apôtres et sollicitaient l'Église d'Orient de les imiter. On peut imaginer le trouble du prélat « indolent et placide », dont l'esprit monacal vivait muré dans la tradition, ennemi de tout bruit et de toute nouveauté. Les audaces des controversistes allemands ne pouvaient que terrifier ces casuistes byzantins, toujours prêts aux subtiles discussions sur un texte, mais en garde contre les réformes radicales et éloignés par toutes leurs habitudes intellectuelles de la doctrine du libre examen. Pourtant il y avait là une arme redoutable contre la grande rivale, l'Église de Rome, et ce point de vue primait tous les autres à Constantinople. Le patriarche répondit à Jacob, chancelier de l'académie de Tubingen, en protestant d'avance contre toute interprétation dangereuse que les novateurs pourraient tirer de ses paroles. Une curieuse correspondance s'établit entre Tubingen et le Phanar; elle dura de 1574 à 1578, et n'aboutit à aucun résultat. — Ainsi devait échouer, trois cents ans plus tard, une tentative semblable de rapprochement entre les vieux catholiques d'Allemagne et un successeur de Jérémie; on se souvient du congrès de Bonn et de l'empressement courtois des théologiens grecs; mais cette fois encore on a dû abandonner

de vains essais de conciliation entre l'esprit de l'Occident, en marche vers l'avenir, et celui de l'Orient, arrêté dans le passé.

Ce n'était pas la lutte pour les idées qui devait remplir la vie de Jérémie; les compétitions de personnes et d'intérêts n'en laissaient guère le loisir au malheureux patriarche. Le lendemain du jour où il avait pour la première fois ceint la tiare et incarné dans sa personne le fantôme d'une grandeur évanouie, une dure obligation vint le rappeler à la réalité; on le mandait au Séraï pour recevoir l'investiture du Grand Seigneur.

Il faut traverser toute la ville turque pour atteindre l'enceinte du Séraï, à l'extrémité de Stamboul opposée au Phanar. Le palais des conquérants sort paresseusement du milieu des jardins, entre un bois de cyprès et le flot du Bosphore, dans le site le plus majestueux qui soit au monde. De chacune des fenêtres des trois façades, le regard plonge sur une mer nouvelle et sur une autre ville, sur des montagnes, des îles, des horizons différents. Si l'homme n'avait qu'une heure à vivre sur la terre, a dit avec raison un poète, c'est là qu'il devrait la passer. Les sultans avaient découvert cette vérité avant Lamartine, et planté des tentes de bois doré à la pointe du Séraï, pour les heures qu'il plairait au destin de leur donner. Ce fut là que Jérémie se présenta après son intronisation, en bien humble posture. Le pontife passa devant Sainte-Sophie sans

oser lever les yeux sur le temple de ses prédécesseurs, il franchit la Bab-Humaïoum, la porte triomphale aux créneaux de laquelle le corps d'un de ses successeurs, Parthénius, devait rester suspendu durant trois jours; il traversa les cours intérieures sous les quolibets des eunuques noirs, qui errent de ce côté sous les cyprès; arrivé à la troisième enceinte, à la porte de la Félicité, il laissa ses chaussures aux mains des icoglans et pénétra dans le kiosque du divan, en se courbant sous l'arceau surbaissé à dessein, pour arracher aux ambassadeurs un salut plus humble. Cette pièce a pour tout meuble un large lit, sous un baldaquin doré et constellé de pierres précieuses : accroupi sur ce lit, le Grand Seigneur recevait jadis les hommages des infidèles, quand il ne les entretenait pas de loin à travers une grille pratiquée dans le mur à leur usage. Le nouveau patriarche de Byzance dut se prosterner sur le carreau aux pieds du khalife, avant de recevoir de la main du drogman le firman d'investiture. Dans la salle voisine, une cérémonie non moins déplaisante et plus indispensable encore s'accomplissait : un vicaire comptait au khasnadar l'argent du *kharatch*, tribut qui s'élevait alors à dix mille florins, et jusqu'au paiement duquel l'élection ecclésiastique n'était qu'une formalité sans valeur. Ces devoirs accomplis, Jérémie sortit du Séraï et regagna le Phanar monté sur un cheval blanc harnaché de

drap d'or, présent de la munificence impériale.

C'était peu d'avoir acheté du sultan la jouissance de sa charge; il fallait, pour en assurer la durée, gagner au même prix la bienveillance de quelques-uns des dignitaires influents de la Porte. Notre prélat s'y employa activement; il se concilia la protection du grand vizir, Mohammed Sokolli, et de Michel Cantacuzène, un Phanariote tout-puissant alors sur les choses de l'église. Ces négociations menées à bonne fin, et au moment où le patriarche croyait avoir chèrement acquis le droit de se reposer, ses protecteurs firent faillite à leur engagement de la façon la plus naturelle, la seule pourtant que ne prévoient jamais les ambitieux; ils sortirent de ce monde, en commençant par Sélim. Un juif portugais, José Miquez, fait duc de Naxos par la faveur du sultan, avait capté cette faveur en introduisant le vin de Chypre au palais. C'était sur les conseils de ce juif que Sélim avait entrepris la conquête de l'île, cinq ans auparavant, pour s'assurer la propriété des précieux vignobles. Quand Bragadino eut succombé dans Nicosie, les galiotes victorieuses eurent ordre de rapporter, avec la peau de l'héroïque provéditeur, une forte cargaison de vin de commanderie. Sélim se livra dès lors sans mesure à sa boisson favorite; un jour du mois de décembre 1576, comme il venait d'en vider une bouteille d'un trait, en sortant du bain, son pied glissa sur les degrés de marbre humide, et il tomba pour ne plus se relever.

Comme l'homme, l'empire tomba, le vigoureux empire des grands sultans. Il avait atteint son apogée sous Soliman ; Hammer fixe avec raison à l'avènement de Mourad le commencement de sa décadence. Le jeune efféminé qui arrivait de Magnésie fit égorger, le jour même de son débarquement à Stamboul, suivant la coutume, ceux de ses frères en âge de lui disputer le trône ; puis il disparut dans le kiosque de Scutari, là où sourient les jardins de roses, les platanes ombreux et les nuits silencieuses au bord du Bosphore. La Vénitienne Baffo l'y retenait enchaîné au milieu des devins, des astrologues et des bateleurs. D'abord l'esclave de Corfou gouverna seule la volonté inerte de son jeune maître ; bientôt la jalousie de la sultane validé lui suscita des rivales ; le harem s'emplit de Juives, de Moldaves, de Hongroises, d'Espagnoles ; il y en eut cinq cents, livrées à un peuple d'eunuques, et le conseil de ces derniers décida désormais des affaires d'État ; ils s'arrachaient à tour de rôle le spectre pâli par l'opium dont un envoyé du Saint-Empire nous a laissé le portrait. Le vieux Mohammed Sokolli, le glorieux pilier de l'islam durant trois règnes, déclina et devint importun ; il rappelait trop que l'aïeul Soliman était sept fois monté à cheval pour voler au Danube, et rapportait chaque fois des canons de Hongrie. Mourad, qui dépensait sa poudre en feux d'artifice et ne faisait jouer les batteries du Vieux-Séraï que pour amuser ses fils, éloi-

gna le vieillard ; un jour de l'an 1679, un derviche bosniaque se présenta à titre de compatriote chez Mohammed le Faucon ; tandis que le vizir lisait une supplique, le derviche lui plongea un poignard dans le cœur. Quelques mois auparavant, l'ami de Sokolli et le second protecteur de Jérémie, Michel Cantacuzène, qui se bâtissait un palais à Anchialo, dans la propre patrie de notre prélat, avait été pendu par des janissaires aux échafaudages de sa bâtisse. A ces compagnons de Soliman succédaient des icoglans de Sicile et des jardiniers de Scutari ; la vénalité et la corruption, jusque-là réprimées par boutades inégales, devinrent la loi commune, et le Séraï se montra d'autant plus altéré d'or que le prix des esclaves avait décuplé sur le marché de Stamboul.

Malgré les sommes qu'il dut verser à plusieurs reprises à la cassette du nouveau sultan, Jérémie sentit bientôt sa position si menacée qu'il se plaignait à Samuel Hailand, l'un de ses correspondants de Tubingen, de ne pouvoir visiter les églises de province, de peur de retrouver son siège occupé par surprise en son absence. Ces craintes du patriarche étaient fondées. Son prédécesseur Métrophane avait quitté Chio et s'était retiré à l'Athos, refuge des mécontents et des évincés du Phanar, pépinière d'intrigues et de candidatures aux hautes dignités ecclésiastiques. C'était là que les vaincus de la dernière heure recrutaient des partisans et refaisaient leurs finan-

ces, là qu'ils attendaient, en vaguant dans les forêts de la Montagne Sainte, le moment où les moines quêteurs, grands colporteurs de nouvelles, leur signaleraient une occasion propice. Un de ces nouvellistes annonça à Métrophane la mort de Cantacuzène, le patron de son rival. Le vieux prélat se jeta dans la première barque en partance, et un matin, au grand effroi de tout le patriarcat, on vint annoncer à Jérémie que son prédécesseur avait reparu aux abords de la Porte. Une contestation d'un bien triste caractère s'éleva entre les deux compétiteurs. Métrophane réclamait la pension annuelle de trois cents ducats que Jérémie lui avait promise pour l'éloigner de Constantinople : celui-ci refusait de la servir, sous prétexte que son créancier avait enfreint les conditions du pacte intervenu entre eux, et exigeait qu'il se retirât à Chio ou à Mitylène; la ville, ajoutait-il, n'était pas assez grande pour contenir deux patriarches.

On porta l'affaire au tribunal du sultan, et nul débat ne fut plus douloureux pour la dignité de l'Église chrétienne. Les deux parties épuisèrent leurs dernières ressources à solliciter des avocats dans l'entourage de Mourad; le litige traînait en longueur, les revenus ecclésiastiques s'engouffraient au Séraï; le juge turc touchait des deux mains et se riait, disent les chroniqueurs, de la folie aveugle de ses justiciables. Enfin les arguments de Métrophane furent trouvés plus lourds, et le patriarcat

lui fut rendu. Il en jouit à peine deux ans ; à sa mort, survenue vers la fin de 1580, Jérémie, qui attendait sa revanche dans le monastère de Chalki, aux îles des Princes, fut rétabli dans sa dignité pour quelques mois.

Le défunt laissait un neveu, un certain Théolepte. Celui-ci, regardant le bâton pastoral comme son héritage, se fit ordonner diacre un jour, prêtre le lendemain, évêque de Philippopoli peu après, et entama une guerre sourde contre le malheureux pontife. D'absurdes calomnies furent portées aux oreilles de Mourad : Jérémie visait à détrôner le sultan, il en avait écrit au pape de Rome, il avait fait moines des janissaires, chrétiennes des femmes musulmanes... Théolepte manœuvra si sûrement qu'une nuit des soldats turcs envahirent le patriarcat, arrachèrent de son lit le prétendu coupable de haute trahison et le jetèrent chargé de chaînes dans les cachots des Sept-Tours. Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter cette scène dramatique, surtout à celui qui écrit ces lignes ; il a vu une nuit à Jérusalem et raconté ailleurs un fait exactement semblable, l'enlèvement du patriarche Cyrille, traîné, malgré ses quatre-vingts ans, entre les baïonnettes et les lanternes, sous les voûtes de la porte de Jaffa.

Heureusement il y avait à Constantinople, à l'époque qui nous occupe, un homme qui représentait la force au service de la justice. C'était l'ambassa-

deur de France, François de Noailles, évêque d'Acqs, l'un des plus marquants dans cette longue liste d'hommes qui ont honoré notre pays à cette place. Il habitait une petite maison perdue dans les vignobles, sur la colline en face de Stamboul où commençait à s'élever le quartier chrétien de Péra. En apprenant le drame du Phanar, l'ambassadeur monta à cheval et se rendit chez le grand vizir, accompagné de l'orateur de Venise. Devant le ferme langage que tinrent l'envoyé de Henri III et celui de la sérénissime république, le vizir Sinan-Pacha donna l'ordre d'élargir l'infortuné patriarche et commua sa peine en un exil à Rhodes.

Jérémie prit la mer, en homme habitué aux orages, et aborda à cette tour du Temple que Soliman avait arrachée à si grand'peine aux Hospitaliers, cinquante ans auparavant. Si notre prélat eût été un philosophe, si les séjours au cloître lui eussent enseigné les secrets du détachement et de la quiétude morale, il se fût félicité de son aventure. Certes le repos des vieux jours dans cette île enchantée, perle des mers du Levant, la méditation errante sous ces forêts de platanes et de pins où chantent les brises d'Égypte, l'horizon des flots toujours tièdes et lumineux, tout cela était plus tentant pour une âme religieuse que les misérables intrigues du Phanar. Mais les âmes de ce temps, toutes à l'action, se repliaient rarement sur elles-mêmes, et ne connaissaient pas les langueurs et les dégoûts de nos

âmes modernes. Jérémie apprécia peu sans doute le cadre divin de son exil ; il attendit, assis sur les rivages de Rhodes et regardant obstinément du côté de Stamboul.

Ce qui s'y passait était de plus en plus navrant. Théolepte se trouva d'abord n'avoir pas travaillé pour lui-même. Un moine de Lesbos du nom de Pacôme, « impie et illettré », se saisit de la place vacante on ne sait par quelles manœuvres, sans élection régulière. Le peuple s'ameuta contre l'intrus et, au milieu d'une séance orageuse du synode, il fut jeté hors de la salle par les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. Théolepte se glissa tout aussi irrégulièrement jusqu'au trône pontifical : le peuple se souleva de nouveau et lui lança de la boue ; mais son allié, Silvestre d'Alexandrie, aposta des émissaires déguisés en évêques et en moines, qui s'introduisirent nuitamment chez le grand vizir et lui affirmèrent que le métropolite de Philippopoli avait été élu patriarche suivant les canons ; cette affirmation, appuyée d'un tribut de vingt mille florins au lieu des dix mille que la Porte avait coutume de recevoir, assura à l'usurpateur le firman impérial. Intronisé l'an 1584 et fort désormais de la protection du Séraï, Théolepte eut l'imprudence d'entreprendre une tournée en Valachie. A la faveur de son absence, les amis de Jérémie travaillèrent et payèrent avec succès pour le compte de leur patron : le proscrit de Rhodes, revenant sur la galère qui

lui avait apporté sa grâce, fut pour la troisième fois proclamé patriarche de l'Église d'Orient.

On peut juger si elle était déchirée et saignante, la malheureuse Église, et ruinée surtout. Non seulement le trésor du patriarcat avait été mis à sec par ces compétitions acharnées, mais les revenus des provinces et le crédit de la curie étaient engagés pour de longues années. Voilà où les entraînements du milieu et les nécessités de la lutte avaient conduit un prélat naturellement pieux et honnête, qui avait inauguré son pontificat en assemblant un concile pour détruire la simonie. Dans ces tristes conjonctures, Jérémie fit de nouveau un solennel appel aux chefs des factions; une réconciliation générale s'ensuivit et l'on s'occupa de panser les plaies communes. Théolepte fut envoyé pour recueillir des fonds en Géorgie, Pacôme en Chypre et en Égypte. Le patriarche lui-même résolut de tenter un voyage plus lointain et plus nouveau, celui de la Moscovie; il comptait pour relever ses affaires sur la munificence du grand-duc.

Jérémie quitta Constantinople à la fin de 1587. Il était accompagné de son plus fidèle champion, Dorothée, évêque de Monembasia; si nous en jugeons par la part constante que ce prélat avait prise aux troubles ecclésiastiques, il ne devait pas avoir vu souvent la jolie petite ville de Morée dont il était le pasteur nominal. Les voyageurs se dirigèrent d'a-

bord sur la Moldavie ; l'hospodar, Pierre le Perclus, était pauvre et obéré lui-même par le tribut turc; cette première étape ne fit rentrer que deux mille florins dans leur aumônière. De la vallée du Danube, ils gagnèrent la Pologne et Lublin, où ils s'adjoignirent Arsène, évêque d'Élassone au mont Olympe. On ne sait trop ce que ce dernier faisait à Lublin, quand il y reçut l'ordre de Jérémie de se tenir prêt à l'accompagner en Russie. — « Je sautai de joie à bas de mon lit, et courus acheter une voiture et des chevaux, » dit Arsène en commençant la relation qui sera désormais un de nos guides. Le patriarche et ses deux acolytes, en quittant Lublin, allèrent saluer à Zamosk le grand chancelier Jean Zamoyski et lui demander des lettres royaux pour le grand-duché de Lithuanie, réuni depuis vingt ans à l'État polonais. Il n'y avait rien à espérer de la catholique Pologne, gouvernée alors par le très catholique Sigismond. La pieuse caravane en sortit par Brests et gagna Vilna, capitale de la Lithuanie. Là encore elle semble n'avoir pas trouvé un terrain favorable, bien qu'une partie de la noblesse du grand-duché fût orthodoxe; le pouvoir était aux mains des Polonais, et, tout en se louant de l'accueil flatteur du grand chancelier, Constantin Ostrojski, Arsène rapporte que ses compagnons et lui se dirigèrent rapidement vers la frontière de Moscovie. Pour tromper l'ennui des longues étapes sur les mau-

vaises routes du Nord, Jérémie racontait à son historiographe les aventures de son orageuse carrière; « il me tenait des discours pleins de tristesse, et les larmes me montaient aux yeux, tandis qu'il énumérait les tribulations par lesquelles il avait passé chez les Turcs ».

Ainsi devisant, les prélats grecs entrèrent enfin dans Smolensk, aux portes de ce monde russe nouveau pour eux comme pour toute la chrétienté au XVIe siècle, muré, curieux et terrible. Notre vénérable voyageur comptait bien emporter une fortune de cette terre inconnue ; il ne pensait pas y laisser tout ce qui lui restait encore, le prestige d'une idée. — Devançons-le à Moscou pour nous rendre compte de l'accueil qui l'attend à la cour du tsar Féodor Ivanovitch.

III

Le XVIᵉ siècle avait été pour la Russie ce que le XVᵉ fut pour notre patrie : un siècle dur et fécond, voué aux luttes sans trêve pour la constitution de l'unité nationale et la concentration du pouvoir. Suivant la juste remarque d'un vaillant initiateur des études russes dans notre pays[1] le grand ouvrier de l'unité française, Louis XI, semble avoir légué son génie sombre aux deux derniers Ivans. Si les parallèles historiques étaient encore de mode, les imitateurs de Plutarque auraient beau jeu à retrouver au Kremlin le calculateur patient et astucieux de Plessis-lez-Tours, peu scrupuleux sur les moyens, médiocrement ami de la bataille, préférant les sourds coups de hache aux bruyants coups d'épée, la petite proie de chaque jour aux grandes tournées conquérantes, les marchands aux seigneurs, les médailles à Dieu. A Moscou comme à Paris, ces artisans d'une besogne ingrate ont

1. A. Rambaud, *Histoire de Russie*.

soudé les membres épars d'un grand empire, sans choisir leurs outils et sans craindre de souiller leurs mains; leur mémoire a subi les mêmes vicissitudes, redoutée et maudite par les survivants d'un âge de fer, honnie par les historiens sensibles, relevée et glorifiée par des neveux qui se sentaient redevables à leur génie du bienfait d'une existence nationale.

Le premier des deux grands souverains russes de cette époque, Ivan III, ceint la couronne une année après l'avènement de Louis XI; mais sa tâche est plus lourde que celle du roi français; il trouve son patrimoine dans la situation précaire où Charles VII avait trouvé la France, quarante ans auparavant. Le territoire restreint du grand-duché est dépecé entre des feudataires indépendants, hostiles, alliés souvent à l'étranger; et l'étranger occupe les trois quarts de la Russie future. A l'ouest, les frontières livoniennes et polonaises menacent Moscou; à l'est, le Tatar détient le Volga, le Don et les mers, et la Horde-d'Or vient périodiquement brûler les faubourgs de la capitale. Ivan le Grand fait le premier travail d'unification, le travail intérieur; il « *rassemble* la terre russe », rattache les apanages, supprime ses compétiteurs, et laisse à ses héritiers un noyau compacte et discipliné pour la lutte extérieure. Au siècle suivant, Ivan IV, celui à qui l'histoire a gardé le nom de Terrible, achève l'œuvre en chassant l'étranger; il libère Kasan, Astrakhan,

« la mère Volga » ; la question tatare, comme on dirait aujourd'hui, est désormais résolue en faveur de l'Europe contre l'Asie. Ivan refoule le Livonien et le Polonais ; un jour des marchands audacieux lui apportent un empire, la Sibérie ; à sa mort, la Russie d'Asie existe de nom et la Russie d'Europe est déjà le plus vaste État de la chrétienté. De même que la nature rigoureuse a fait de cet État une immense plaine ensevelie cinq mois sous les glaces, le despotisme des Ivans en fait une table rase, nivelée sous la terreur : l'histoire nous montre le Terrible parcourant ses steppes, de Novgorod à Astrakhan, armé de son légendaire épieu de fer, abattant les têtes trop hautes, déracinant la féodalité, transformant les grands boïars en courtisans craintifs ; « il a passé sur la terre russe comme la colère de Dieu », a dit de lui un grand poète de notre temps [1]. A la place de l'anarchie des *droujines* les Ivans ont scellé le pouvoir le plus autoritaire qui fut jamais ; le grand-duc est le premier général, le premier justicier, le suprême propriétaire et le suprême marchand de la Russie.

Le grand-duc, ai-je dit ; ce terme n'est plus déjà qu'une formule archaïque, à l'usage des chancelleries d'Allemagne, jalouses du nouvel empire. En secouant la suzeraineté tatare, Ivan le Terrible prend le titre de *tsar ;* c'est l'effigie slavonne du César

1. A. Tolstoï, *Dramatitcheskaia trilogia.*

romain ; à ce dernier s'est substitué en Occident le César allemand, l'empereur apostolique ; le tsar russe, le César orthodoxe se substituera en Orient aux Constantin et aux Justinien. Déjà Ivan III s'était assuré cet héritage moral, suivant les idées du temps, par une union qui témoigne des plus longues visées. Après la prise de Constantinople, il y avait à Rome une pauvre Grecque qui traînait sa misère à la cour du pape Paul II ; c'était la dernière des Paléologues, Sophie la Byzantine. Le grand-duc de Moscou, déjà en situation de s'allier aux héritières des princes voisins, — ou pouvant, comme ses prédécesseurs, choisir parmi les trois cents plus belles filles de la Russie, rassemblées sous les yeux du nouvel Assuérus, — se fit envoyer cette exilée et l'épousa de préférence à toute autre ; elle lui apporta en dot l'aigle impériale, qu'il plaça aussitôt sur sa couronne avec plus de raison que le patriarche du Phanar ; on sait comment l'histoire a capitalisé cette dot idéale.

Certes, ce n'étaient pas de médiocres esprits, ces souverains qui semaient ainsi le germe des grands desseins de l'avenir. On voit souvent à Saint-Michel-Archange du Kremlin, — le Saint-Denis des princes moscovites, — des moujiks baiser dévotement le cercueil de sapin où dort le tsar terrible qui a fait suer tant de sang à leurs pères ; dans cette piété inconsciente, le philosophe retrouve un instinct obscur de la justice populaire ; il se dit

que, devant l'histoire, le respect de ces pauvres gens a raison contre les malédictions de leurs aïeux.

On sait comment, dans ces vigoureuses races royales, le sang s'épuise et tarit tout d'un coup. Ainsi arriva-t-il à la race des Ivans. Le Terrible avait frappé de son épieu, dans un moment de colère, l'aîné de ses fils ; quand il mourut lui-même, en 1584, il laissa pour héritier un enfant chétif et borné, Féodor Ivanovitch, sous le règne duquel s'acheva cette histoire. Féodor fut un moine égaré dans le palais ; il s'en échappait furtivement pour passer ses journées avec les religieux au couvent du Miracle ; sa grande affaire était de chanter au chœur les longues liturgies, son plus grand plaisir de sonner les cloches avec les sacristains. Incapable, doux et pieux, il semble un de nos derniers Mérovingiens fourvoyé dans le XVIe siècle russe ; heureusement pour l'œuvre de ses pères, en grand péril entre de telles mains, il se trouva près de lui un maire du palais, dans toute l'acception que notre histoire a consacrée à ce terme. Boris Godounof avait été l'ami et le ministre d'Ivan IV, un des seuls grands boïars épargnés par lui ; il s'empara du faible fils de son maître en lui faisant épouser sa sœur Irène, et exerça durant quatorze ans le pouvoir absolu au nom de Féodor, en attendant qu'il pût ceindre lui-même la couronne de Monomaque. L'histoire a laissé au front de Boris une tache de sang,

et la Russie ne lui a jamais pardonné le meurtre mystérieux du petit Dmitri, le dernier rejeton des Ivans, qui barrait à son ambition les marches du trône. Pourtant le ministre continua d'une main forte l'œuvre des grands tsars; il contint la Pologne et la Suède, il acheva d'affaiblir le Tatar et de mater l'aristocratie remuante; ses bannières parurent en Perse, ses architectes rebâtirent Moscou incendié. On ne peut juger avec nos idées apaisées et notre droit régulier ce génie du XVIe siècle, sournois ou violent suivant l'heure, qui respirait dans l'âme des Borgia et des Farnèse, d'un Machiavel et d'un Olivarès, d'un Philippe II et d'un Charles IX. Ce n'est pas dans la civilisation moscovite, sortie la veille de la barbarie, faite aux deux tiers d'influences tatares et byzantines, qu'il faut s'attendre à voir atténuer les monstruosités du temps; il faut plutôt s'étonner de retrouver chez Godounof les plus viriles inspirations des hommes d'État ses contemporains. Lui aussi sut allier dans son œuvre les intérêts de l'avenir à ceux de son ambition; comme Ivan III, il a peut-être rêvé du grand dessein, et nous allons en saisir la preuve en reprenant le fil de notre récit.

Dans sa marche patiente vers le trône, Boris cherchait surtout à s'appuyer sur le clergé, guide tout-puissant de l'opinion publique. Il avait appelé au siège primatial de Moscou une de ses créatures, le vieux métropolite Job de Rostof. Les métropo-

lites ou primats de Russie avaient suivi la fortune des grands-ducs à travers leurs capitales successives, de la sainte Kief à Vladimir, et, en dernier lieu, de Vladimir à Moscou; mais le premier représentant de l'Église russe n'en était pas le chef; ce n'était qu'un évêque, soumis au patriarche de Constantinople, pasteur suprême des églises orthodoxes. Godounof conçut le dessein de rompre ce lien gênant, presque humiliant depuis que les successeurs de Chrysostome recevaient l'investiture des sultans; il comprit qu'en assurant l'indépendance de l'Église nationale et en constituant un patriarche libre aux côtés du tsar, vis-à-vis des patriarches captifs aux mains des infidèles, il attirerait de Constantinople à Moscou toute la sève du tronc orthodoxe; ce déplacement de la tradition religieuse devait achever le transfert de l'héritage byzantin, commencé par le mariage d'Ivan III avec Sophie Paléologue.

Le pieux Féodor accueillit avec ferveur les projets de son ministre. Dès le début de son règne, un certain Blagof fut envoyé en ambassade au sultan; il était porteur de cadeaux et de bonnes paroles pour le patriarche et pour les deux diacres russes qui étudiaient, suivant l'usage, la théologie grecque au Phanar. On ne sait si l'ambassadeur Blagof entama formellement la négociation ou prépara seulement le terrain; mais deux ans après, en 1586, à l'occasion du passage à Moscou de

Joachim d'Antioche, Féodor assembla son conseil et lui tint ce langage, dicté par Godounof : « Par la volonté de Dieu et pour la punition de nos péchés, les patriarches et autres prélats d'Orient n'ont gardé de leurs dignités que le nom et sont dépouillés de tout pouvoir ; notre pays, par la bénédiction du Seigneur, est fort et puissant ; c'est pourquoi je veux, si Dieu le permet et si les saintes Écritures ne le défendent pas, instituer à Moscou un très haut siège patriarcal ; si cela vous semble convenable, déclarez-le. » Le clergé et les velmojes approuvèrent le projet du tsar, en ajoutant qu'il serait utile de s'assurer le consentement de toute l'Église orientale, « afin que les Latins et autres hérétiques, qui écrivent contre notre sainte foi, ne disent pas que le siège patriarcal a été érigé à Moscou par la seule volonté du tsar ». On fit connaître à Joachim le désir du pieux Féodor, et ce prélat, qui s'en retournait comblé de dons, promit de porter l'affaire devant le saint synode de l'Église grecque.

Dans l'été de 1587 arriva en Russie un certain Nicolas, par lequel on apprit que les patriarches de Constantinople et d'Antioche avaient réuni le synode et consulté par messages leurs frères d'Alexandrie et de Jérusalem : ce dernier devait être délégué à Moscou avec des instructions concernant l'affaire du patriarche ; mais Boris l'attendit vainement. On sait avec quelles lenteurs cal-

culées procèdent en ces matières les chancelleries ecclésiastiques, patientes sans doute parce qu'elles se savent ou se croient éternelles ; si le secret de ces temporisations était perdu, on le retrouverait à coup sûr entre la Porte et le Phanar. On devine d'ailleurs que le projet moscovite avait été froidement accueilli par les hauts dignitaires de l'Église d'Orient, gardiens très jaloux de leurs anciennes prérogatives ; mais il n'était pas facile de répondre par un refus formel au tsar, père de toutes les grâces temporelles, et on se tirait d'embarras en différant. Personne n'entendit plus parler du délégué officiel du synode. Ce fut sur ces entrefaites que les boïars de Smolensk signalèrent à Moscou, au mois de juillet 1588, la présence dans leur ville d'un vénérable voyageur, venant des terres chrétiennes au pouvoir du Turc. C'était notre prélat, qui entrait en Russie en fort humble équipage, un peu à l'aventure, comme nous l'avons raconté plus haut.

L'empire était déjà grand, mais les voyageurs de quelque importance n'y pénétraient pas alors sans éveiller l'attention d'une police très curieuse de leurs faits et gestes. On répondit de Moscou, et sur un ton de verte réprimande, aux voïévodes de Smolensk : « Vous éviterez à l'avenir d'être aussi négligents : nul envoyé, ni aucune autre personne ne doit paraître sur les limites de votre territoire sans que nous en soyons aussitôt informés. » En

même temps le tsar écrivait à l'évêque de Smolensk : « Si le patriarche demande aux voïévodes de prier dans l'église de la très sainte mère de Dieu, nous l'autorisons à le faire. Tu auras soin en ce cas que ladite église soit décemment ornée et fréquentée par le peuple, qu'il y ait grande réunion d'archimandrites, d'igoumènes et de popes ; tu iras à la rencontre du patriarche et tu lui rendras exactement les mêmes honneurs et révérences que tu as coutume de rendre à notre métropolite. » Le commissaire chargé d'aller au-devant de Jérémie et de l'accompagner reçut pour instructions « de savoir dans quelles intentions le patriarche se rendait chez le tsar, s'il occupait actuellement le trône de Constantinople ou si un autre le détenait à sa place ; s'il voyageait seulement pour recueillir des aumônes ou s'il était chargé d'un message pour le tsar de la part du saint synode ». Les instructions ordonnaient d'user en toutes choses avec le prélat de l'étiquette réservée au métropolite de Moscou. Leur teneur démontre clairement que le voyage de Jérémie n'était pas le résultat d'une entente préalable.

Les légats de Féodor rejoignirent les saints personnages à Smolensk et insistèrent pour les ramener sans retard à Moscou. Le voyage dura dix jours ; ils eurent partout à se louer de la somptueuse hospitalité du grand-duc. Arsène s'étend avec complaisance sur « la bonne chère, le talent

des cuisiniers et tricliniarques ». Le soir du dixième jour, comme ils gravissaient une éminence boisée, ils virent leurs guides russes se hâter vers le sommet et se prosterner pieusement sur le plateau; c'était la colline, si célèbre plus tard sous le nom de *Colline des Moineaux*, d'où le voyageur aperçoit soudainement le panorama de Moscou déroulé à ses pieds.

Nos habitants du Bosphore, qui avaient le droit d'être difficiles, nous ont laissé le témoignage de leur surprise et de leur admiration. Un Orient nouveau se révélait à eux, complètement différent du leur, marqué d'un caractère tout personnel, et qui semblait venir d'une Asie plus mystérieuse et plus lointaine que celle dont ils connaissaient les abords. Les villes polonaises, bâties à l'allemande, ne les avaient en rien préparés à ce tableau : les villes turques, bien que répandues de même dans un océan de vergers, ne leur fournissaient pas davantage un point de comparaison. Peut-être se souvinrent-ils à ce moment des récits merveilleux contés dans les bazars de Stamboul par les marchands de Samarcande sur les cités du pays mongol ; peut-être s'imaginèrent-ils voir une de ces cités convertie par enchantement et arborant la croix sur ses coupoles étranges, aux éclatantes couleurs. C'était moins une ville qu'un immense monastère qui s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon, enserré entre les replis de la Moskva. L'œil s'égarait à

vouloir compter les clochers, les dômes d'or, d'argent ou d'azur étoilé, qui se pressaient dans le ciel. Sur chacune des innombrables églises étincelaient cinq coupoles de métal. Entre ces églises, la multitude des toits, presque uniformément peints en vert, donnait à la ville l'apparence d'un échiquier de cuivre vert-de-grisé. On y distinguait des enceintes concentriques, crénelées et surmontées de clochetons espacés, toujours comme dans les cités de l'extrême Asie. Celle de ces enceintes qui formait le noyau des autres contenait le plateau triangulaire du Kremlin, dominant Moscou comme l'acropole des villes grecques. Une réunion de blanches basiliques, un fouillis de globes et de croix d'or attiraient l'œil sur ce plateau : on apercevait entre elles les sveltes constructions du palais du Térem, avec leurs revêtements encore tout neufs de terres émaillées. Puis le regard se reportait invinciblement, un peu à droite du Kremlin et en contre-bas de son enceinte, sur la cathédrale de Saint-Basile, rêve d'un architecte en délire : ce monument, monceau d'églises superposées, se dressait comme un animal fantastique, aux écailles multicolores, avec ses douze têtes coiffées d'appendices sans nom, qui pouvaient rappeler exactement à nos Grecs le *kaouk*, le volumineux turban de parade des pachas et des officiers de janissaires. Entre Saint-Basile et la porte sainte du Kremlin, la place Rouge, nettoyée de ses baraques par l'incendie de

1547, montrait les gibets d'Ivan le Terrible; les processions solennelles s'y déployaient sans cesse, remontant vers le Kremlin et passant entre les œuvres de justice de cette Grève moscovite; elles envoyaient leurs litanies aux misérables qui peuplaient les gibets et dont le dernier regard rencontrait la chimérique cathédrale comme un cauchemar de l'agonie. — Quand l'œil quittait le cœur de la ville pour embrasser sa circonférence, il ne distinguait plus, au delà de la deuxième enceinte de pierre, qu'un labyrinthe de ruelles et de maisons en désordre, izbas de bois enluminées de couleurs vives, perdues et dissimulées dans les jardins coupés d'étangs. A l'extrême horizon et sur les berges hautes du fleuve, une ceinture de couvents aux remparts crénelés flanquait la pieuse et militaire cité, forts avancés pour la prière et pour la bataille. Les moines s'y partageaient entre la chapelle et la tour d'armes, guettant l'apparition des colonnes tartares. Sur tout ce vaste panorama passait, montant de centaines de clochers, une vibration d'airain, et l'oreille, comme l'œil, recevait l'impression d'un monastère géant, sur lequel plane la prière, plutôt que d'une capitale avec son tumulte d'activité humaine.

Ainsi se présenta à nos voyageurs la ville où ils entrèrent quelques instants après, avec une pieuse émotion sans doute, mais aussi avec l'inquiétude vague de tout cet inconnu. Ils franchirent la deu-

xième enceinte, traversèrent les bazars du Kitaï-Gorod, rebâtis en pierre par Boris après les derniers incendies, et gagnèrent, au pied du Kremlin, les logements qui leur avaient été assignés avec les plus minutieuses précautions. Jérémie fut installé dans la maison de l'évêque de Riazan; lui-même devait occuper dans le bâtiment principal la chambre et la grand'salle; on avait donné pour demeure à ses deux acolytes le réfectoire, les serviteurs étaient relégués dans les sous-sol. Il était interdit aux Grecs, aux Turcs et autres étrangers de pénétrer dans ce logis; il était également interdit aux serviteurs de nos prélats d'en sortir. Seuls, les gens qui apportaient des provisions de la part du métropolite Job, des membres du haut clergé et des boïars, avaient accès chez les reclus. Si quelque étranger demandait à parler au patriarche ou que celui-ci exprimât un désir semblable, les commissaires devaient répondre qu'ils en référeraient à André Stchelkalof, *diak* des ambassades; on désignait ainsi le fonctionnaire préposé aux relations extérieures. — C'était, on le voit, dans une véritable captivité que Godounof entendait retenir son hôte, pour y poursuivre plus à son aise la négociation qui lui tenait tant à cœur. Telles étaient d'ailleurs les pratiques usitées à cette époque envers les ambassadeurs, comme en font foi plusieurs rapports de ces derniers à leurs cours.

Ce fut aussi l'étiquette réservée aux ambassa-

deurs que le tsar adopta lors de la première audience accordée à Jérémie, une semaine après son arrivée. Les boïars vinrent en grande cérémonie prendre le patriarche au logis de Riazan et le conduisirent chez leur maître. « Les seigneurs marchaient en tête, magnifiquement vêtus d'habits de brocart et tout couverts de perles : les moines en robe noire suivaient ; au milieu, Sa Béatitude s'avançait entre ses deux légats, le métropolite de Monembasia, et moi, l'humble Arsène, venu de la Grèce. » Le cortège franchit la porte sainte du Kremlin sous l'image miraculeuse et se présenta à la Porte d'Or du palais. On l'introduisit dans la pièce de parade qui subsiste encore et a gardé le nom de *Salle des Patriarches*. C'est une chambre écrasée sous des voûtes basses, à peine éclairée par des baies étroites ; on ne distingue que le fond d'or de ces voûtes, sur lequel se détachent des figures de saints et des peintures d'une tonalité sombre. Tout respirait dans ce palais l'horreur religieuse dont l'Asie entoure ses souverains ; en se courbant sous les petites portes, abaissées à dessein, comme au Séraï de Stamboul, pour forcer les envoyés étrangers à saluer plus bas, Jérémie dut revoir en pensée sa première visite au sultan Sélim. Féodor Ivanovitch était assis sur un trône précieux, au-dessous d'une image de la Vierge étincelante de pierreries ; à sa droite, une grande sphère d'or représentait la mappemonde : le tsar tenait à la main un sceptre

d'ivoire, constellé de diamants et de saphirs. Les knèses, le haut clergé et les religieux étaient debout autour de lui, dans l'attitude d'une crainte respectueuse. Godounof, que le bon Arsène appelle « l'illustre archonte, duc de Kazan », occupait une place à part. Féodor fit un pas au-devant du vénérable visiteur : les deux moines, dont l'un portait la couronne et l'autre la tiare, échangèrent dans cette première entrevue les compliments et les bénédictions d'usage ; quand le patriarche eut achevé, sur un ton fort pitoyable, le récit de ses malheurs, l'audience solennelle prit fin, et il fut prié chez la tsarine Irène, sœur de Boris.

Ici encore nos Grecs purent se croire sur les rives du Bosphore, en retrouvant des coutumes de tout point semblables. On sait que les mœurs russes du XVIe siècle imposaient aux femmes une réclusion presque aussi sévère que celle des musulmanes. Les tsarines habitaient de hauts appartements dans le palais du Térem, — le gynécée moscovite. On peut admirer de nos jours au Kremlin cette construction élégante ; sa décoration extérieure de briques peintes, ses petites fenêtres basses à colonnettes et à châssis de vitraux coloriés, ses salles étroites aux voûtes puissantes, reliées par des escaliers en colimaçon, bien d'autres traits encore donnent au Térem l'aspect général d'un de nos logis de la renaissance, remanié, orné et meublé par le goût d'un Oriental. Le cortège s'arrêta à la

porte interdite aux hommes, — seul, Godounof fut admis à accompagner le grand-duc et les prélats. Ils furent reçus dans une première chambre par les femmes de la tsarine, vêtues de blanc des pieds à la tête, sans un bijou; notre évêque assure en termes fort galants que l'éclat de ces grâces blanches défiait celui des neiges de leur patrie.

C'est surtout dans la pièce suivante, à la vue de la princesse et des splendeurs qui l'entourent, que son admiration ne trouve plus d'expressions assez fortes. Sous la voûte lamée d'or, entre les saintes figures et les icônes aux diadèmes de métaux et de pierres fines, majestueuse et parée comme l'une d'entre elles, Irène est assise sur un trône d'un travail merveilleux. Elle porte une tunique de soie de Chine, disparaissant sous les perles et les diamants. Sur sa tête brille une couronne à douze pointes, — en l'honneur des douze apôtres, — terminées par des saphirs et des émeraudes. Le bon prélat, « plongé dans une douce stupéfaction », compte les chaînes, les colliers, les bracelets, tout le féerique écrin de joyaux et de gemmes qui demeure encore comme un témoin de sa véracité dans le musée impérial de Moscou. En se prosternant jusqu'à terre devant l'idole, Arsène a le temps d'apprécier les tapis de Perse, représentant des chasseurs à la poursuite de tigres, de cerfs, de cygnes, de faisans, de mille animaux « qui semblent respirer ». En se relevant, le consciencieux obser-

vateur constate le même luxe dans tout l'appartement, les statuettes de pierre dure sur les piédestaux en marbre de l'Oural, les guirlandes de colombes et de raisins qui s'enroulent autour des frises ; il note même la richesse du lustre, soutenu au centre de la voûte par un serpent qui combat contre un lion. Tout cela l'impressionne moins encore que la beauté de la tsarine et le charme de sa voix. — Cette idole pompeuse n'est pourtant qu'une femme, et une femme malheureuse ; elle s'adresse au patriarche avec des larmes dans les yeux, lui demandant la puissante intercession de ses prières pour que le ciel daigne envoyer un héritier au trône des Ivans. A deux reprises, durant cette courte audience, l'épouse du moine Féodor revient avec douleur sur sa stérilité, et, pour intéresser un aussi saint personnage à sa disgrâce, elle lui fait remettre par une suivante une coupe d'argent remplie de perles fines.

IV

Ces entretiens furent insignifiants, tout de pure forme. Le fantôme royal disparut, et Boris entraîna son prisonnier dans un cabinet du palais pour causer de choses plus sérieuses. La véritable négociation s'engageait. Peut-être, dans ce gênant tête-à-tête, Jérémie se prit-il à regretter les heures semblables passées depuis vingt ans dans les divans de la Porte, en face de vizirs qu'on pouvait du moins satisfaire avec quelques ducats : peut-être Godounof lui apparut-il plus pressant et plus redoutable que son confrère de là-bas, Mohammed Sokolli. De nouveau le vieux Grec entama l'histoire de ses longues misères, comment il avait été calomnié auprès du sultan par ses ouailles, chassé du siège patriarcal, exilé à Rhodes, rappelé après quatre années; à ce point de son récit, en dépeignant la désolation des saintes basiliques souillées par les imans d'Allah, l'état navrant de son troupeau et les cruautés turques, Jérémie fondit en larmes. « Quel secours au monde, ajouta-t-il en terminant, pou-

vons-nous attendre, sinon de la sainte Russie et de nos frères dans la foi orthodoxe? C'est ici que nous sommes venus chercher des aumônes chrétiennes pour rebâtir un nouveau temple au vrai Dieu dans l'antique capitale de l'orthodoxie. »

Ce discours du prélat n'était déjà plus neuf, et bien d'autres l'ont tenu après comme avant lui : tout le long des siècles, depuis la conquête turque, le raïa chrétien, les yeux tournés vers son puissant frère du Nord, lui redit la même litanie désolée et cherche à l'émouvoir par la même péroraison flatteuse. — Godounof était un politique réaliste : il ne s'émut pas plus qu'il ne convenait et répondit au patriarche en lui demandant quels renseignements il avait pu recueillir en route sur les affaires de Pologne. Jérémie avait entonné le *Super flumina :* le ministre ramenait l'entretien au terre à terre d'un rapport diplomatique. Le Grec comprit qu'il fallait changer de note : alors, ajoute discrètement le chroniqueur russe, se poursuivit une conversation secrète.

Enfin Boris, suffisamment édifié sur les faits et gestes du roi de Pologne, aborda la question délicate du patriarcat, et son interlocuteur d'applaudir vivement au pieux projet du tsar Féodor. Cet enthousiasme était bien naturel : l'habile ministre avait proposé à brûle-pourpoint à Jérémie, — nous verrons tout à l'heure avec quelle sincérité, — d'être le premier patriarche de l'Église russe.

N'était-ce pas là un rêve bien fait pour tenter le pauvre voyageur qui mendiait sur les chemins de quoi rebâtir la petite maison que les aghas tolé-raient encore dans l'ombre du Phanar? Au lieu de cette église, qui n'avait plus que le nom d'œcuménique, de ce siège précaire où il officiait sous l'œil des janissaires, on lui offrait à la droite du tsar le glorieux trône de Moscou, les libres cathédrales du Kremlin, la primauté sur la Sainte-Sophie de Kiew, légitime héritière de celle de Byzance. Derrière lui les vaines ombres du passé, toutes voilées de misère et d'esclavage; devant lui l'avenir et l'espoir de l'orthodoxie régénérée. — Ainsi l'érection du nouveau patriarcat, sujette à tant de difficultés si on l'eût présentée à l'Oriental comme une institution rivale, emportait son assentiment en lui ouvrant des horizons inespérés de grandeur.

Ce n'était là que la première habileté de Boris, et le Grec s'aperçut bientôt que sa diplomatie avait été prise en défaut. A peine le ministre du tsar eut-il surpris le consentement du prélat sur la question de principe qu'il lui déclara comment, dans la pensée de son maître, le siège patriarcal devait être établi à Vladimir. Jérémie se récria en démontrant que la place du premier pasteur était auprès du souverain, qu'on abaisserait singulièrement sa dignité en le reléguant dans une capitale abandonnée, loin du Kremlin et de l'Église primatiale de la Vierge. Mais c'était précisément cette église et ce fidèle

troupeau de Moscou qu'on ne pouvait, au dire de Boris, enlever au vénérable évêque Job, qui les sanctifiait depuis si longtemps ; il serait difficile à un étranger, ignorant la langue et les usages russes, d'occuper le siège de Moscou ; il ne pourrait surtout diriger la conscience du tsar sans le secours d'un truchement, auquel on ne saurait livrer les mystères de la pensée souveraine. Au reste le ministre, maître désormais du consentement qui lui était nécessaire, le prit d'assez haut et reconduisit le pauvre prélat, désarmé par son adroite tactique.

Godounof n'avait jamais songé sérieusement à lui offrir le nouveau trône, malgré le prestige qu'une aussi illustre recrue semblait devoir assurer à l'institution. Si l'effet eût été grand à l'extérieur sur la chrétienté orthodoxe, il eût été déplorable à l'intérieur, dans la Russie du XVIe siècle, jalouse de sa nationalité et profondément hostile à tout élément étranger. L'ambitieux ministre avait besoin, pour ses vues ultérieures, de maintenir à la tête du clergé le vieux Job, sa créature ; c'était au métropolite de Moscou qu'il avait toujours destiné le patriarcat, et ses feintes ouvertures au sujet de Vladimir n'étaient qu'un stratagème ; il savait bien que son interlocuteur refuserait une situation ainsi amoindrie et un éloignement de la cour qui, dans les idées du temps, équivalait à un exil.

— A la suite de cette conversation, le tsar réunit les boïars et leur tint ce discours : « Le Seigneur a

daigné amener chez nous le patriarche de Tsargrad, et nous avons pensé qu'à cette occasion il serait bon d'élever à la dignité de patriarche celui que notre Seigneur Dieu désignera : si Jérémie de Tsargrad consent à rester dans notre empire, il sera notre patriarche sur le siège primatial de Vladimir et Moscou aura son métropolite comme devant ; si Jérémie se refuse à demeurer à Vladimir, on établira à Moscou un patriarche pris dans l'Église nationale. »

Godounof revint conférer avec le prisonnier du logis de Riazan et reparla de la combinaison de Vladimir. « Qu'est-ce qu'un patriarche qui vit loin du tsar ? » répondit l'obstiné vieillard, persuadé peut-être qu'on céderait au dernier moment plutôt que de renoncer à sa glorieuse personne. Féodor assembla de nouveau les boïars et leur dit : « Jérémie, patriarche œcuménique, refuse d'exercer cette dignité à Vladimir; mais si nous la lui accordons dans notre grand-duché de Moscou, où siège maintenant notre père et notre intercesseur le métropolite Job, il consent à l'accepter. Ce ne serait pas là une chose équitable. Notre vénérable père et intercesseur le métropolite Job, cet homme de sainte vie, qui occupe ici le trône de ses prédécesseurs les grands thaumaturges, ne peut être exilé loin de la très sainte mère de Dieu et des reliques miraculeuses. » De nouveaux assauts furent livrés au prélat grec tour à tour par Boris et

par Stchelkalof, le *diak* des ambassades. Ces deux maîtres diplomates circonvinrent le pauvre vieillard de telle sorte qu'il finit par promettre d'obéir en tout aux désirs du tsar et demanda pour seule grâce qu'on lui permît de retourner au plus vite dans son pays. L'effroi commençait à le gagner parmi les sombres compagnons du Terrible ; cet esprit timide, voué par un jeu du sort aux luttes de toute espèce, regrettait le terrain de Stamboul, non moins glissant, mais mieux connu, et préférait à tout prendre des misères déjà accoutumées.

Après les déclarations de Féodor, il ne pouvait subsister aucun doute sur le résultat de l'élection. Néanmoins, pour se conformer aux coutumes de l'Église, les évêques assemblés désignèrent trois candidats : le métropolite Job, Alexandre, archevêque de Novgorod, et Varlaam de Rostof. Boris raya les deux derniers, et Job, agréé par le tsar, fut proclamé patriarche de toutes les Russies le 23 janvier 1589. — Il avait fallu six mois pour mener à bonne fin ces délicates négociations. Jérémie, toujours en instance pour obtenir ses lettres de sortie, ne recouvra pas encore sa liberté ; il dut boire le calice jusqu'au fond et sacrer son rival dans l'église primatiale, avec une pompe qui lui inspira sans doute d'amers retours sur ses propres débuts, dans la pauvre basilique du Phanar.

Au centre du Kremlin, sur le parvis dallé qui relie tout un groupe de monastères, de palais et

d'églises, à côté de la tour d'Ivan, la cathédrale de l'Assomption dresse ses blanches murailles et ses cinq coupoles étincelantes. Dès le matin du jour fixé, la foule du peuple et des marchands, les nobles, les moines, se pressaient autour des grilles. Le cortège sortit du palais, conduit par Féodor, Boris, les deux patriarches, et se déploya majestueusement sur l'Escalier Rouge ; les lourdes bannières de la Vierge et des saints, rangées sur le passage en haie serrée, formaient au-dessus du parvis comme une voûte d'orfèvreries et d'images, depuis le perron jusqu'à l'Assomption. Les centaines de carillons de la « ville sonnante » ébranlaient l'air à plusieurs verstes de distance, les cloches d'argent de la tour mêlaient leurs notes hautes à la basse profonde des bourdons d'airain. Ceux qui ont entendu cette joie sonore des clochers de Moscou aux grandes fêtes savent comme l'orage de bronze imprime à l'atmosphère un long tremblement, sourde prière murmurée par l'éther jusque dans les cieux. La procession franchit le grand portail au-dessus duquel la Panagia colossale veille, interrogeant de ses grands yeux fixes l'horizon de la ville sainte déroulé à ses pieds. L'intérieur de la cathédrale est un vaisseau porté sur quatre colonnes élancées, entièrement revêtu de peintures sur un fond d'or; une nuit perpétuelle y règne; aux grandes cérémonies seulement, réveillé par les lueurs de mille cierges, un peuple d'apôtres et de bienheureux défile sur

les parois, tourne autour des colonnes; les flammes d'un jugement dernier viennent lécher la voûte, d'immenses faces de Christ regardent à pic au-dessous d'elles, du fond des hautes coupoles, le troupeau des fidèles. Entre ceux-ci et l'autel se dresse l'iconostase, mur d'or sculpté où des figures de saints apparaissent sous des nimbes de filigrane. Une porte et un rideau s'ouvrent de temps en temps pour laisser entrevoir l'autel et les mystères.

On avait élevé au milieu de l'église une estrade surmontée d'un baldaquin relié à la porte de l'iconostase par un vélum de pourpre. Le patriarche œcuménique en gravit les degrés, la tiare en tête, vêtu du grand costume pontifical, soutenu sous les bras par ses deux acolytes. Les évêques se rangèrent à l'entour, Féodor s'assit sur un trône. L'office commença; les chantres entonnèrent, sur ce registre mélancolique et puissant cher à l'Église russe, les prières pour le tsar et les deux pasteurs. Au moment fixé par la liturgie, on apporta deux coussins pareils devant la porte du sanctuaire; des hommes d'armes, en heaume et en cuirasse, les entourèrent la hallebarde au poing. L'élu de Dieu, le métropolite Job, parut entre les flambeaux et les nuages d'encens; un archidiacre le conduisit au patriarche d'Orient. Alors on vit un de ces vieillards, imposant les mains sur la tête de l'autre, invoquer sur elle l'esprit du Seigneur et commander au peuple de saluer son nouveau maître

spirituel. Les deux frères échangèrent le baiser de paix et, sur les deux coussins jumeaux, Jérémie de Byzance et Job de Moscou, désormais égaux; s'agenouillèrent côte à côte au pied de l'autel, tandis que la cérémonie s'achevait suivant le rite.

L'émotion fut grande chez tous les assistants, de l'aveu des historiens de cette scène; s'ils en eussent compris toute la portée, leur émotion eût été plus profonde encore. Ce n'était pas seulement l'esprit du ciel que l'un des pontifes venait d'appeler sur l'autre, c'était par surcroît l'esprit de ce monde, celui qui enflamme et guide les peuples dans le chemin de leurs destinées. En échangeant le baiser de paix avec Job, Jérémie lui avait communiqué son souffle et sa vie même, le souffle et la vie de l'institution qu'il personnifiait; le Grec passait au Moscovite la meilleure part de l'héritage moral que Byzance avait gardé jusque-là, après l'avoir reçu de Rome; il pouvait désormais s'en retourner au Phanar avec sa tiare découronnée. Certes les cloches du Terrible devaient sonner leurs plus joyeuses volées pour annoncer au peuple russe que le chef de l'Église d'Orient lui déléguait sa mission.

Ceux qui participèrent à ces cérémonies symboliques virent-ils tout cela? Non sans doute. Tout au plus le regard perçant de Godounof, en contemplant le triomphe de sa politique, put-il en apercevoir les lointains effets par delà l'avenir. Rarement les contemporains saisissent toute la portée

des grands faits historiques auxquels il leur est donné d'assister; dans la foule, quelques esprits plus puissants devinent les développements que l'histoire réserve à leurs actes; encore leur vue est-elle courte et trouble comme toute vue humaine. Seule, la volonté secrète qui mène ce monde voit jusqu'au bout l'épanouissement logique du fait, et le spectacle de ces harmonies futures doit être une de ses suprêmes félicités.

Cette mémorable journée finit par un banquet somptueux au palais. En s'asseyant à sa petite table solitaire, le tsar déposa son diadème et coiffa un bonnet de pourpre, surmonté d'un rubis de la grosseur d'un œuf. Jérémie prit place à la première table, à la droite de Féodor; aux autres tables se pressaient les boïars dans leurs magnifiques costumes, et parmi eux des princes géorgiens qui apportaient le tribut, sous le vêtement martial du Caucase. Le repas commença, un de ces festins de la vieille Moscou qui duraient parfois plus de six heures et qu'on servait avec dix-huit cents plats de vermeil. Le tsar envoyait de sa main des viandes et des coupes d'hydromel aux seigneurs qu'il voulait favoriser; les échansons eurent l'attention délicate de verser à nos prélats des vins de Grèce, de Crète, et même de Monembasia, le diocèse de l'évêque Dorothée. Son frère d'Élassonne ne peut contenir son admiration devant la splendide orfèvrerie qui couvre les tables : une amphore d'argent massif, que douze

hommes portaient à peine; des hanaps et des calices de travail persan ou italien, représentant des ours, des autruches, des cigognes, des chasses et des guerres; des plats repoussés d'Allemagne et des cristaux de Venise, le luxe et les arts réunis de l'Orient et de la renaissance européenne émerveillaient nos voyageurs dans ce palais où ils s'attendaient à trouver un roi barbare. On peut se convaincre que l'enthousiasme des convives n'eut rien d'outré en parcourant le musée des armes à Moscou et le trésor des Ivans; tous les voyageurs contemporains témoignent de même de ce luxe fou et de la manie des gemmes, qui avait travaillé Ivan IV; un légat de l'empereur Maximilien, Cobenzl, écrit en 1577 : « J'ai vu les trésors de notre saint-père au château Saint-Ange, ceux du roi catholique et du roi de France, ceux de Sa Majesté en Hongrie comme en Bohême; ils ne peuvent être comparés à ce que j'ai vu ici, surtout en fait de couronnes et de diamants. »

En rentrant chez eux, les prélats trouvèrent les marques de la munificence souveraine. Nous ne suivrons pas notre guide dans la longue énumération des vases précieux, des fourrures de Sibérie, des étoffes d'Italie et de Damas dont ils furent gratifiés. Boris ne s'était pas montré ingrat envers le patriarche qui venait de lui céder le gouvernement des âmes russes; il avait royalement fait les choses. Le grand chambellan offrit à chacun des Grecs une

part de ces richesses avec des paroles flatteuses, qui en augmentaient le prix. Il trouva même des phrases fort heureuses, pour un soi-disant barbare, à propos de « l'illustre mont Olympe, patrie de la sagesse et de l'éloquence »; ceci s'adressait « au plus petit de tous les évêques, à l'abject pécheur Arsène, » qui, malgré cette profession d'humilité, fut agréablement caressé dans son amour-propre et acquis à jamais au chambellan et à son maître.

V

Jérémie avait donné tout ce qu'on attendait de lui et reçu tout ce qu'il pouvait attendre. On le retint néanmoins sous divers prétextes jusqu'à Pâques, comme pour mieux affirmer par sa présence la vitalité de sa nouvelle création. Les fêtes passées, les prisonniers du logis de Riazan obtinrent enfin leur congé. Après une dernière audience, « le tsar reconduisit jusqu'à la porte d'or du palais le patriarche, qui repartit pour la nouvelle Rome. » — La nouvelle Rome! Il la laissait à Moscou. Quand, des tours du Kremlin, on vit les modestes voyageurs disparaître sur la route, on put se dire avec orgueil que ces ombres qui s'évanouissaient à l'horizon avaient légué leur âme à leurs hôtes. Les Grecs reprirent tristement le chemin des steppes, fort inquiets de l'accueil qu'on leur réservait sur le Bosphore. Ils traversèrent la Pologne et trouvèrent en Moldavie un *tchaouch* qui les attendait pour leur intimer l'ordre du sultan de regagner Constantinople : on augurait mal de

cette longue absence à la Porte, et plus mal peut-être encore au Phanar.

En reprenant la direction de l'Église, Jérémie dut assembler le concile pour ratifier la décision dont il avait assumé la responsabilité. Il eut d'abord à lutter contre l'opposition violente de ses frères les patriarches d'Asie; même ses deux compagnons, Arsène et Dorothée, passèrent à l'ennemi et se vantèrent après coup d'avoir refusé leur consentement au grand acte consommé en Russie. Ils furent assez adroits pour accréditer cette opinion dans l'Église orientale, et les historiens ecclésiastiques leur font honneur de cette résistance; pourtant j'ai vu aux archives d'État de Moscou, sur la charte d'érection du patriarcat, les sceaux d'Élassonne et de Monembasia pendre auprès de celui de Byzance, au-dessous des signatures des deux prélats. Après s'être répandus en récriminations, les membres du concile comprirent cependant qu'il n'y avait pas à revenir sur le fait accompli et l'enregistrèrent de mauvaise grâce, sous la condition que les successeurs de Job demanderaient l'investiture au siège œcuménique. On ne tint guère compte dans la pratique de cette condition, qui fut abolie moins d'un siècle après par Denis II. — Rome avait lutté plus longtemps avant de reconnaître le canon du concile de Chalcédoine qui établissait le patriarcat de Byzance; ses pontifes avaient protesté durant six siècles, avant comme

UNE GUERRE SERVILE EN RUSSIE

LA RÉVOLTE DE POUGATCHEF

Les biographes de Pouchkine racontent que l'empereur Nicolas, voulant guérir le poète d'un libéralisme trop ardent, lui demanda d'écrire l'histoire de la révolte de Pougatchef. Le souverain comptait que l'écrivain prendrait au spectacle de l'anarchie, comme le Spartiate à la vue de l'ilote ivre, le dégoût de son idéale passion. Pouchkine se mit à la tâche avec le feu et le zèle qu'il apportait à tout travail; il parcourut les provinces, théâtre de l'orgie sanglante, compulsa les documents officiels, interrogea les témoins survivants. En possession de ces éléments d'étude, il se trouvait entre un double danger : un esprit faible, trop fidèle à la direction qu'on voulait lui imprimer, eût pris peur et horreur de la liberté populaire, déshonorée à ses yeux par des turpitudes sans nom; un esprit faux eût cédé à la tentation de poétiser le héros de la tragédie, de lui donner l'auréole que

les dramaturges de notre temps ne marchandent guère aux bandits romantiques. Par bonheur, Pouchkine avait le jugement fort et droit; ceux qui l'ont pratiqué savent à quel degré cet heureux génie unit les dons souvent contraires d'une raison puissante et d'une imagination enflammée. Il revint de ses longues recherches avec un volume, œuvre de maître; la rébellion sauvage y était racontée d'un style sévère, jugée et flétrie comme elle le méritait; pas une indulgence de poète pour le forçat qui fit trembler l'empire, pour les hordes aveugles qui le suivaient; rien que la vérité de l'histoire et l'indignation d'un patriote devant la plaie de la patrie; puis l'œuvre ainsi faite, Pouchkine resta libéral.

C'est d'après cette œuvre que je voudrais faire connaître en France le curieux épisode qui a échappé jusqu'ici à notre littérature. Convaincu que l'histoire écrite par Pouchkine peut être considérée comme définitive, je me suis contenté souvent de la traduire, parfois de l'éclairer ou de l'abréger pour le lecteur français, çà et là de la compléter avec les indications de travaux russes plus récents. En empruntant à un tel maître le récit des faits, j'ai pris à tâche de lui emprunter surtout l'esprit qui l'a dirigé. Pour un étranger, il était tentant peut-être et facile à coup sûr de présenter les hommes et les choses de ce monde lointain sous un relief romanesque : des kosaks armés contre le pou-

voir, des fils de Mazeppa guerroyant dans le steppe, tout cela comportait nécessairement chez nous, il y a peu d'années encore, une poésie théâtrale et je ne sais quelle fausse sentimentalité.

Aujourd'hui l'histoire fait son devoir plus austère et plus étroit: il lui est d'autant moins permis de l'enfreindre que ses enseignements de vérité sont plus que jamais nécessaires. Ce qui frappe tout d'abord dans le tableau de cette guerre servile sous Catherine II, c'est le caractère commun à ces poussées brutales d'en bas, qui semblent des phénomènes d'atavisme, comme une vague nostalgie des états sauvages traversés par l'humanité primitive. Non pas révolutions, mais convulsions, comme les nommait si bien naguère un écrivain de tant de sagacité et de courage; convulsions stériles, sans formules, sans idée. Au premier coup d'œil, on les distingue sans peine des révolutions historiques; même au prix du sang et des catastrophes, ces dernières ont marqué une étape du mouvement humain, un progrès; rien ne reste au contraire de ces poussées de la brute, identiques dans tous les temps et tous les pays.

Que ce soient les gladiateurs de Spartacus et de Catilina, les jacques et les maillotins de la France féodale, les anabaptistes d'Allemagne, les hordes serviles de Stenka Razine et de Pougatchef, ou les malfaiteurs assemblés dans nos capitales modernes, tous se reconnaissent à la même absence d'idéal.

Armée soulevée par la haine stupide, qui veut uniquement la jouissance, qui la veut rapide et folle, une heure avant le châtiment. Partout les chefs la recrutent avec la même promesse décevante et absurde, celle que Stenka Razine, le prédécesseur de Pougatchef, faisait aux gens du Don : « Je suis venu pour exterminer les boïars et les riches. » — De toutes ces convulsions, la plus violente et la plus formidable peut-être fut celle dont on va lire le récit; notre génération comprendra son histoire mieux que les contemporains de Pouchkine; plus d'un, sans être bien vieux, se souviendra en feuilletant ces pages, et dira : « Mais j'ai vu ceci! J'ai vu l'incendie de Kazan, le siège d'Orenbourg, les barriques éventrées au conseil des malfaiteurs improvisés généraux! »

Telle est l'impression que j'ai éprouvée en lisant cette histoire lointaine et étrangère; telle est l'impression que j'ai voulu faire revivre chez d'autres, chez ceux qui souhaitent de toute leur âme à leur libre patrie, non les faiblesses de l'oubli, mais la vertu du souvenir.

I

« Mille verstes... et puis mille encore... A deux mille verstes de la capitale, entre le sauvage Volga et le torrentueux Iayk, depuis la Kama jusqu'à la mer Caspienne, s'étend la mère-steppe, immense, bleuâtre, à perte de vue; elle s'étend sans fin et sans bords. C'est là qu'errent les audacieux, qu'on respire à pleins poumons, là qu'on secoue en galopant les chagrins et les soucis du cœur; là que les têtes chaudes, ennemies de tout joug, vivent à leur guise. La libre confrérie des vauriens parcourt le steppe, le couteau à la botte, sans tsar à l'esprit, sans Dieu dans la conscience... Les garçons fugitifs de toute la Russie s'y rassemblent, y construisent leurs villages, y vivent de la perdition des âmes et de la coupe des têtes. Le gueux chauve et nu, le sage fainéant, l'innocent condamné en justice, le mendiant à la besace, tous les riches de malheurs, le pécheur maudit, le meurtrier comme l'homme de Dieu, le moujik comme le boïar, le moine, l'ex-pope, le soldat, le prévôt, le forçat...

c'est tout un : tous sont reçus au service du major l'Alouette, qui vole en chantant entre le ciel bleu et le steppe. Une loi pour tous, le libre vouloir! Plus de commandants, de juges, d'écrivains, plus de voïévodes ni de bourreaux, de seigneurs ni de bourgmestres... des atamans, des ïessaouls...[1] fais voir ton audace et tu seras toi-même ataman. Dans cette vie-là, sous le ciel clair et les étoiles, tu es ton maître à toi-même et n'en connais pas d'autres... C'est le bon pays où on ne demande pas de papiers, où tout le peuple des fugitifs est hospitalier à ceux qui fuient. »

C'est avec ces vives couleurs que M. Salias, un écrivain russe qui a consacré toute une vaste épopée à la révolte de Pougatchef, nous dépeint la frontière orientale de la Russie d'Europe au siècle dernier.

Frontière idéale, indécise entre la vieille Asie et la jeune Europe. Elle est marquée, des monts Ourals à la mer Caspienne, par le fleuve Oural, qui s'appelait alors l'Iayk : il importe de lui conserver dans ce récit l'ancien nom qu'il perdit à la suite des événements que nous allons raconter. Sans souci des géographes, le grand steppe mongol franchit cette ligne d'eau et continue en réalité jusqu'au Volga les solitudes et les populations asiatiques. Ces territoires, aujourd'hui compris dans le réseau administratif de l'empire, ne lui apparte-

1. On appelle *atamans* les chefs des kosaks et *ïessaouls* leurs officiers supérieurs.

naient que de nom sous Catherine II. Sur le cours moyen de l'Iayk, une grande place militaire, la ville forte d'Orenbourg [1], s'élevait comme la sentinelle avancée de l'Occident; elle commandait deux places de moindre importance ; en amont, à l'endroit où le fleuve sort des montagnes, la forteresse d'Orsk ; en aval celle de Iaytzky, l'Ouralsk actuelle, au coude formé par les eaux, quand, après avoir couru longtemps droit au Volga, elles tournent brusquement au sud pour se jeter dans la Caspienne. C'étaient là, avec quelques méchants fortins perdus dans les steppes et sur les affluents de l'Iayk, les seuls refuges de l'autorité régulière. Hors de la zone militaire de ces citadelles et de quelques routes parcourues à rares intervalles par des colonnes volantes, la terre appartenait aux errants, chacun y relevait à sa guise de son khan, de son ataman, de son dieu, de sa lance.

Les tribus asiatiques formaient le fonds de la population disséminée sur ces vastes espaces. On y voyait, on peut y voir encore, toutes les familles de la race mongole, Bachkirs, Khirghiz, Kalmouks, Tchérémisses, derniers descendants de ces Tatars de la Horde-d'Or, maîtres du monde slave jusqu'à la fin du XVI[e] siècle. Ils sont restés jusqu'à nos jours les hommes de la genèse : au loin de ces horizons ininterrompus d'herbes et de sable, Abraham pousse

1. On sait que le terrible incendie du mois d'avril dernier a en partie anéanti cette ville.

devant lui ses troupeaux, comme jadis au désert de Chaldée. Les bergers nomades ignorent le foyer, ce premier nœud de toute société qui se fixe ; même la tente est une habitation trop peu mobile à leur gré : ils ne connaissent d'autre abri que la *kibitka*, le chariot couvert de peaux où roulent leur famille et leur fortune. Isolés d'habitude à la recherche des bons pacages, des poussées soudaines les rassemblent parfois dans le grand steppe tourkmène comme les nuées de sauterelles : « C'est l'avènement de Gog et de Magog, des armées et des peuples de toutes les aires de vent, montant comme la tempête et le nuage, » disaient les prophètes quand ces invasions touraniennes se jetaient sur l'ancien monde sémitique. Marée humaine, sortie du mystérieux réservoir d'hommes qui se cache dans les montagnes mères d'Asie, jetée par des flux et des reflux périodiques de la Russie à la Chine, réclamant à tour de rôle la protection du Tsar Blanc ou celle du Fils du Ciel.

Sur ce fonds primitif était venu se greffer à la frontière l'« armée » kosake de l'Iayk. On a beaucoup discuté sur l'origine obscure de la société kosake ; il nous semble qu'on pourrait la définir en un mot : l'apport des grands fleuves russes. Reportons-nous au moyen âge moscovite ; quatre grandes voies d'eau, le Dniéper, le Don, le Volga, l'Iayk, descendent des provinces du tsar aux mers turques, à l'Euxin et à la Caspienne. Entre les terres chré-

tiennes et le littoral musulman, les steppes du sud et les deltas des fleuves forment une zone vague, les ukraines ou frontières, terre d'asile et forteresse désignée aux transfuges de deux camps. C'est le temps du servage, des guerres perpétuelles, de la lourde tyrannie des boïars; dans leur course lente à travers les plaines russes, les grands fleuves ont vu bien des misères, entendu bien des plaintes; ils passent devant les pauvres villages et dans le cœur des villes opprimées, tentation permanente, route facile qui mène l'homme du Nord à la lumière, l'esclave à la liberté. Les malheureux et les gens d'aventure s'en viennent au fleuve plein de promesses; ils lancent au courant la petite barque, faite d'un tronc d'arbre évidé, qu'on appelle *douchegoubka*, « perdition d'âme », et rament vers le sud en chantant la chanson kosake: « Hélas! brouillards, brouillards aveuglants, vous qu'on déteste comme le chagrin au cœur, vous ne vous levez pas, mes petits brouillards, du côté de la mer Bleue! »

Ainsi se peuplent les ukraines et les deltas des rivières, en quelque sorte des sédiments humains entraînés par les flots depuis leur source; et la société kosake se constitue, lente infiltration du servage dans les terres libres. Fidèle à son origine fluviale, le Kosak vivait de pêche et de piraterie; il a été marin avant d'être cavalier. Quand la mauvaise saison arrêtait les pêcheries dans les estuaires poissonneux du Don et du Volga, les petites barques

en sortaient pour écumer la mer Noire et la Caspienne, capturant là les marchands grecs et génois, ici les persans et les boukhares. L'audace de ces partisans ne connaissait pas de bornes : à deux reprises des expéditions kosakes de l'Iayk poussèrent jusqu'à Khiva et pillèrent le Khanat, devançant ainsi l'un des plus pénibles exploits qu'aient accomplis de nos jours les armées russes. Il fallut les terribles répressions qui suivirent les révoltes de Stenka Razine et de Mazeppa pour que le pouvoir central parvînt à s'assurer de façon permanente, au siècle dernier, l'obéissance et les services des « armées » du Don et du Volga, tout en respectant leur libre constitution ; mais l'armée de l'Iayk, moins facile à atteindre, jouissait encore sous Catherine II d'une indépendance presque absolue, et offrait un dernier refuge aux aventuriers.

Ainsi la société kosake formait la transition naturelle entre les Tatars nomades et les colons russes sur la frontière asiatique de l'empire. A la région du Volga commençait la vieille Russie, avec son pesant état social, le servage, l'homme cloué à la glèbe. On imagine sans peine le mirage de la steppe libre sur les gens de la rive asservie ; un courant d'émigration continue assurait la colonisation de l'Iayk, et M. Salias nous a dit de quels estimables éléments cette colonisation était faite. Nul terrain, on le voit, ne fut mieux préparé pour la sédition ; elle était chronique et comme suspendue dans cette

atmosphère troublée ; le grand péril était qu'elle ne se propageât jusqu'aux provinces serves du cœur de l'empire: il est nécessaire, pour l'intelligence des faits qui suivent, de rappeler les causes générales qui rendaient ce péril plus imminent et plus redoutable il y a un siècle, aux approches de l'année 1772.

La guerre de Turquie, traînant depuis cinq ans, la guerre de Pologne, la révolution de Suède, retenaient toute l'attention et toutes les forces de la Russie sur la frontière occidentale. Les prisonniers turcs et polonais, évacués sur les places du Volga, promettaient le concours de chefs éprouvés et de haines ardentes aux fauteurs d'insurrection. Les grands mouvements d'émigration et de déportation amenés par le partage de la Pologne allaient peupler l'empire de ferments de révolte. Épuisé d'hommes et d'argent par ces guerres meurtrières, le gouvernement faisait peser durement sur la population la double misère du recrutement et de l'impôt. Partout, dans les campagnes, le paysan fuyait aux forêts devant l'enrôleur et l'exacteur. Le papier-monnaie, qui fit son apparition sous Catherine, troublait les relations commerciales, et le bas peuple se croyait dépouillé en recevant ce signe d'échange inconnu. Les gens du fisc et de l'administration, mal surveillés par le pouvoir central, protégés par l'éloignement de Saint-Pétersbourg et la lenteur des communications, constituaient dans les provinces

de l'Est une autocratie tyrannique, pressurant cyniquement le pauvre monde. La peste venait d'éclater à Moscou, enlevant cent mille victimes dans la seule année 1771 : on sait comment les sociétés primitives rendent leur gouvernement responsable de ce fléau mystérieux et quel trouble indicible apporte dans les idées populaires la terreur de la *mort noire.*

Toutes ces souffrances accumulées étaient envenimées par le fanatisme religieux, levain de fermentation tout puissant dans la pieuse Russie, et inséparable de ses grandes agitations historiques. Pierre le Grand et ses successeurs s'étaient aliéné des millions de sujets en interdisant aux vieux croyants quelques cérémonies liturgiques insignifiantes en apparence. Les forêts du haut Volga et les steppes du Sud étaient les refuges habituels de ces *râkolnicks;* les proscrits, les martyrs, comme ils s'appelaient, y accouraient de toute la Russie, fanatisés par les prédications de moines ignorants et de sauvages apôtres. En dehors même des kosaks, appartenant en grande majorité au vieux rite, il se formait là une société messianique, si l'on peut dire, dont notre pensée moderne aurait grand'-peine à se représenter le curieux état d'esprit ; il faudrait, pour retrouver un mysticisme analogue, remonter à la Judée au premier siècle de notre ère, sous Titus, ou à la jeune chrétienté romaine sous Néron. Pour ces millénaires, Pierre et ses suc-

cesseurs étaient les incarnations de l'Antechrist ; le vrai tsar orthodoxe se cachait quelque part chez les saints, à Kief ou à Jérusalem ; il devait revenir au jour marqué détrôner la Bête. Ils l'attendaient fermement, ne séparant jamais leur foi monarchique de leur foi religieuse.

Ces rêves prenaient un corps dans les doutes laissés par la tragédie de 1762, par la disparition obscure du jeune Pierre III au profit de l'impératrice son épouse. Le mystère qui avait entouré l'avènement de Catherine devait susciter comme toujours un *samozvanetz*, — l'élu de soi-même, — un de ces imposteurs populaires qui se constituent les vengeurs et les bénéficiaires des drames de palais et donnent à l'histoire de Russie un caractère si original ; Messies toujours attendus aux heures de troubles, toujours sûrs d'un accueil aveugle, même quand plusieurs se succèdent sous le même nom d'emprunt ; expressions vivantes d'une fidélité et d'une espérance jamais lassées.

Demandons encore à M. Salias de nous renseigner sur la géographie fabuleuse des apocalypses du steppe ; il nous fera connaître jusqu'où allaient l'ignorance et l'illuminisme des pauvres raskolniks. — « Près d'ici, le fleuve Volga et d'autres fleuves, où une foule nombreuse de vieux croyants se sauvent du péché : là, partout des ermites et des anachorètes, jusqu'à la mer Caspienne. Derrière la mer Caspienne, la Tartarie. Derrière la Tartarie, les

bornes de la terre. C'est de là que le soleil sort chaque matin. — Là où le soleil se couche, beaucoup de villes russes, et parmi elles trois immenses villes, Kief, Moscou, Jérusalem, où les serviteurs de Dieu contemplent en frémissant les scandales et l'endurcissement des pécheurs. Après ces villes, les portes de l'enfer, le lieu au nom criminel, Piétiturc (Pétersbourg). Là vit le diable turc lui-même avec cinq grands anges. A l'époque du tsar pécheur et sacrilège Pierre Alexéiévitch furent construites ces portes infernales. Derrière Piétiturc jusqu'à la mer océane vivent le païen et l'Allemand ; derrière l'Océan, les bornes de la terre : là descend le soleil chaque nuit... — Les temps de l'Antechrist sont venus ; on raconte qu'on l'a vu déjà ; c'est un Velmoje, vêtu de velours et de brocart d'or ; il parle avec les siens, et ce ne sont pas des paroles russes ; il passe devant les églises et se détourne... »

Il faut noter ces derniers traits. La cour de Saint-Pétersbourg, où les Allemands étaient en grande faveur depuis Pierre Ier, avait le tort d'envoyer dans ces provinces fanatiques de l'est des gouverneurs et des généraux allemands, dont quelques-uns parlaient à peine la langue nationale, commandaient durement, et laissaient percer l'orgueil d'une civilisation supérieure ; les vieux Slaves ne leur obéissaient qu'en frémissant ; pour ces croyants formalistes, les hérétiques étrangers étaient des païens au même titre que les mahométans ou les idolâtres

Tourkmènes : *basourman*, — mécréant, disait d'eux le Raskolnik, en leur appliquant l'appellation populaire du musulman en Russie.

En 1771, le général Traubenberg avait été massacré par les kosaks soulevés. La cause de la révolte était une tentative nouvelle et aussi vaine que les précédentes pour appliquer l'ukase qui subordonnait l'armée de l'Iayk à la chancellerie militaire; les kosaks se croyaient en outre menacés d'être incorporés dans les régiments de hussards réguliers et envoyés au Danube; enfin ils avaient refusé de poursuivre les trente mille kibitkas de Kalmouks qui passaient la frontière au même moment pour aller se donner à l'empereur de la Chine. La brusque émigration de cette masse nomade, exemple contagieux, avait laissé comme un grand remous parmi les autres tribus tatares : la révolte kosake avait été mal comprimée par Freimann, le successeur de Traubenberg; l'incendie couvait sur tout le steppe libre et devait fatalement gagner, grâce aux causes que nous venons d'énumérer, les œuvres vives de l'empire.

Plus d'un kosak dut se rappeler alors la prophétie que la complainte populaire prête au grand insurgé du Don, Stenka Razine, mourant sur l'échafaud de Moscou en 1671 : « Je reviendrai dans cent années et ramènerai une tempête pire que la première. » — En 1772, les cent années étaient révolues : tous les misérables regardaient vers l'Orient, attendant leur libérateur.

II

Il y avait à cette époque un vagabond obscur qui errait dans les stanitzas kosakes, louant son travail tantôt à un maître, tantôt à un autre, et s'employant à toute sorte de métiers. Après la répression de la révolte de 1771 il avait disparu pour un temps, de l'autre côté de la frontière. A l'automne de 1772 on le revit dans les pêcheries de Iaytzky; il se faisait remarquer par l'audace de ses paroles, attaquait l'autorité et exhortait les kosaks à fuir sur les terres du sultan de Turquie ; il assurait qu'un certain pacha leur compterait aussitôt cinq millions de roubles et que leurs frères du Don suivraient; il savait de bonne source que deux régiments de Moscou marchaient contre les hommes libres de l'Iayk et qu'une révolte éclaterait à la Noël. — Quelques-uns de ceux qui l'entendirent voulurent l'arrêter et le livrer comme perturbateur à la chancellerie militaire ; il échappa d'abord et fut pris un peu plus tard sur la dénonciation d'un paysan qui avait fait route avec lui. Ce vagabond reconnut se nommer

Émélian Pougatchef, kosak du Don et *raskolnik*. Il était venu avec de faux passe-ports de la frontière de Pologne, pour s'établir dans une des communautés de vieux croyants rassemblées sur le fleuve Iayk. On l'expédia sous bonne garde à Simbirsk, et de là à Kazan; le gouverneur d'Orenbourg avisa de ce fait le ministère de la guerre, dans son rapport du 18 janvier 1773.

Les agitateurs kosaks n'étaient pas alors chose rare, et les autorités de Kazan n'accordèrent pas grande attention à celui qu'on leur envoyait. Pougatchef, écroué à la maison d'arrêt, n'y fut pas gardé plus sévèrement que les autres prisonniers. De temps en temps, suivant l'usage, il sortait escorté de deux soldats pour recueillir de par la ville les aumônes des gens miséricordieux. Ses amis ne l'oubliaient pas. Un jour qu'il mendiait entre ses deux garnisaires, une troïka attelée se trouva sur son chemin dans la grande rue de Kazan : Pougatchef s'y jette en renversant l'un des soldats; l'autre l'aide à monter, s'asseoit à côté de lui, et les fugitifs sortent de la ville au grand galop des chevaux.

Cela se passait le 19 juin 1773. Trois jours après, on recevait de la justice militaire de Saint-Pétersbourg une sentence aux termes de laquelle Émélian Pougatchef était condamné à la peine du fouet et à la déportation aux travaux forcés en Sibérie.

Le malfaiteur évadé reparut sur l'Iayk, dans la

métairie d'un ancien kosak, Daniel Chéludiakof, chez lequel il avait été précédemment en service. Là se tinrent les premiers conciliabules des rebelles. Il y fut question de la fuite en Turquie, pensée familière depuis longtemps à tous les mécontents kosaks. Ceux de l'Iayk pourtant, attachés à leur fleuve, écartèrent ce plan et lui préférèrent une nouvelle révolte. L'apparition d'un imposteur, d'un faux Pierre III, leur sembla le meilleur moyen de la faire naître. Il ne fallait pour jouer ce rôle qu'un aventurier résolu et audacieux, inconnu au peuple. Le choix des conjurés tomba sur Pougatchef. On s'occupa aussitôt de recruter des partisans. Tandis que le forçat de Kazan était sacré tsar par des kosaks dans une grange de l'Iayk, l'autorité militaire donnait avis de son évasion dans tous les endroits où on le supposait caché. Quand on apprit qu'il s'était montré aux environs d'Iaytzky, des compagnies furent dépêchées à ses trousses : Pougatchef et ses complices leur échappèrent, passant d'un lieu à l'autre, augmentant d'heure en heure leur petite bande.

Cependant des bruits étranges commençaient à circuler : affirmations vagues, dénégations plus vagues encore, histoires surprenantes contées à mi-voix au marché ou à la veillée, tous les symptômes de ce trouble d'idées si caractéristique qui accompagnait et préparait dans les campagnes russes l'avènement d'un imposteur. Parmi les nombreux

kosaks arrêtés par les troupes, il y avait un certain Michaël Kojevnikof; amené à la chancellerie du commandant et mis à la question, cet individu fit les aveux suivants :

Au commencement du mois de septembre, son voisin Zaroubine était venu le trouver et lui avait révélé sous le sceau du secret qu'un personnage d'importance se cachait dans le pays. Kojevnikof ayant consenti à recevoir ce mystérieux personnage dans sa ferme, Zaroubine repartit et revint à cheval au milieu de la nuit, ramenant un inconnu. C'était un homme de taille moyenne, maigre et large des épaules. Sa barbe noire commençait à grisonner. Il portait la coiffure bleue des Kalmouks, était vêtu d'un camelot de poil de chameau et armé d'une carabine.

Zaroubine se rendit à la ville pour annoncer la nouvelle au peuple. L'inconnu, resté seul avec Kojevnikof, lui révéla qu'il était l'empereur Pierre III; les bruits qui couraient sur sa mort étaient faux; sauvé par un officier des gardes, il avait gagné Kief, puis Constantinople; il en était revenu pour combattre en secret dans les rangs de l'armée russe durant la dernière guerre; de là il était passé dans le pays du Don ; pris à Tsaritzine, des kosaks fidèles l'avaient mis en liberté; l'année précédente, se trouvant à Iaytzky, il avait été repris et dirigé sur Kazan; une sentinelle, achetée par un marchand, l'avait de nouveau délivré; revenu à Iaytzky et in-

struit par une vieille femme de la sévérité qu'on apportait à l'examen des passe-ports, il s'était caché au désert jusqu'au moment où Zaroubine l'avait amené chez Kojevnikof. A la suite de cette histoire, le soi-disant empereur avait dévoilé ses projets. Il était résolu à se manifester, avec l'appui des troupes kosakes, au rassemblement pour les pêcheries d'automne ; il s'emparerait de l'ataman, marcherait droit sur Iaytzky, prendrait cette place, et de là se jetterait en Russie, qu'il entraînerait tout entière à sa suite ; il installerait partout de nouveaux tribunaux, « car il avait constaté de grandes iniquités dans la distribution actuelle de la justice », et replacerait sur le trône Monseigneur le grand-duc. « Pour moi, ajoutait-il, je ne souhaite pas de régner. » L'inconnu demeura trois jours chez son hôte ; Zaroubine le conduisit ensuite dans un autre lieu, où il devait se cacher jusqu'à l'époque des pêcheries d'automne.

L'arrestation de Kojevnikof précipita les événements. Le 18 septembre, Pougatchef parut sous les murs d'Iaytzky avec une bande de trois cents hommes et campa à trois verstes de la place. Le colonel Simonof envoya de l'infanterie et des kosaks contre les mutins ; comme les cavaliers irréguliers se déployaient en avant-garde, un messager vint à eux, agitant au-dessus de sa tête une lettre de l'imposteur. Les kosaks demandent qu'on leur en fasse lecture ; leurs officiers s'y opposent ; la révolte éclate :

la moitié du détachement passe aux insurgés, traînant par la bride les chevaux des soldats restés fidèles. Le commandant s'en retourne presque seul. On amène à Pougatchef les kosaks entraînés de force par leurs compagnons : sur son ordre, onze sous-officiers sont pendus séance tenante. Le lendemain, les rebelles se rapprochèrent de la place ; mais, en voyant sortir contre eux de l'infanterie et du canon, ils tournèrent bride et se rejetèrent dans le steppe. Simonof, peu sûr de ses troupes, rentra dans la ville, où la sédition grondait, et dépêcha un exprès à Orenbourg pour demander du secours ; les communications directes étaient déjà coupées : l'exprès mit huit jours à faire le trajet.

Pougatchef, avec sa bande augmentée des transfuges, se dirigea sur le petit fort d'Iletzk, à mi-chemin entre Iaytzky et Orenbourg. Il envoya sommer l'ataman Portnof, qui commandait là, de lui remettre la place et de se joindre à lui. Il promettait aux kosaks « le signe de croix orthodoxe, des pêcheries et des pâturages, des provisions et de l'argent, du plomb et de la poudre, une éternelle liberté ». En cas de refus, il les menaçait de la corde. L'ataman, fidèle à son serment, refusa ; ses kosaks le garrottèrent et reçurent Pougatchef au son des cloches, avec le pain et le sel. Le vainqueur enrôla à son service tous les hommes d'Iletzk, trouva là ses premiers canons et fit perdre le malheureux Portnof.

Les autres petits postes du steppe eurent le même sort. Ces postes n'étaient généralement, sous le nom de forteresses, que des villages enclos de haies et de barricades en planches, défendus contre les nomades par quelques vieux canons servis par des invalides de l'armée régulière et des kosaks. Partout les choses se passèrent comme à Iletzk ; à la première sommation de Pougatchef, les kosaks trahissaient, garrottaient les invalides, livraient les portes à l'imposteur et le recevaient en triomphe. Il descendait dans la principale maison : une potence était dressée devant le seuil et tous les habitants étaient contraints de venir lui prêter serment ; en dernier lieu on amenait le commandant et ses officiers : sur leur refus de baiser la main du rebelle, on les expédiait devant le peuple terrifié. Pas un de ces braves gens, perdus sans soutien aux confins de l'empire, ne faiblit au devoir : tous repoussèrent avec mépris les offres du vainqueur et subirent stoïquement la mort, parfois dans d'atroces supplices. Le major Karlof, qui commandait un de ces fortins, se sentant perdu à l'approche de Pougatchef, expédie sa jeune femme au fort voisin, placé sous les ordres de son beau-père, le colonel Yélaguine ; abandonné par ses soldats, il est pris, la mèche à la main, entre ses deux canons qu'il servait seul, et assassiné à son poste, où il était resté ferme contre toute espérance. Le lendemain, le colonel Yélaguine, forcé dans ses

retranchements, est pris à son tour : il est écorché vif devant sa femme et sa fille ; la femme est massacrée ; quant à la fille, veuve la veille, orpheline le matin, le bourreau de tous les siens la trouve belle et la garde pour en faire sa concubine : la malheureuse suivit désormais la fortune de Pougatchef.

Voici comment un témoin raconte, dans sa déposition, l'entrée du bandit à Sakmara, gros bourg kosak : Devant la plus belle maison, des tapis étaient étendus et une table dressée avec le pain et le sel. Le pope attendait l'imposteur avec la croix et les saintes images. Au moment de son entrée, les cloches commencèrent à carillonner, le peuple se découvrit ; quand il descendit de cheval, soutenu sous les bras par deux kosaks, tous se prosternèrent la face contre terre. Il goûta le pain et le sel et s'assit sur le siège qui lui avait été préparé en disant : « Relevez-vous, enfants. » Chacun vint alors lui baiser la main. Il s'informa de l'ataman et s'emporta en apprenant son absence ; puis, se tournant brusquement vers le prêtre : « Tu es pope, sois ataman ; toi et tous les habitants, vous me répondez sur vos têtes des absents. » — Le lendemain il ordonna à tous les kosaks de se munir de provisions et de le suivre à Orenbourg.

L'alarme était aussi vive que soudaine dans cette ville. Grâce aux retards des premiers exprès, on y avait appris presque simultanément l'explosion de

la révolte, l'attaque d'Iaytzky, la prise des forteresses : le bruit des succès de l'imposteur arrivait, grossi par les vagues échos du steppe. On craignait une défection générale des Tatars. Pougatchef avait écrit une lettre, sous le nom de l'empereur Pierre III, au chef des Kirghiz de la frontière, Nour-Ali-Khan. En vrai Oriental, celui-ci ne se compromit ouvertement avec personne, mais noua des négociations à la fois avec l'imposteur et avec le général Reinsdorp, gouverneur d'Orenbourg. « Nous gens du désert, écrivait le khan à Reinsdorp, nous ne savons si celui qui erre sur le fleuve est un séducteur ou le véritable Sire ; notre envoyé est revenu ne pouvant rien nous en dire, sinon qu'il porte la barbe russe. » Le gouverneur s'empressa de répondre à Nour-Ali qu'il avait été présent de sa personne aux funérailles de Pierre et qu'il avait baisé sa main inanimée dans le cercueil. Le khan, naturellement ennemi d'affirmations aussi précises, resta dans un doute favorable à ses intérêts, arracha au gouverneur plusieurs concessions qu'il réclamait depuis longtemps et laissa ses Kirghiz rallier par bandes l'armée de Pougatchef.

Car elle était devenue armée, cette horde grossie chaque jour ; le 3 octobre, ses coureurs parurent devant Orenbourg et fraternisèrent avec les cavaliers bachkirs envoyés à leur rencontre par Reinsdorp. Il y avait à peine deux semaines que Pougatchef s'était montré à Iaytzky avec trois cents

vagabonds : il menait aujourd'hui à l'assaut du boulevard de l'empire trois mille hommes de pied, une cavalerie nombreuse et plus de vingt canons pris dans sept forteresses.

III

La garnison d'Orenbourg était forte de trois mille hommes et de soixante-dix bouches à feu. C'était plus qu'il n'en fallait à ce moment pour dissiper un rassemblement de mutins nombreux, mais sans cohésion. Comme toujours en pareil cas, on avait d'abord traité trop légèrement le péril; on se l'exagéra dès qu'il devint menaçant, et la panique, triste conseillère, présida aux dispositions de la défense.

Le gouverneur général Reinsdorp, le sous-gouverneur Wallenstern, honnêtes Allemands, exacts dans le service, chagrins de leur exil aux confins de l'Asie, n'avaient aucune action sur une population qu'ils ne comprenaient pas et qui les tenait en suspicion. Toutes les mesures qu'ils prirent tournèrent contre eux. Reinsdorp publia un manifeste pour mettre ses administrés en garde contre les fables de l'imposteur. La plume malhabile du général s'embarrassa dans une phrase sur « le malfaiteur de l'Iayk, qui serait, d'après les bruits cou-

rants, d'une autre condition qu'il n'est en réalité... » Cette phrase ambiguë sembla aux esprits prévenus confirmer les soupçons qu'elle voulait dissiper. Le manifeste donnait en outre le signalement d'Émélian Pougatchef. Reinsdorp, ignorant que la condamnation aux travaux forcés était restée sans effet par suite de l'évasion, affirmait que le forçat portait sur son visage la marque d'infamie et qu'il avait les narines coupées par la main du bourreau. — Pougatchef n'eut qu'à se montrer pour donner un éclatant démenti à cette allégation ; de la fausseté de celle-ci, le peuple conclut naturellement à l'inexactitude de toutes les autres. Tous les émissaires choisis par le gouverneur trahissaient, tandis que ceux du rebelle arrivaient sûrement dans la ville, où ils fomentaient le désordre.

Les mesures militaires n'étaient pas plus heureuses. En détruisant par le feu les faubourgs qui couvraient la zone défensive de la place, on tint à respecter l'église de Saint-George ; l'ennemi s'y porta prestement et y établit une batterie qui fit le plus grand mal aux assiégés. Effrayé de sa responsabilité, Reinsdorp commit la faute suprême d'appeler au conseil de guerre les représentants de la population ; on vit alors se produire toutes les motions saugrenues que peut enfanter l'imagination bourgeoise, travaillant sur les choses militaires sous le coup de la panique ; il fut question

d'entourer la ville d'une ceinture de pièges à loups et autres billevesées de cette force. — Les sorties de la garnison, discutées et désapprouvées dans ce conseil, étaient conduites sans vigueur, sans conviction. Leur résultat fut toujours négatif, quelquefois désastreux ; régulièrement l'avant-garde kosake passait à l'ennemi, l'infanterie, harcelée par des nuées de cavaliers insaisissables, se repliait péniblement, perdant des hommes et souvent des canons. Les gelées, les mauvais temps et les chasse-neiges, qui commencèrent dès les premiers jours de novembre, rendirent ces opérations extrêmement difficiles.

Les rebelles au contraire payaient d'audace. Pougatchef avait l'instinct de la guerre et s'était formé aux campagnes de Turquie. Il n'avait garde de se risquer à des assauts en règle : il préférait fatiguer la garnison par des alertes incessantes, par des canonnades furieuses, et comptait bien réduire la ville par la faim ou à l'aide de la révolte. Lui et ses partisans s'avançaient jusqu'au pied des murailles, provoquant les défenseurs à la sédition, échangeant avec eux des explications, des défis et des menaces, comme les guerriers de l'*Iliade* sous les murs de Troie. Les chefs kosaks n'avaient pourtant rien de grand ni d'héroïque : une visite à leur camp nous permettra de les juger à leur juste valeur.

Dès les premiers jours du siège, Pougatchef avait

choisi pour quartier général le village de Berda, à sept verstes d'Orenbourg. Ce campement de nomades fut le point de ralliement de tous les insoumis de la Russie orientale ; tout errant, tout mécontent se détournait de ce côté ; petites bandes, individus isolés y affluaient à toute heure ; comme une mare changée en lac par les longues pluies, le camp de la horde était devenu, au commencement de novembre, un bivouac d'armée couvrant plusieurs verstes. Les kibitkas, les chariots et les chameaux des nomades, remisés sur tout le pourtour, lui donnaient une ceinture de défense naturelle. Sous ces équipages vivaient les tribus tatares, Bachkyrs, Kalmouks, Kirghiz, accourues des profondeurs des steppes à la curée promise. Les kosaks de l'Iayk, noyau et force réelle de la révolte, étaient cantonnés au centre, dans le village même, gardant le quartier de leurs chefs et du faux tsar. Ces troupes privilégiées recevaient une haute paye, commandaient aux autres et maintenaient un aspect militaire au rassemblement. Entre les kosaks et les grand'-gardes tatares était parquée la foule des paysans et des gens sans aveu qui ralliaient le camp. Aux premiers froids ils creusèrent des trous dans le sol et vécurent terrés dans ces abris en véritables fauves. On estimait à trente mille têtes la canaille accourue à Berda après le premier mois du siège.

Il n'en faudrait pas conclure que le rebelle avait trente mille soldats. Seuls les kosaks étaient régu-

lièrement organisés et armés : les tribus tatares combattaient encore à cette époque avec la lance et l'arc ; mal aguerries à l'artillerie, elles ne tenaient pas devant le canon. Les paysans fugitifs, qui formaient la grande masse des nouvelles recrues, s'étaient équipés à l'arsenal pittoresque de toutes les insurrections; qui une lance, qui une épée d'officier, qui un pistolet d'arçon; d'aucuns arrivaient avec leurs faux, leurs pioches; beaucoup se contentaient du gourdin de chêne; la plupart n'avaient d'autres armes que les robustes poings du moujik russe. C'était l'armée décrite par notre vieux Froissart: « Aucunes gens des villes champestres sans chefs s'assemblèrent et s'en allèrent sans autres conseils et sans nulles armures, fors que des bastons ferrés et des coustiaux. » Tout ce monde était d'ailleurs moins curieux d'aller au feu que de participer à l'immense orgie en permanence dans le camp de Berda.

On imagine la monstrueuse licence qui régnait dans cette cohue. Comme dans toutes les basses séditions, le vin était le grand attrait du lieu et le grand instrument d'embauchage. Le coquin avisé qui trônait là savait le secret pour soulever les misérables: promettre la liberté et donner du vin, ce qui est plus facile. Il avait soigneusement pillé à la ronde les entrepôts de boissons du gouvernement, ceux des grandes fabriques déjà groupées dans la région minière de l'Oural; jour et nuit les tonneaux

de la couronne étaient en perce sur les places ; pour ravitailler le camp, des nuées de pillards, étendant chaque jour le cercle de leurs expéditions, dévalisaient les .propriétés domaniales et seigneuriales des provinces avoisinantes, les cultures et les villes ouvertes. Les femmes et les filles des gentilshommes, des administrateurs, des officiers massacrés dans toute la contrée, faisaient partie du butin : on se les disputait de retour au quartier.

Les rixes et les meurtres ne se comptaient plus : chaque matin les Kalmouks employés à la voirie du camp enfouissaient sous la neige, dans le fossé, la récolte de cadavres de la nuit, ivrognes surpris par le froid, le typhus, le couteau ou la balle, victimes dépendues des potences et des piloris. La justice, — s'il est permis de donner ce nom à cette chose, — fonctionnait rapidement dans le camp de Pougatchef ; ses échafauds s'élevaient devant la maison même du général ; tous ceux qui, représentant à un titre quelconque l'autorité ou la propriété, tombaient entre les mains des bandits, étaient aussitôt livrés au bourreau.

Chaque jour l'imposteur paraissait sur le seuil de sa demeure, vêtu d'un riche costume, précédé par deux atamans dont l'un portait une masse d'armes et l'autre une hache d'argent. Il siégeait sur un trône disposé en face du gibet et prononçait la sentence des prisonniers qu'on lui amenait. Les nouvelles recrues étaient alors admises à lui

baiser la main; il adressait à la foule quelques paroles joviales, quelques plaisanteries de corps de garde, puis il rentrait avec ses compagnons pour reprendre et prolonger jusqu'à l'aube une orgie qui ne différait de celle du soldat que par le choix des vins et des captives.

Durant ces heures de liberté et d'ivresse, le faux tsar payait cher les témoignages de respect à lui prodigués en public. Pougatchef n'était pas un de ces élus du destin, acceptés sans conteste et courbant tout sous leur parole inspirée; il ne ressemblait guère à un dictateur. Rien n'élevait le fils du Don au-dessus de ses frères. Aucune qualité maîtresse n'imposait son ascendant. Les kosaks l'avaient choisi pour instrument; devant la foule ils jouaient leur rôle et se prosternaient aux pieds de l'aventurier; les portes closes, ils jetaient le masque. Comme les officiers de Jean de Leyde rappelant au Prophète le cabaret paternel, les compagnons d'Émélian lui remémoraient durement le temps où ils l'avaient connu esclave et le ramenaient vite à la réalité, quand il prenait au sérieux avec eux son personnage de tsar.

Un attentat barbare lui servit d'avertissement vers cette époque. Il y avait alors dans la vie du forçat de Kazan une attache horrible et humaine pourtant : sa passion persistante pour la veuve du major Karlof, l'une de ses premières victimes. Cette malheureuse avait seule le pouvoir de fléchir ses

arrêts : ombre sanglante, qui s'interposait parfois entre l'échafaud et les martyrs. Les conseillers de Pougatchef, jaloux de l'empire que prenait cette femme, exigèrent son éloignement ; il n'y voulut pas consentir. Un jour deux de ces misérables profitèrent d'une absence de leur chef pour s'emparer de la captive ; à son retour, Émélian la trouva fusillée sur la neige, devant l'isba, serrant sur sa poitrine son petit frère, épargné jusque là pour l'amour d'elle et percé des mêmes balles. « Ma voie est étroite », s'écria tristement le faux tsar, et il dévora l'outrage en silence.

Nous devons présenter au lecteur les principaux de ces bandits dont le nom acquit alors une triste célébrité. L'entourage immédiat de l'imposteur se composait des kosaks qui avaient les premiers levé avec lui l'étendard de la révolte et s'étaient substitués aux atamans régulièrement élus. Selon la logique inexorable de l'émeute, ces premiers arrivés au festin s'y maintenaient avec peine, enviés et poussés à leur tour par les nombreux convives qui, ayant suivi leur exemple au début, voulaient le suivre jusqu'au bout, jusqu'au pouvoir.

Parmi eux, l'audace ou le hasard distingua surtout trois hommes : Zaroubine, dit Chika, que nous avons vu patronner le premier le vagabond de l'Iayk ; il prenait le titre de feld-maréchal et passait après le prétendant. Puis venait un ancien caporal d'artilleurs, connu sous le sobriquet de Biéloborodof, —

Barbeblanche ; on le créa grand-maître de l'artillerie et directeur de la chancellerie du tsar illettré. Un brigand surnommé Chlopouche, dont les méfaits avaient désolé la contrée depuis vingt ans, se trouvait dans les prisons d'Orenbourg au début du siège ; Reinsdorp, toujours mal avisé, promit sa grâce à ce repris de justice, s'il portait ses proclamations dans le camp des rebelles : Chlopouche les porta, en effet, et tout droit aux mains de Pougatchef ; il entra fort avant dans sa confiance et passa de forçat feld-maréchal. Moins heureux que son maître, il avait subi sa sentence : marqué au front et les narines amputées jusqu'à l'os, le feld-maréchal Chlopouche portait toujours un voile noir pour cacher sa hideuse difformité. Connaissant de longue date le fort et le faible du pays, il commandait le corps chargé de rançonner les fabriques de l'Oural ; il en ramena des milliers de recrues, faites parmi les travailleurs de ces établissements, et des canons qui augmentèrent l'artillerie de Barbeblanche.

Trouvant leurs noms peu glorieux, ces sinistres plaisants prenaient d'habitude entre eux les titres des plus illustres généraux de la cour de Catherine ; Chika s'appelait le comte Tchernichef, un second le comte Voronzof, un troisième le comte Panine ; un autre galérien était le comte Orlof. Lugubres parades de la chiourme, qui font rire l'histoire, mais qui coûtèrent des flots de sang et de larmes aux contemporains épouvantés ! — « Et voilà les

hommes qui ébranlèrent l'empire! » — s'écrie Pouchkine en racontant ces détails. Il se fût moins étonné s'il eût plus vécu; il aurait pu voir des États bien autrement rassis, solides et homogènes que la Russie de Catherine, poussés au bord de l'abîme par de semblables kermesses, humiliés par la lutte avec les généraux du crime, humiliés après la lutte par leurs hautaines revendications.

Avec le bruit des exploits de Pougatchef, la panique volait dans tout l'empire. Les gouverneurs de Kazan et de Moscou recevaient de Reinsdorp courriers sur courriers demandant du secours en toute hâte; ils transmettaient les nouvelles d'Orenbourg, confuses à distance et grossies par la terreur publique, à la cour de Pétersbourg. On s'y refusa d'abord à prendre au tragique une échauffourée de kosaks et de serfs; le ministère de la guerre débuta par des demi-mesures, rejetant tous les torts sur ses subordonnés qui languissaient dans la disgrâce provinciale; il crut parer à tout en envoyant sur l'Iayk des chefs mieux en faveur. On rappela de Pologne le général major Karr, officier médiocre et de vues étroites, sous les dehors sévères de la discipline germanique; il partit avec de pleins pouvoirs pour réunir des troupes sur sa route; on semblait ignorer à Pétersbourg que les besoins de la guerre avaient entièrement dégarni les provinces de l'est. Karr ramassa quelque recrues, une compagnie de grenadiers, et s'avança hardiment sur Orenbourg

avec ces hommes exténués par une longue marche. C'était encore trop, selon lui, pour châtier des maraudeurs. — « Je crains seulement, écrivait-il au ministre, que ces brigands, instruits de mon approche, ne se dispersent avant que je puisse m'emparer d'eux. » Le 7 novembre, au milieu de la nuit, la cavalerie de Pougatchef tomba sur la tête de colonne; comme on engageait l'action, une forte canonnade retentit sur la ligne de retraite des impériaux : c'était Chlopouche qui leur coupait la route de Kasan. Perdant toute son assurance, Karr se replia en désordre, laissant sur le terrain beaucoup de monde et sa compagnie de grenadiers, désarmée sans combat.

Tandis qu'il échappait à grand'peine à la poursuite des rebelles, son lieutenant, le colonel Tchernichef, arrivait du nord à sa rencontre avec deux mille hommes et douze canons; trompé par un guide infidèle, cet officier s'engage sur la glace du fleuve; à cinq verstes d'Orenbourg, des cavaliers kosaks fondent sur lui des rives : ses irréguliers fraternisent avec eux, ses douze pièces tombent aux mains de l'ennemi; quelques heures après ses deux mille hommes étaient au camp de Berda, prisonniers ou embauchés par la révolte; Tchernichef et trente-six officiers se balançaient aux gibets de Pougatchef. Reinsdorp, averti de l'approche du corps de secours, avait entendu le canon sans bouger; les défenseurs d'Orenbourg en étaient à

ce point de désarroi où les plus coupables faiblesses s'appellent de la prudence. Karr perdit la tête, en apprenant ce second désastre, résigna son commandement à Freimann, et courut se cacher à Moscou : il fut cassé de ses grades et dignités.

Si toute la Russie s'était émue en apprenant le siège d'Orenbourg, ce fut bien autre chose quand elle connut l'humiliant échec de la première tentative de résistance. L'effroi n'eut plus de mesure. Avec les courriers qui portaient la nouvelle, une partie de la noblesse de Kasan s'enfuit à Moscou ; de toutes les campagnes du Volga et du Don, les gentilshommes affluaient dans la vieille capitale, seul refuge qui parût sûr désormais. Tandis que les boïars fuyaient, les paysans s'agitaient sur leurs terres ; les mêmes nouvelles qui apportaient la terreur aux maîtres, semaient la joie et les espérances de liberté chez les serfs ; toute la glèbe frémissait d'impatience : à Moscou même, le menu peuple s'assemblait sur les places, murmurait sourdement, menaçait les seigneurs et attendait naïvement l'entrée du faux tsar.

Éclairée enfin sur l'étendue du mal, Catherine se montra ce qu'elle était aux heures critiques, une grande souveraine, résolue dans l'adversité, toujours prête à sacrifier un ressentiment personnel au bien de son empire. L'illustre Bibikof, le pacificateur de la Pologne, vivait alors à Pétersbourg dans une demi-disgrâce ; de méchants rapports de

Saldern, ministre à Varsovie, l'avaient compromis au Palais-d'Hiver, en insistant trop sur les succès du général auprès des dames polonaises. Un soir, au bal de l'Ermitage, l'impératrice alla droit au disgracié avec son grand sourire d'autrefois, et lui annonça qu'elle l'avait choisi pour étouffer la révolte qui menaçait le repos de l'État. Bibikof accepta sans mot dire, en soldat. Homme de guerre consommé et l'un des meilleurs esprits de ce temps, il était bien éloigné de la fatuité de son prédécesseur. Sans perdre un jour, il partit le 9 décembre, traversa Moscou où il put juger déjà de l'effervescence populaire, et fit route pour le Volga, emportant avec lui les vœux et l'espoir de tous les cœurs russes.

IV

Les choses allaient de mal en pis du côté d'Orenbourg. Un lieutenant de Pougatchef partait pour rançonner le pays à la tête d'une bande : cette bande, grossie de tous les serfs qu'elle soulevait en route, devenait une armée ; le chef de cette armée, n'obéissant plus qu'à ses propres inspirations, poussait au large, travaillait pour son compte et créait un nouveau centre de révolte. Dans les derniers jours de 1773, Chika s'avançait vers le nord avec dix mille hommes et bloquait la ville d'Oufa ; Barbe-blanche opérait entre Oufa et Kasan, se rapprochant du haut Volga. Chlopouche, avec cinq mille hommes et du canon, avait entrepris de réduire les forteresses qui tenaient encore sur l'Iayk. Les rebelles se dirigèrent vers Iaytzky. On se souvient que la révolte avait pris naissance sous les murs de cette ville, restée pourtant dans le devoir jusqu'à ce moment. En voyant apparaître les coureurs de l'ennemi, la population kosake, dont les vœux secrets appelaient depuis longtemps Pougatchef, ouvrit

ses portes et se joignit à l'envahisseur. Le colonel Simonof et son second, le capitaine Krylof, se retranchèrent dans la citadelle avec un millier d'hommes : nous retrouverons cette petite troupe en racontant l'héroïque défense qui fit d'elle, à cette heure de défaillance universelle, l'exemple et l'honneur des armes russes.

On n'en pouvait dire autant des médiocres défenseurs d'Orenbourg. La ville était investie de toute part; les vivres s'y faisaient rares, on rationnait les habitants, on nourrissait les chevaux de broussailles, les maladies éclataient, la sédition menaçait. Le 13 janvier 1774, Reinsdorp toléra une sortie générale, énervée d'avance par ses indécisions; la fortune cède aux capitaines brutaux qui la violentent, non à ceux qui la consultent par acquit de conscience. Wallenstern sortit avec toutes les troupes par une froide matinée et s'enfonça dans cette nuit de neige, pleine d'erreurs, que l'aube dissipe à peine sur le steppe d'hiver. Soudain les kosaks tournent bride à l'arrière-garde; la colonne, craignant d'être coupée de la place, se replie en désordre; la déroute rentre dans Orenbourg, laissant aux mains des rebelles quatre cents morts et quinze bouches à feu. Reinsdorp se tint pour quitte envers lui-même après cette dernière tentative; à partir de ce jour, il se renferma derrière ses remparts, attendant soucieusement la délivrance.

Bibikof la préparait à Kazan. Il n'avait fallu

rien moins que son énergie pour calmer les esprits dans cette ville affolée. Sur sa proposition, la noblesse du pays et des provinces voisines créa à ses frais des légions de volontaires à cheval. Le généralissime travaillait jour et nuit à l'organisation de ces milices locales, faute de troupes régulières disponibles. Les lettres qu'il adressait à sa femme attestent les angoisses de ce vaillant soldat au début de sa mission : « — J'ai pris connaissance de la situation, écrit-il le 30 décembre; j'ai trouvé ici les choses dans le pire état, telles que je ne saurais les décrire; je me suis vu tout à coup dans des embarras plus fâcheux que ceux où je me trouvais à mes débuts en Pologne. Ma main ne quitte pas la plume; je fais tout le possible et j'implore l'aide de Dieu, lui seul peut nous secourir. En vérité, on s'y est pris bien tard. Mes troupes ont commencé hier à arriver; mais c'est bien peu de chose pour se rendre maître d'un pareil fléau; le mal est si grand qu'il me rappelle l'incendie de Saint-Pétersbourg, quand le feu éclatait sur tous les points à la fois et qu'on ne savait où courir. Le pauvre vieux Brandt (le gouverneur de Kazan) est si atterré qu'il peut à peine agir. Celui qui a compromis les affaires par sa précipitation répondra devant Dieu du sang versé et du meurtre de tant de braves gens. Enfin, je suis en bonne santé. Mais le mal est grand, terrible. Ah! que ma tâche est lourde! »

Le mal était d'autant plus grand qu'en paralysant

la Russie à l'intérieur il la livrait aux entreprises de ses nombreux ennemis d'Europe. Tous suivaient la partie engagée sur l'Iayk avec un intérêt joyeux, et le nom de Pougatchef avait depuis longtemps franchi les frontières. On s'entretenait du kosak à Sans-Souci et à Versailles, à Vienne et à Constantinople. Beaucoup croyaient à tort voir dans cette affaire une intrigue savante du baron de Tott, qui agitait alors les Tatars de Crimée à l'instigation de la Porte. Comme de tous les bruits de ce siècle, c'est à Ferney qu'il faut chercher l'écho de celui-ci : toute opinion venait alors recevoir sa formule et sa sanction chez le grand curieux dont la première force fut de n'être étranger à aucune chose de son temps. — « C'est apparemment le chevalier de Tott qui a fait jouer cette farce ; mais nous ne sommes plus au temps de Démétrius, et telle pièce de théâtre qui réussissait il y a deux cents ans est sifflée aujourd'hui. »

— A cette lettre de Voltaire, Catherine répondait avec quelque dépit : « Monsieur, les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand Pougatchef, lequel n'est en relation directe ni indirecte avec M. de Tott. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises de l'autre. M. de Pougatchef et M. de Tott ont cela de commun que le premier file tous les jours sa corde de chanvre et que le second s'expose à chaque instant au cordon de soie. »

L'impératrice se devait de parler du rebelle à l'étranger avec ce mépris hautain; à l'intérieur, tout son gouvernement n'avait plus d'autre souci que la défaite du forçat. On mit sa tête à prix dix mille roubles. On ordonna à l'ataman des kosaks du Don de faire brûler solennellement sa maison, à la petite stanitza de Zimovie, près de Tcherkask; le bourreau sema de la cendre aux quatre vents sur l'aire maudite, avec interdiction éternelle de bâtir en ce lieu. Le village de Zimovie changea de nom et reçut celui de Potemkine, qui éveillait pour la souveraine des idées moins désagréables. La femme de Pougatchef, abandonnée en ce lieu par son mari avec trois enfants, fut envoyée à Kazan pour éclairer les recherches de la justice. On recueillit à cette occasion des renseignements plus certains sur les origines obscures du terrible malfaiteur. Émélian Pougatchef était alors âgé de quarante ans, de taille moyenne, maigre et basané; ses cheveux étaient roux, sa barbe noire, courte et en pointe. Il avait une tache blanche à la tempe gauche et sur la poitrine des marques, conservées après une atteinte du mal noir, qu'il montrait à ses séides comme les signes de son origine royale. Il était illettré et se signait à la manière des vieux croyants. De nombreuses proclamations portèrent ces détails à la connaissance de tous les sujets égarés. Chose plus utile que les proclamations, on envoyait enfin des troupes à Bibikof. Le prince Galitzine les conduisait et

avançait à marches forcées sur Orenbourg.

Celui qui était l'objet de toutes ces mesures commençait à s'en inquiéter. En public et à ses compagnons, il disait fièrement: « Ils nous tomberont d'eux-mêmes dans la main! » En secret, il prenait ses sûretés pour le jour de la catastrophe. Trente chevaux choisis étaient nourris avec soin à son quartier: l'imposteur et ses complices comptaient bien échapper en abandonnant leurs dupes. Les Bachkyrs et les kosaks, soupçonnant ces dispositions, complotaient d'autre part d'acheter leur grâce en livrant leurs chefs au gouvernement. Relations de confiance habituelles entre coquins. D'ailleurs Pougatchef, fort en peine de soutenir aussi longtemps son rôle de tsar, tombait chaque jour plus bas dans le mépris des siens. Bibikof écrivait alors, avec un jugement bien sûr, ces paroles qui pourraient servir d'épigraphe à cette histoire : « Pougatchef n'est pas autre chose qu'un pantin avec lequel jouent les malfaiteurs ; ce n'est pas Pougatchef qui est dangereux, c'est le mécontentement général. »

Ce pantin sinistre continuait pourtant ses exploits. Vers la fin de janvier, il vint de sa personne à Iaytzky et commanda sans succès un assaut de neuf heures contre la vaillante citadelle. Dans sa rage, il décréta de proscription toute la famille du capitaine Krylof, enfermée alors à Orenbourg. Heureusement la sentence ne put jamais s'accomplir ; elle eût moissonné dans le berceau une des gloires de la Russie ; parmi

les victimes désignées se trouvait l'enfant qui fut plus tard le grand fabuliste Krylof. Pougatchef remarqua alors dans la ville de Iaytzky une jeune fille kosake, Oustinia Kouznetz, s'éprit d'elle et la demanda en mariage. La famille, étonnée et effrayée d'un tel honneur, s'écria vainement : « Pardonne, sire, notre fille n'est ni reine, ni princesse, comment l'épouserais-tu? Et comment te marier, quand notre mère l'impératrice est encore en vie? » L'argument était sérieux; Pougatchef n'en épousa pas moins sa conquête; il assigna à Oustinia des dames d'honneur et un état de maison; mais il ne put obtenir de ses popes qu'on substituât à l'église, dans la prière pour le tsar, le nom de sa nouvelle femme à celui de Catherine: il leur fallait, disaient-ils, un ordre du saint-synode. Étrange tissu de contradictions chez ces gens simples! Une fois par semaine, Pougatchef venait du camp de Berda à Iaytzky visiter son épouse: chacune de ces visites était marquée, pour la garnison de la forteresse, par un assaut sanglant, accompagnement funèbre des amours du bandit.

Ce fut durant un de ces séjours que de graves nouvelles vinrent le surprendre. Le prince Galitzine était signalé près d'Orenbourg avec des forces respectables. Pougatchef ramassa dix mille hommes à peu près en état de combattre et se jeta audacieusement au-devant de son adversaire. Ils se rencontrèrent aux portes de Tatischef le 22 mars. Les rebelles s'étaient fortifiés dans cette place démantelée

avec des ouvrages de neige ; ils opposèrent aux attaques de l'armée régulière une résistance désespérée ; mais la discipline et la supériorité de l'armement assurèrent la victoire aux soldats de Galitzine. Victoire décisive : on le crut du moins alors. Plus de treize cents cadavres d'insurgés jonchaient le terrain de la lutte ; au loin la cavalerie massacrait les fuyards dans toutes les directions ; trois mille prisonniers et trente-six canons restaient aux mains du vainqueur. Pougatchef passa au travers des lignes avec un gros de kosaks et courut jusqu'à Berda, où il arriva lui cinquième. A la nouvelle du désastre, toute la ville des nomades se dissipa dans un désordre inexprimable. Chacun chargeait sur un traîneau sa famille d'aventure, sa part de butin. Dix-sept tonneaux de monnaie de cuivre furent abandonnés en plein champ. L'immense rassemblement fondait comme il s'était accru, en un instant, quitte à se reformer aussi vite à l'occasion.

Les jours suivants, Pougatchef refit un petit corps de ses partisans, épars sur les routes, et se jeta sur Orenbourg, espérant surprendre la ville par un coup de main hardi : Galitzine le prévint et lui infligea une seconde défaite, aussi sanglante que la première. L'imposteur y laissa ses derniers canons et dut s'enfuir avec quelques repris de justice jusqu'aux fabriques de l'Oural, où une population toute gagnée à sa cause lui ménageait des abris sûrs. Il était temps pour lui ; chacun des vaincus

pensait à trahir. Un certain Chigaïef avait déjà réussi à séquestrer Pougatchef et Chlopouche, et fait avertir immédiatement le gouverneur d'Orenbourg qu'il les tenait à sa disposition contre sa grâce personnelle; Reinsdorp, toujours hésitant, n'en croyant pas sa fortune, réfléchit trois heures avant de donner le signal convenu : il était trop tard! Les deux chefs avaient été délivrés par une poignée de forçats, leurs seuls amis fidèles. Chlopouche se sauva du côté de Kargalé; ce fauve avait par là une femme et un fils qu'il aimait et voulait préserver. Des Tatars le reconnurent, s'emparèrent de lui et le livrèrent aux autorités. Conduit à Orenbourg, le fameux brigand y paya le premier sa dette à la justice : sa tête tomba au mois de juin 1774.

La population de la ville, libérée après un siège de six mois et au moment où la famine la menaçait sérieusement, se répandit hors des murs et jusqu'à Berda avec des transports de joie. Galitzine arriva le 26 et fut reçu avec des marques d'enthousiasme indescriptibles. Ce même jour la ville d'Oufa était délivrée par l'armée du nord. La bande de Chika, qui l'assiégeait, était taillée en pièces et se dispersait en abandonnant aux vainqueurs ses canons et des milliers de prisonniers. Deux jours plus tard Chika, réfugié dans une grange, se laissait enivrer par une paysanne et surprendre par les hussards : il fut conduit chargé de fers à Oufa. Le

dégel et la débâcle des rivières, survenant à ce moment, ralentirent la poursuite des autres bandes. Dans toute la contrée, racontent les témoins de ces scènes sanglantes, le fleuve et ses affluents charriaient des cadavres qui s'étaient amoncelés sur leurs glaces ; les femmes des stanitzas attendaient sur les rives, anxieuses de reconnaître le corps d'un enfant ou d'un époux, parti depuis de longs mois pour la grande aventure.

Tandis que les armées impériales nettoyaient le pays, il y avait encore, à la fin d'avril, une horde de rebelles qui tenait ferme en dehors du cercle de leurs opérations : c'était celle qui assiégeait Iaytzky, sous le commandement du kosak Perfilief, l'un des premiers compagnons et des plus redoutables complices de l'imposteur. Revenons à cette pauvre citadelle. C'est la joie de l'histoire et ce doit être sa passion de remettre en lumière les héroïsmes obscurs, perdus dans ses ombres lointaines ; elle s'y repose du récit monotone des basses œuvres de l'homme, elle en dégage cette vérité que même dans les temps les plus troublés, celui qui veut tenir bon au devoir sait où le trouver. — Depuis trois mois et demi le colonel Simonof et le capitaine Krylof étaient étroitement bloqués dans leur fort avec un millier d'hommes ; les assiégeants, maîtres de la ville, commodément retranchés derrière les maisons, avaient établi de formidables batteries. Les opérations du siège furent poussées avec uue vi-

gueur et une ténacité qu'on n'aurait pas attendues de ces soldats de hasard; chaque jour le cercle se resserrait méthodiquement, des assauts furieux tenaient les assiégés en haleine, la mine jouait sans relâche au-dessous d'eux. La garnison répondait avec un égal acharnement par des sorties fréquentes, dirigées contre les maisons qu'elle tentait de brûler. Dans les derniers temps du siège, ces sorties l'avaient fort affaiblie; les hommes ne suffisaient qu'à grand'peine aux travaux multiples des batteries, des gardes, des contre-mines. Une moitié de la troupe passait la nuit en armes, la pioche à la main; le reste des défenseurs ne pouvait dormir qu'assis. Tous les moyens de subsistance disparurent successivement; quand on eut mangé les derniers chevaux, on retira de la glace ceux qu'on avait jetés dans le fleuve au commencement du siège; cette ressource s'épuisa avec la débâcle. Les hommes furent rationnés à un quart de livre de pain; quelques jours encore, et on se contenta de faire bouillir, une fois dans les vingt-quatre heures, une grande marmite d'eau qu'on blanchissait avec un peu de farine; chacun venait puiser une tasse de ce breuvage. Enfin le blé manqua complètement : ces malheureux furent réduits à faire cuire des gâteaux d'une sorte de glaise fort grasse, sans mélange de sable, qui se trouvait dans les terrains du fort.

Un petit nombre résista à ce régime; la plupart

gisaient sans force à l'hôpital, avec les femmes et les enfants. Depuis longtemps on avait essayé de faire sortir les bouches inutiles ; les assiégeants les renvoyaient impitoyablement dans la place ; chaque jour, les femmes affolées couraient avec leurs enfants se jeter aux genoux des rebelles, qui consentirent seulement à recevoir les filles de kosaks. Les quelques hommes valides n'osaient pas quitter la pioche, contreminant nuit et jour la sape qu'on entendait sourdement cheminer sous les magasins à poudre. Cependant les gens de Pougatchef ne cessaient d'interpeller les sentinelles, les sommant de se rendre, usant de menaces et de promesses, annonçant que leur prince était partout vainqueur, maître d'Orenbourg, de Kazan, de tout le pays. Sans nouvelles autres que celles de l'ennemi, la garnison les crut et n'espéra plus de secours. Pas un homme ne trahit pourtant, pas un ne refusa de mourir, dans cette troupe qui semblait si peu sûre quelques mois plus tôt. Le brave Krylof avait communiqué son âme à ses soldats, et les soldats, dans les grands périls, sont ce que les fait l'âme du chef.

Le mardi de la semaine sainte il y eut quinze jours qu'on ne mangeait plus d'autre pain que la glaise : les hommes en état de combattre résolurent de périr les armes à la main, plutôt que dans les affres de la faim. Krylof les exhorta à se confier à la volonté divine et ordonna une sortie géné-

rale. Comme on s'y préparait, la vigie placée sur le clocher de l'église signala un désordre soudain dans le camp des rebelles : on les voyait courir par la ville et s'enfuir hors des portes. « Cela nous ragaillardit, comme si nous avions senti l'odeur du pain, » écrit le témoin à qui nous devons le journal de ce siège. C'était une fausse alerte. Les lignes ennemies se reformèrent, tout se calma, et l'espérance des malheureux retomba dans le néant de toute sa hauteur d'une minute. On attendit pourtant jusqu'au soir. Au crépuscule la vigie aperçut un nuage de poussière sur ce morne horizon du steppe qu'elle interrogeait en vain depuis des mois : les assiégés crurent à l'un des retours habituels de Pougatchef, et, en voyant les rebelles se précipiter vers les remparts, ils se préparèrent au dernier assaut.

C'était la délivrance. Avertie de l'approche des troupes impériales, la horde venait remettre ses chefs enchaînés et demander grâce en apportant du pain ; quelques heures plus tard, le général Mansourof arrivait, et la fidèle forteresse rouvrait ses portes, fermées depuis trois mois et demi, à ces drapeaux russes dont elle avait si fort grandi l'honneur. « La joie fut telle, dit le narrateur, que tous ces agonisants quittèrent aussitôt leurs lits et qu'on s'embrassa durant toute la nuit avec des pleurs et des hymnes au Seigneur. »

Un autre agonisant n'eut pas la joie de ce der-

nier succès, dû comme les précédents à son intelligente direction ; le général Bibikof, miné par la maladie et les cruels soucis de sa mission, avait succombé à un accès de fièvre, quelques-uns dirent au poison, le 9 avril, à peine âgé de quarante-quatre ans. « Je n'ai pas d'inquiétudes pour mes enfants, dit-il en mourant, l'impératrice pourvoira à leur sort : je n'ai d'inquiétudes que pour la patrie. » Ces dernières étaient justifiées : la Russie accueillit avec douleur et épouvante la nouvelle de la mort de Bibikof, et les événements tragiques qui nous restent à raconter montrèrent trop *tôt* quelle perte irréparable avait faite l'Empire.

V

Pougatchef s'était réfugié dans les forêts de l'Oural ; il avait soulevé les tribus de Bachkirs, racolé une armée parmi les serfs des fabriques, et se montrait tantôt sur le versant russe, tantôt sur le versant sibérien. De ce côté le général Décalong, qui commandait sur la frontière, lui infligea un sérieux échec ; on libéra dans le camp du vaincu plus de trois mille infortunés, gens de toute condition, femmes et enfants d'officiers ou de gentilshommes, condamnés ou otages que les bandits réservaient au supplice ; mais Décalong s'immobilisa après cet avantage sans en recueillir les fruits ; Pougatchef et Barbe blanche lui échappèrent ; leur armée se reforma sur leurs pas.

A ce moment entrait en scène un nouveau personnage destiné à clore cette tragédie. Le colonel Michelsohn, jeune officier des gardes d'un grand mérite, avait été appelé en dernier lieu par Bibikof à la tête du détachement qui opérait autour d'Oufa. Michelsohn était un soldat méthodique, infatigable

et tenace. Il y a deux races de génies militaires, ceux d'audace soudaine, ceux d'opiniâtreté continue ; le capitaine allemand était des seconds. Parti d'Oufa avec son corps, il pénétra dans l'Oural à la recherche de son ennemi, et passa les montagnes une première fois ; il arriva sur le versant sibérien comme Pougatchef venait d'être battu par Décalong ; ce dernier, se tenant assuré de sa proie, reçut assez froidement le lieutenant qui pouvait la lui enlever, et ne se prêta pas aux mesures qui eussent permis de cerner les rebelles. Michelsohn fit volte-face à la suite des fuyards et rentra dans l'Oural sur leurs talons.

Alors commença une chasse sans exemple, qui devait mener la bête farouche durant des milliers de lieues, des steppes de Sibérie au cœur de l'empire, des portes de Moscou à la Caspienne ; poursuite passionnée, grandiose et effrayante, où le fauve traqué fit tête cent fois, chassa souvent les vainqueurs à son tour, souleva les peuples dans sa course, incendia les cités, fit trembler la Russie et fuir ses armées, tout en fuyant lui-même devant le dogue acharné qui seul savait comment le dompter.

Michelsohn ramena d'abord Pougatchef à travers l'Oural, sans donner un jour de repos à sa troupe ; à plusieurs reprises il le joignit, dispersa ses bandes et prit ses canons : travail de Sisyphe, peine inutile vis-à-vis de cette armée qui comptait

autant de soldats qu'il y avait de serfs en Russie. Les chefs rebelles échappaient de toute la vitesse de leurs chevaux, se jetaient dans les distilleries et les mines de la montagne, s'y ravitaillaient d'hommes et de vivres, et reparaissaient quelques jours après avec une nouvelle horde de vagabonds et de nomades, horde mal armée et peu solide, mais par là même insaisissable pour la petite colonne régulière qui s'avançait difficilement, en peine de munitions et d'approvisionnements. Vers le milieu de juin, après un mois de cette poursuite, Michelsohn dut s'arrêter à Oufa, son point de départ, pour refaire sa troupe exténuée. Pougatchef gagna la Kama, la grande rivière qui forme la ligne de défense de Kazan.

On tremblait de nouveau dans cette ville. Il n'y avait pas quinze cents hommes dans la capitale de la Russie orientale, pas une compagnie aux environs. Galitzine, Freimann, tous les généraux qui avaient libéré la vallée de l'Iayk se reposaient à Orenbourg, croyant la guerre finie, ne se doutant pas qu'elle n'avait fait que changer de théâtre, du sud au nord. Le vieux Brandt, le gouverneur de Kazan, envoya un détachement occuper la citadelle d'Ossa, qui gardait le passage du fleuve; le commandant perdit courage en voyant les meules de foin enflammées que Barbe blanche avait eu l'idée de pousser contre le rempart; il ouvrit ses portes, reçut Pougatchef à genoux, et n'en fut pas

moins pendu. Un lieutenant, du nom de Minief, trouva grâce devant l'imposteur; ce traître, au fait des défenses de Kazan, exhorta le rebelle à tenter un coup de désespoir de ce côté : les bandes passèrent aussitôt la Kama et marchèrent droit sur la grande cité : Michelsohn, retenu à Oufa, avait perdu de l'avance; les autres généraux se gardaient de bouger; même les plus proches de Kazan se retiraient précipitamment sur Moscou, tant était grande alors la terreur du nom de Pougatchef! Seul, le brave Tolstoï, commandant de la légion de volontaires, essaya d'arrêter le bandit à douze verstes de la ville; il fut tué dans l'affaire et sa troupe plia. Le 11 juillet, les bourgeois de Kazan virent avec épouvante le camp des rebelles couronner les collines qui dominaient leur cité.

Kazan, l'ancienne capitale des khans tatars et la reine du Volga, est une grande ville de cent mille habitants, de physionomie bizarre, indécise entre l'Europe et l'Asie, entre le Christ et Mahomet. Églises et mosquées s'y mêlent fraternellement, et le flot jaune du grand fleuve emporte confondues dans sa fuite les grêles images des clochers et des minarets. Dans les caravansérails, les écoles et les bazars des quartiers musulmans, le trafiquant de Samarkand se retrouve chez lui, tout autant que le pieux marchand de Moscou dans son *gostinny dvor*, à l'ombre de sa basilique. On peut voir à la même heure, et côte à côte, l'un se prosterner pour la

prière sur son tapis étendu vers l'Orient, l'autre se signer devant les chapelles ardentes qui projettent sur la rue les feux de leurs cierges et de leurs orfèvreries. Tous deux y sont appelés par le grand commerce asiatique dont Kazan est l'entrepôt; avant-garde du marché de Nijni, au confluent de la Kama et du Volga, elle centralisait par ses deux fleuves, avant les chemins de fer, toutes les richesses de la Sibérie et de la Caspienne. Sous la protection d'une citadelle portée par une petite acropole, ces richesses s'entassaient dans les bazars, ornaient les maisons des gros marchands et les trésors magnifiques des sanctuaires orthodoxes. La proie était grasse, on le voit, et tentante pour la bande de loups affamés qui vint hurler une nuit aux portes de la ville.

Les dispositions prises par Pougatchef ne manquaient pas d'habileté. Les rebelles approchèrent des faubourgs, suivant leur tactique habituelle, en poussant devant eux des meules de foin et de paille enflammées, à l'abri desquelles avançait leur artillerie. Le premier fossé était défendu par la milice locale avec une pièce de canon; Pougatchef lança sur ce point ses hordes désarmées, les serfs des fabriques qui suivaient sa fortune depuis l'Oural; les cavaliers kosaks rabattaient cette foule à coups de fouet et la poussaient dans le fossé, assommant qui reculait; sans autres armes que des bâtons et ses poings, elle refoula les défenseurs, prit leur canon,

le pointa sur la porte, et commença d'envoyer des volées de mitraille le long des rues populeuses. A l'aile gauche les Bachkyrs attaquaient le faubourg des drapiers. Les artisans de cette corporation, ralliés et conduits par l'archevêque Benjamin, s'armèrent de ce qu'ils trouvèrent et se mirent en devoir de résister. Les Bachkyrs les couvraient d'une nuée de flèches; du haut des collines Pougatchef écrasait de boulets les combattants, amis ou ennemis. Les drapiers avaient amené un canon; il éclata au premier coup, tuant le canonnier. Déjà le faubourg flambait : les artisans cédèrent sur ce point comme la milice avait fait sur l'autre; les Bachkyrs se lancèrent à leur suite par les rues. Éperdus devant ces sauvages qui déchiraient l'air de leurs sifflets tatars, devant le rideau de flammes qui les précédait, enveloppant toute la ville, les habitants se jetèrent hors de leurs demeures et s'enfuirent précipitamment vers la citadelle, leur dernier refuge. Brandt y rappela ses quelques compagnies, recueillit tout ce qui se présentait et ferma les portes : la cité de Kazan appartenait aux bandits : le sac commença.

Ce fut une orgie folle, désespérée : le monde réel livré toute une nuit au monde des cauchemars. Toutes les variétés de la barbarie y mirent leur épouvante, la sauvagerie des Mongols, la brutalité des esclaves soudain libres, la dépravation haineuse des forçats de la civilisation. Plusieurs de ces der-

niers, anciens hôtes, comme leur général, des prisons de Kazan, coururent à la maison de force et délivrèrent les détenus ; connaissant les bons repaires, ils y guidèrent leurs bandes. On pilla d'abord les entrepôts de boissons, les bazars, les boutiques des riches marchands, surtout les églises et les couvents regorgeant de trésors séculaires ; les iconostases, les châsses, les reliquaires d'or tombaient par morceaux sous la hache des Kalmouks, les joyaux et les perles ruisselaient de leurs mains. Il fallait se hâter ; tandis que les lucides pillaient, les ivres-morts incendiaient ; les édifices embrasés s'écroulaient de toute part, ensevelissant avec les vainqueurs les malheureux habitants restés cachés dans leurs retraites. Tous ceux qui se montraient en habit allemand étaient sabrés sans pitié, les autres poussés au camp pour porter le butin ; beaucoup se noyaient en fuyant au fleuve. Sur les clochers, les arcs de triomphe, les hauts lieux, des pièces en batterie vomissaient la mitraille contre la citadelle et semaient la mort au hasard dans la ville. La nuit vint ; la tempête de feu grandit, emporta tout. Malgré les ordres de Pougatchef, qui rappelait prudemment ses hommes au dehors, la plupart restèrent dans cet enfer, retenus par la cupidité ou par l'ivresse ; on les vit de la citadelle danser entre les flammes autour des tonneaux de vin, revêtus de robes de soie et d'ornements sacerdotaux dérobés aux églises.

Les kosaks et quelques disciplinés suivirent Pougatchef au camp. Avec le gros du butin, la foule des captifs attendait là, à genoux devant les canons. L'homme qui un an auparavant errait enchaîné par les rues de la ville, demandant l'aumône aux bourgeois, fut acclamé tsar par ces malheureux ; ils imploraient leur grâce, pendus à ses étriers. Toute la soirée, paradant sur un trône, le forçat triomphant reçut le serment d'allégeance de la population tatare, depuis longtemps disposée en sa faveur ; il ordonna quelques exécutions et pardonna théâtralement aux prisonniers obscurs.

On lui amena sa femme et ses enfants, transférés par ordre de justice à Kazan, comme nous l'avons vu plus haut. S'il faut en croire un témoignage contemporain, les larmes vinrent aux yeux de l'imposteur, mais il ne se démentit pas : « Je connais cette femme, son mari m'a rendu jadis un grand service, » dit-il froidement, et il commanda de la réunir aux autres captifs. Ainsi l'histoire, cet inimitable drame du réel, aurait reproduit à l'avance la scène pathétique que le génie de Meyerbeer a faite immortelle, en l'attribuant au prophète de Munster.

Dans la citadelle, cette terrible nuit se passa en alarmes et en prières. Chacun attendait sa dernière heure et interrogeait l'horizon aux rouges clartés du grand foyer qui refoulait les ténèbres. Seul le vaillant métropolite Benjamin soutenait les cœurs ; tantôt il priait et exhortait le peuple dans

l'église de la forteresse, tantôt, sortant avec les saintes images et suivi de ses ouailles, il faisait le tour des remparts en conjurant de ses mains défaillantes la mer de feu qui montait. L'aube se fit. Les assiégés se précipitèrent aux créneaux, s'attendant à voir les Bachkyrs donner l'assaut; des cavaliers avançaient à travers les ruines et les cendres : un grand cri de joie monta au ciel : c'étaient les hussards de Michelsohn.

Après avoir refait ses troupes à Oufa, l'infatigable traqueur de Pougatchef était reparti sur les traces du rebelle, passant après lui les rivières à la nage, le suivant à une journée de distance. Le 12 au matin, comme il campait à cinquante verstes de Kazan, une colonne de fumée lui apprit le désastre de la ville; il fit sonner le boute-selle, mais sa cavalerie surmenée ne put arriver qu'à la nuit. Pougatchef, retranché dans une forte position, opposa une défense désespérée et ne lâcha pied qu'après cinq heures de lutte. Encore ne se tint-il pas pour battu. Le lendemain, il essaya d'un retour offensif pour envelopper Michelsohn avant que ce dernier eût pu rallier la garnison de la citadelle. Repoussé derechef et sur le point d'être pris, il reparaissait après deux jours, le 15, avec une nuée de vingt-cinq mille Tatars, serfs ou kosaks, « qui remplissaient l'air d'horribles hurlements ». Si tous les rapports contemporains ne l'attestaient, on aurait peine à admettre l'incroyable rapidité avec laquelle ce fuyard

refaisait des armées et rentrait en ligne; elle ne peut s'expliquer que par le trouble profond et le mécontentement général de ces provinces. Pour la troisième fois, Michelsohn, renforcé par la garnison, dispersa ces bandes et donna la chasse à leur chef; découragé, Pougatchef lâcha sa proie et gagna au sud.

Alors seulement la malheureuse population, dont les angoisses s'étaient ranimées et prolongées, put fêter son libérateur et mesurer l'étendue du désastre. Sur les deux mille huit cents maisons de Kazan, plus de deux mille étaient en cendres. Trois cents cadavres furent trouvés sous les décombres ; cinq cents personnes avaient disparu. Le vieux général Koudriavtzef, âgé de cent dix ans, gisait assassiné au pied de l'autel du couvent des Vierges : la mort l'avait pris à genoux, priant. Dix mille prisonniers, dépouillés de tout, étaient entassés dans le camp du bandit. Les riches de la veille étaient à la mendicité. La guerre servile avait rigoureusement appliqué son programme : l'égalité sociale, — dans la misère ! — L'infortuné Brandt, qui eût sauvé sa ville en tenant seulement quelques heures, ne résista pas à tant d'émotions et de remords ; il s'éteignit deux semaines après. Michelsohn avait recueilli une fois de plus toute l'artillerie des rebelles et cinq mille prisonniers; parmi eux le traître Minief, à qui était surtout imputable la catastrophe de Kazan; il subit aussitôt le dernier supplice.

Malheureusement ces victoires successives avaient épuisé le vainqueur; il dut s'arrêter quelques jours pour remonter sa cavalerie. Les chefs des corps disséminés sur le Volga ne surent pas cerner le fugitif ; dès que Michelsohn s'arrêtait, tous semblaient paralysés; comme le remarque Pouchkine avec une juste sévérité, « bien peu de ces généraux étaient en état de se mesurer avec Pougatchef, même avec les moins fameux de ses complices ».

VI

En ce moment pourtant, le redouté personnage n'avait d'autre armée que son prestige. Il errait sur la rive gauche du fleuve, se cachant dans les forêts avec trois cents kosaks. Barbe blanche avait été pris avec son détachement et dirigé sur Moscou pour y expier ses crimes; il fut dangereusement remplacé par le célèbre confédéré polonais Poulavsky, délivré à Kazan par les rebelles, et qui mit sa haine patriotique au service du brigand. Une recrue moins sérieuse fut un pasteur protestant, amené au camp avec les prisonniers de la ville; ce pauvre homme avait jadis secouru de ses aumônes le forçat mendiant; reconnaissant à sa manière, Pougatchef le fit colonel, l'assit, bien qu'il en eût, sur le cheval d'un Bachkyr, et le traîna à sa suite jusqu'au jour où le malheureux pasteur-colonel réussit à s'échapper.

Malgré tout la situation du fuyard semblait désespérée quand il lui vint une inspiration qui changea la face des choses: il passa inopinément le Volga et se jeta dans les provinces russes d'au delà du fleuve.

Son apparition fut le signal d'une explosion formidable parmi les serfs de ces provinces, qui depuis longtemps s'entretenaient de leur « petit père » et l'attendaient. Les campagnes se soulevèrent en masse ; les villages entiers accouraient à lui, menant leurs seigneurs enchaînés à ses gibets ; les gouverneurs des villes fuyaient, les municipalités terrifiées le recevaient aux portes avec le pain et le sel. Cette fois encore la poursuite se changeait en marche triomphale. Dans ses proclamations aux paysans, l'imposteur leur promettait la liberté, l'extermination des familles nobles, l'élargissement de tous les détenus, les distributions gratuites de sel. Trompés par ses manifestes, les gens simples n'osaient ou ne savaient plus répondre à qui les interrogeait : « Êtes-vous pour Pierre Féodorovitch ou pour Catherine Alexeïevna ? » — Partout des administrateurs, des officiers nouveaux, imposés par le dernier passant armé ; le long des routes, des nobles ou des intendants pendus aux portails des maisons seigneuriales.

Nous aurions peine à nous représenter l'incroyable trouble d'idées, les ténèbres du doute politique où se débattait un peuple ignorant, surmené par une administration sans scrupule, privé de tout moyen d'information, de tout guide d'opinion. J'emprunte encore une de ses vives peintures à M. Salias : « Toute sorte de vagabonds errent par la Russie, semant et colportant on ne sait quelles choses ob-

scures. Ils distribuent des liasses d'imprimés violents, des manifestes plus surprenants l'un que l'autre; des diacres vont, des écrivains, des gens du fisc, on ignore pour quelle affaire, et ils racontent une chose; viennent des moines et des colporteurs qui en chuchotent une autre. On envoie des fonctionnaires spéciaux, et ce ne sont pas des fonctionnaires, mais des gens qui se disent tels. Aujourd'hui il en vient un qui lit un ukase; demain un autre fouettera pour avoir exécuté l'ukase, et un troisième punira pour n'avoir pas obéi. Où est le droit, où est le mal, ce qu'il faut taire et ce qu'il faut dire, nul ne le sait... »

La tourmente gagnait le cœur de la Russie avec la rapidité et la violence des chasse-neiges qui l'hiver balaient ces plaines. Un seul kosak, détaché dans un district, l'insurgeait tout entier. Les bandes se multipliaient chacune pour son compte; tandis que le grand rebelle se cachait dans quelque hallier, son nom révolutionnait au loin des villes qui ne devaient jamais le voir. Nijni Novgorod, directement menacée, tremblait devant le sort de Kazan; Moscou, qu'on croyait l'objectif de sa marche, n'était guère plus rassurée. Les gouverneurs de ces cités adressaient à Pétersbourg des appels suppliants. Catherine fut si émue qu'elle eut un instant la pensée de paraître en personne à la tête de ses troupes; ses conseillers l'en détournèrent à grand'peine. Le comte Panine, le vainqueur

de Bender, fut nommé généralissime à la place du regretté Bibikof et alla prendre le commandement des forces qui couvraient Moscou.

Pougatchef cependant nourrissait des projets moins grandioses que ceux qu'on lui prêtait. Il avait appris par de dures expériences que ces hordes de serfs en rut de liberté n'étaient pas une armée; il sentait que la fin de la folle fête approchait; ses plus anciens compagnons, flairant de même la fin de l'aventure, négociaient ouvertement le prix de sa tête. Le bandit méditait de tromper ses adversaires par d'habiles feintes, de se jeter au sud, de gagner le Caucase et de passer en Perse ou dans le Turkestan. Il lui était facile de dérouter les poursuites. Les bandes qui couvraient le pays égaraient, harassaient les colonnes impériales; on les enveloppait, on n'y trouvait que d'obscurs insurgés; le rebelle légendaire marchait souvent avec la moins forte, il changeait de route chaque jour, il était déjà seul et loin, qu'amis et ennemis le cherchaient encore en s'exterminant dans les provinces soulevées derrière lui. Tandis que Michelsohn courait lui barrer la route de Moscou, il se montrait beaucoup plus bas, aux portes de Penza. Dans cette ville, chef-lieu d'un gouvernement du sud-est, la populace le reçut avec les honneurs habituels. Le voïévode Vsévolovsky et vingt gentilshommes, retranchés dans une maison, y furent brûlés vifs. Pougatchef établit un moujik gouverneur de Penza à la place de

cet officier. A Saransk, trois cents nobles furent pendus pour l'entrée de l'imposteur. Le 6 août, il campait devant Saratof, grande ville du Volga inférieur, capitale de la province de ce nom.

Bibikof avait détaché à Saratof un jeune lieutenant qui servait alors dans la garde et qui devait être plus tard le père de la poésie russe, l'illustre Derjavine. Ce bouillant officier s'efforça d'organiser la résistance et voulut courir avec ses kosaks au-devant du rebelle ; abandonné par eux, il s'en revint seul avec quatre hommes ; Pougatchef, reconnaissant un uniforme de la garde, se mit à sa poursuite en personne et tua deux de ses compagnons ; Derjavine ne dut son salut qu'à la vitesse de sa monture. Ce jour-là il s'en fallut du jarret d'un cheval que le forçat illettré n'égorgeât le grand poète classique de la Russie. — Dans la place, le commandant Bochniak luttait avec désespoir contre l'apathie ou la trahison de tout son monde ; cet énergique soldat vit successivement tous les siens passer à l'ennemi ; les habitants traitèrent sous ses yeux avec le rebelle ; les kosaks désertèrent, puis les artilleurs de la forteresse ; Bochniak allait de l'un à l'autre, les exhortant vainement au devoir ; quand tout espoir de résister fut perdu, il prit sa caisse et ses archives, se plaça au centre du bataillon de Saratof et résolut de sortir hardiment, enseignes au vent. Il dépêcha en avant deux officiers à la tête de leurs compagnies : tous deux

faiblirent et lâchèrent pied, leurs hommes avec eux. Resté seul avec soixante vétérans, le brave Bochniak s'élança au plus épais de la canaille qui l'enveloppait, batailla six heures durant, se fit jour enfin, et parvint à Tsaritzine avec son drapeau.

Maître de Saratof, Pougatchef s'y comporta comme d'habitude, ouvrit les prisons, les caves et les greniers publics, pendit tout ce qui lui tomba sous la main de nobles et d'officiers, et installa un simple kosak à l'hôtel de ville. Une tradition que Pouchkine n'a pas accueillie veut que le faux tsar aux abois se soit fait couronner solennellement dans la cathédrale. Il ne garda sa conquête que deux jours. Michelsohn, son perpétuel trouble-fête, avait retrouvé sa piste à Penza ; il accourut à Saratof et traversa seulement la ville, stupéfaite de cette chasse donnée à son vainqueur, au prétendant qu'elle avait reçu à genoux.

Pougatchef se dirigea sur Tsaritzine ; cette place, clef du bas Volga, était défendue par de braves gens et lui fit un rude accueil ; l'approche de Michelsohn ne lui permit pas de s'obstiner dans l'attaque. Il se vengea sur un malheureux astronome, Lovitz, qu'il rencontra aux environs, occupé de déterminations du méridien. — « Quel homme es-tu? demanda le brigand. — Je contemple les astres du ciel, répondit le savant. — Alors qu'on le rapproche de ses étoiles, » s'écria le facétieux

coquin, et il ordonna de pendre Lovitz. — Descendant toujours au sud sur la rive droite, il s'arrêta à mi-chemin entre Tsaritzine et Astrakhan, dans ces stanitzas kosakes de Tchorny-Iar auxquelles une épidémie récente a procuré une cruelle notoriété. Ce fut là que Michelsohn le joignit enfin, le 25 août au matin.

Pougatchef avait emmené de Saratof une vingtaine de mille hommes, serfs et vagabonds sans armes; il déploya ses kosaks et son artillerie sur les ailes de cette masse confuse, pour la pousser à l'ennemi et écraser ce dernier sous le nombre; mais il avait eu le tort de se laisser acculer au Volga. Dès les premiers coups de canon, la tourbe désordonnée se rejeta en arrière; un carnage sans précédent commença : on en tua quatre mille, on en prit sept mille, tout le reste se noya dans le fleuve; Pougatchef passa dans une barque, et le lendemain il se cachait dans les bois de la rive gauche, avec trente kosaks. Cette victoire décisive fut la dernière : en rejetant son adversaire au delà du Volga, dans les steppes inhabités, Michelsohn lui enlevait la chance de refaire une armée; après cette furieuse randonnée à travers la Russie, la bête revenait se faire forcer au lancé. L'honneur de sa capture devait être enlevé au vigoureux soldat qui l'avait si rudement mené. A ce moment arrivait du Danube à Tsaritzine le jeune Souvarof, avec une commission de Panine qui lui conférait le

commandement supérieur de la région. Préludant à son heureuse fortune, le futur prince d'Italie venait recueillir ce que d'autres avaient semé. Souvarof s'engagea dans le steppe sur les traces du vaincu, qui fuyait vers l'Iayk.

Comme tous les malfaiteurs qui se sentent perdus, les complices du rebelle ne pensaient qu'au moyen de se sauver en se vendant les uns les autres. Un jour, après un dernier conciliabule, les principaux chefs kosaks entrèrent dans la tente où l'imposteur habitait avec deux concubines. Pougatchef était assis, seul et pensif. Ses armes pendaient au mur. Entendant les pas des kosaks, il releva la tête et leur demanda ce qu'ils voulaient. Ceux-ci commencèrent à parler de leur situation désespérée, et, tout en conversant, ils se plaçaient entre leur interlocuteur et les armes. Comme Émélian les entretenait de ses projets : « Nous avons assez longtemps marché derrière toi, dit l'un, c'est à toi maintenant de marcher derrière nous! — Qu'est-ce à dire, répliqua Pougatchef, voudriez-vous trahir votre tsar ? » Les kosaks se jetèrent sur lui ; il parvint à se dégager, et, reculant de quelques pas : « Je vous voyais trahir depuis longtemps, » fit-il. Puis, appelant un jeune kosak d'Iletsk, son favori, il lui tendit les mains en disant : « Lie-moi ! » — Ils le placèrent sur un cheval et le conduisirent droit à Iaytsky ; le 14 septembre 1774, ils le remirent, par une singulière destination de la justice, à

ces mêmes officiers qui avaient si durement et si héroïquement souffert par son fait. Le peuple se rassembla sur la place et le reconnut ; il ne nia rien, rejeta le poids de ses fautes sur ses complices, ceux mêmes qui l'avaient livré et l'écoutaient tête basse. « Il a plu à Dieu, s'écria-t-il, de châtier la Russie par mes crimes ! »

Souvarof arriva sur ces entrefaites et se fit remettre la précieuse prise. On ferra le bandit aux pieds et aux mains, on l'enferma dans une cage de bois chargée sur une télègue et on se mit en route. Tout un corps d'armée avec du canon l'accompagnait ; Souvarof ne quittait pas la voiture. Une nuit, comme le feu prit au hangar qui l'abritait, le jeune général monta lui-même la garde jusqu'à l'aube. Ce fut dans cet équipage que Pougatchef retraversa à petites journées toutes ces provinces qu'il venait de parcourir en triomphateur, d'emplir de terreur et de sang. Catherine, dans sa joie, écrivait à Grimm : « M. le marquis de Pougatchef est en chemin de Simbirsk à Moscou, lié, garrotté et soigné comme un ours, pour être pendu dans cette capitale. » Les soldats le nourrissaient de leurs mains à travers les barreaux de la cage ; ils faisaient voir le monstre à la foule accourue sur son passage, en disant aux enfants : « Souvenez-vous un jour, gamins, d'avoir vu le Pougatchef. » Ces gamins, devenus de vieilles gens, racontaient encore à Pouchkine les insolentes reparties du brigand aux questions

des passants. Un jour pourtant il se montra lâche devant la lâcheté d'un autre : A Simbirsk, le généralissime comte Panine, en l'interrogeant, fut assez oublieux de sa dignité pour frapper au visage ce prisonnier; Pougatchef tomba à genoux et demanda grâce.

Le convoi arriva à Moscou : cette même populace, qui attendait l'imposteur en faisant des vœux pour sa victoire, se rua aux portes pour insulter à sa misère. On l'enchaîna à un mur, dans la cour de l'hôtel des Monnaies : durant les deux mois qu'exigea l'instruction du procès, la foule vint chaque jour contempler avec terreur cette face farouche, au regard fauve, si effrayante dans son impuissance que des femmes amenées là s'évanouirent de peur. Toute son audace tomba d'ailleurs quand on lui lut la sentence de la commission spéciale chargée de le juger. Cette commission avait recueilli assidûment, depuis deux mois, tous les témoignages qui ont servi de base à ce récit. Il ressort entre autres faits des conclusions de l'enquête que plus de dix mille gentilshommes, officiers et magistrats avaient été suppliciés par les rebelles dans les provinces soulevées. L'impératrice avait quelque raison d'écrire à Voltaire : « Je crois qu'après Tamerlan, il n'y en a guère un qui ait plus détruit l'espèce humaine. » — En présence de pareils crimes et étant données les mœurs du temps, la sentence paraîtra modérée, au moins quant au nombre des coupables frappés.

Pougatchef et le kosak Perfilief étaient condamnés à être écartelés, Chika à perdre la tête, trois autres à la potence, et dix-huit kosaks à être fouettés ; le reste des insurgés était gracié. Au dernier moment, un ordre secret enjoignit aux gens de justice d'abréger les souffrances des criminels : les deux premiers devaient être décapités avant la dislocation des membres.

Le 10 janvier 1775 [1], dès l'aube glacée d'un jour d'hiver moscovite, toute la population était entassée sur la place des exécutions, dans les rues avoisinantes, sur les murs du Kremlin, les toits, les clochers. On avait dressé un échafaud, sur lequel les bourreaux buvaient du vin pour se réchauffer, Trois potences s'élevaient en face. La garnison faisait la haie sous les armes. Au jour, un grand cri monta de la foule : « On l'amène, on l'amène ! » Un traîneau, entouré de cuirassiers, débouchait sur la place ; on y voyait Pougatchef, son confesseur, et un membre de la chancellerie secrète. Les autres condamnés suivaient à pied. L'ex-tsar de la steppe saluait à droite et à gauche la foule qui s'écrasait sur son passage. Il monta sur l'échafaud ainsi que Perfilief. Les troupes prirent les armes. Un greffier lut à haute voix la sentence et demanda : « Es-tu le kosak du Don Émélian Pougatchef ? » Ce dernier répondit affirmativement. Le greffier redescendit.

1. Récit d'un témoin oculaire à Pouchkine.

Le patient se prosterna devant la vieille voisine de l'échafaud, la cathédrale de Saint-Basile. Il se signa à plusieurs reprises ; puis il se tourna vers le peuple, salua encore, et s'écria d'une voix tremblante : « Pardonne, peuple orthodoxe, pardonne mes péchés envers toi! » A ces mots, le bourreau fit un signe. Ses aides se jetèrent sur le condamné, lui enlevèrent sa pelisse de mouton; il s'affaissa, le peuple vit rouler la tête ensanglantée du grand coupable.

Perfilief, qu'on avait dû traîner sans connaissance, et Chika moururent de même, tandis que trois autres malfaiteurs montaient aux gibets. Le bourreau recueillit les têtes et les membres des suppliciés, les cloua pour quelques jours aux portes de la ville; plus tard il les brûla et sema les cendres au vent.

Ainsi finit le kosak Pougatchef. Ses contemporains terrifiés en firent une grande et redoutable figure. Ils se trompaient. Bibikof jugeait mieux quand il disait: « Ce n'est pas Pougatchef qui est dangereux, c'est le mécontentement général. » De même le vieil archimandrite Platon écrivait avec un grand sens historique : « Tous ses succès ne sont pas dus au conseil, mais à l'audace et au hasard. Lui-même ne serait pas en état de les expliquer, car ils n'ont pas dépendu de lui seul, mais de l'action libre de ses nombreux complices répandus en tout lieu. » — Si, à cette heure troublée, il se fût trouvé, au

lieu de ce grossier kosak, un aventurier de génie comme le premier imposteur, le faux Dimitri, Moscou fût tombée sans doute en son pouvoir et les destinées de la Russie eussent été changées pour les siècles. Pougatchef ne demanda à son incroyable fortune que la curée rapide, l'ivresse momentanée du sang, du vin, de la haine satisfaite. Ses complices furent comme lui des criminels de bas étage : ses nombreux partisans, des misérables aveuglés par les ténèbres de l'ignorance et du servage.

Dans cette double misère étaient le mal et le danger. Les contemporains ne le virent point. Tandis que Panine et Souvarof pacifiaient à grand'peine les provinces soulevées, l'impératrice rendait des ukases ordonnant que le fleuve, la ville et les kosaks de l'Iayk porteraient désormais le nom de l'Oural qu'ils ont gardé depuis lors. Un autre édit, provoqué par la fermentation qu'excitaient dans le peuple les discussions au sujet de l'imposteur, défendait de prononcer son nom à l'avenir. Cette mesure de police eut force de loi et resta dans les mœurs jusqu'au commencement de notre siècle ; sous Alexandre Ier seulement les historiens purent s'occuper de Pougatchef ; il leur fut difficile alors de se renseigner auprès des survivants, les vieillards du pays, qui se refusaient à prononcer le nom maudit et à raconter les scènes qui avaient épouvanté leur jeunesse.

Le remède au mal n'était pas dans ce silence

factice. Le vrai remède, le souverain actuel de la Russie l'a trouvé le jour où, en abolissant le servage, il a clos l'ère des guerres serviles. Les temps nouveaux peuvent apporter à ce grand peuple des émotions et des tristesses nouvelles, inséparables de la vie de tout empire; ils ne lui apporteront plus de guerres serviles, puisqu'il ne connaît plus d'esclaves, et nous avons la confiance d'avoir décrit ici la dernière. Depuis le jour de justice du 19 février 1861, on peut sans péril raconter en Russie l'histoire lointaine, l'histoire à jamais morte, de la tragique révolte d'Émélian Pougatchef.

Saint-Pétersbourg, mars 1879.

FIN.

TABLE

7602-79. Corbeil. — Imp. de Crété.

Paris. — Imprimerie Dumoutet, 3, rue Auber

